CATASTROPHES CANADIENNES



JEAN-CLAUDE CASTEX

ÉDITIONS AILÉES

LES ÉDITIONS Z'AILÉES
22, rue Ste-Anne
C.P. 6033
Ville-Marie (Québec)
J9V 2E9
Téléphone : 819-622-1313
Télécopieur : 819-622-1333
www.zailees.com

DISTRIBUTION
MESSAGERIES DE PRESSE BENJAMIN INC.
101, Henry-Bessemer
Bois-des-Filion (Québec)
J6Z 4S9
Téléphone : 1-800-361-7379

Infographie : Le Reflet I.D. Grafi*k*
Maquette de la couverture : Le Reflet I.D. Grafi*k*
Révision : Sylvie Lallier

Impression : Janvier 2009

Dépôt légal : 2009
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

ISBN : 978-2-923574-25-7

Imprimé sur papier recyclé.

Les Éditions Z'ailées remercient la SODEC pour l'aide accordée à leur programme de publication.

SODEC
Québec

Catastrophes canadiennes

Jean-Claude Castex

Éditions Ailées

Table des matières

À ma mère Marie-Louise,
dont la force et le courage ont
toujours été une inspiration.

1

LE MERCREDI TRAGIQUE

OU LE GRAND INCENDIE
DE SAINT-JEAN-DU-NOUVEAU-BRUNSWICK
LE 20 JUIN 1877

Le mercredi tragique[1]

ou le grand incendie de
Saint-Jean-du-Nouveau-Brunswick
20 juin 1877

Habitée depuis toujours par la nation passamaquody, la région nord-ouest de la Baie de Fundy – anciennement Baie française – fut découverte et colonisée dès le début du XVIIe siècle par les Européens. L'embouchure de la rivière Saint-Jean apparut sur les cartes en 1604 lorsque le cartographe Samuel de Champlain mena une reconnaissance exploratoire de la Baie de Fundy au cours d'une expédition organisée par Pierre Duguas, sieur de Monts. Un premier établissement fut construit à 100 km à l'ouest, à l'Île-Sainte-Croix, et fut subséquemment déménagé de l'autre côté de la Baie Française à Port-Royal. Le jour où Champlain découvrit la puissante rivière qui s'ouvrait dans cette baie était la fête de Saint Jean le Baptiste et, de ce fait, Champlain nomma ce cours d'eau le fleuve Saint-Jean.

Ce ne fut que bien plus tard, en 1631, qu'un établissement permanent fut créé sur le site actuel de la ville de Saint-Jean par Charles de La Tour lorsqu'il érigea un fort : le fort de La Tour, nom qui fut donc l'ancienne dénomination de la ville actuelle de Saint-Jean. D'autres villes furent fondées en amont du fleuve Saint-Jean, en particulier Pointe-Sainte-Anne, qui devint par la suite Frédéricton, capitale du Nouveau-Brunswick.

1 Pour traduire *Black Wednesday*, en évitant les inutiles préjugés de couleur.

Sous l'influence anglaise, Fort de La Tour fut renommé Fort Frederick, puis, durant la Révolution américaine, Fort Howe, à la demande des réfugiés loyalistes anglais qui venaient d'être chassés des États-Unis indépendants où ils étaient persécutés pour leur fidélité à l'Angleterre.

Les villes de Parrtown et de Carleton, à dominance loyaliste, qui ensemble comptaient une population de 14 000 habitants, formèrent en 1785 la ville de Saint-Jean, du nom du fleuve.

L'épidémie de choléra et de typhus, et surtout la grande famine de la pomme de terre, en Irlande, entre 1845 et 1849, aggravée par le refus d'aide alimentaire du gouvernement de Londres, provoquèrent un autre afflux important d'immigrants catholiques qui changèrent définitivement la composante loyaliste-protestante de la ville de Saint-Jean. Cette agglomération devint la capitale économique du Nouveau-Brunswick avec des manufactures, des scieries et, sur la Baie de Courtenay, des chantiers maritimes importants qui restèrent en fonction jusqu'en 2002.

Grâce à son importance industrielle, Saint-Jean eut une population plus grande que Halifax et même Toronto dès 1800, jusqu'à ce fameux incendie de 1877. Cette grande conflagration marqua, pour la ville, la fin de son hégémonie régionale dans les Maritimes. Aujourd'hui, rongée par la dénatalité, sa population de 120 000 habitants décline et tend à vieillir rapidement.

• • •

L'année 1877 avait déjà bien mal commencé par un premier incendie, le 7 mars, au pied de la colline de la rue du Roy.

Plusieurs grosses maisons commerciales avaient été détruites et plusieurs vies écourtées. À cette occasion, les pompiers montrèrent leur incompétence à réagir avec efficacité.

Ce fut ensuite le fameux mercredi 20 juin 1877. Ce jour-là, le soleil se leva dans un ciel sans nuage, ce qui promettait une chaleur exceptionnelle dans le sillage d'une canicule qui durait depuis déjà six semaines. Pas la moindre goutte d'eau. En ce jour sinistre, personne n'aurait pu imaginer que la catastrophe dépasserait toutes les prévisions les plus pessimistes.

À cause de la sécheresse et de la chaleur suffocante, le vent violent qui remplaça bientôt la brise souleva de gros nuages de poussière dans la rue Saint-Jean et les voies adjacentes. Malgré tout, il fut accueilli avec soulagement. Ce climat ressemblait bien peu à celui de cette bonne ville de Saint-Jean, en général doux, tempéré et humide. C'était une journée parfaite pour un incendie. Il ne manquait qu'une infime étincelle. D'ailleurs, quelques feux de broussailles prenaient parfois naissance dans les faubourgs. La sonnerie d'alarme s'était fait entendre à plusieurs reprises, au point qu'on s'y était habitué; ce qui rendait le danger plus inquiétant encore. On avait trop crié au loup pour des peccadilles. Le vieux chef de la caserne des pompiers de la ville, Thomas Marter, s'était même absenté pour aller acquérir des chevaux destinés à rééquiper l'escadron municipal. Il devait y passer la journée, en espérant qu'on n'aurait pas besoin de lui cet après-midi-là.

Vers 14 h 30, un jeune charbonnier nommé Dennis Costigan remarqua une flammèche de 40 cm sur le toit d'un hangar à foin de la Compagnie Henry Fairweather, le long

du quai voisin[2]. Il le fit remarquer à ses collègues et se mit à courir vers ce quai qui formait l'autre côté de la rampe de construction navale. Le courageux Irlandais arracha un « deux par quatre » et monta sur le toit pour, à ce qu'il expliqua par la suite, faire un trou dans la toiture afin d'écraser le feu à coups de madrier. C'est à ce moment que sonna la cloche d'alarme-incendie de York Point. Le jeune homme resta néanmoins sur le toit une quinzaine de minutes, jusqu'à ce que les tuyaux des pompiers soient installés dans le hangar.

La Compagnie de pompiers de Saint-Jean possédait alors un encadrement permanent qui comprenait un chef, un ingénieur, un mécanicien, trois cochers chargés des trois pompes à vapeur de type Amoskeag – avec une quatrième en réserve –, trois conducteurs de remorques porte-tuyaux et un chauffeur pour le camion porte-échelle. L'escadron d'intervention rapide comptait trois chefs de district, trois responsables du système de tuyaux, un capitaine spécialiste de la manipulation des échelles et 38 pompiers professionnels. Le faubourg de Carleton, à l'ouest du port, possédait aussi une compagnie de volontaires. Quant au faubourg de Portland, contigu à Saint-Jean sur les franges nord, il disposait d'une compagnie de tuyaux, avec quelques pompes à main en réserve.

Tout ce monde aurait dû répondre simultanément à l'incendie; malheureusement, comme il était fréquent à l'époque, les chevaux et les cochers de deux des trois pompes à vapeur travaillaient de l'autre côté de la ville à la voirie,

2 Ce hangar de foin se trouvait à l'emplacement de l'actuel Hôtel Hilton.

c'est-à-dire à la construction ou à la réfection des chaussées. De ce fait, quand l'ensemble des forces de lutte contre le feu fut enfin réuni, l'incendie était devenu incontrôlable et les escarbilles enflammées commençaient à pleuvoir sur les quartiers adjacents. Le hangar à foin et bientôt les immeubles voisins se transformèrent rapidement en bûchers géants qui inspiraient la panique et l'horreur.

• • •

Curieuse prémonition, un vieux chef indien micmac avait annoncé à un enfant, quelques jours plus tôt, que la ville de Saint-Jean allait être détruite dans le courant de la semaine. Il lui conseilla d'avertir ses parents pour qu'ils déménagent au plus vite. À l'en croire, les 50 000 habitants de la ville devaient s'enfuir pour éviter une catastrophe. L'enfant transmit la nouvelle à son institutrice qui, pour toute réponse, le réprimanda de prêter foi à de telles balivernes et en profita pour faire la morale à la classe tout entière sur les dangers de se laisser aller à des superstitions.

• • •

On ignore par quel mystère cabalistique le chef micmac avait pu prophétiser ce fléau, mais n'importe quel pompier aurait pu deviner que cette catastrophe arriverait tôt ou tard simplement en examinant, depuis le clocher d'une église, toutes ces toitures de bardeaux de cèdre serrées les unes contre les autres. L'étanchéité de certaines de ces surfaces de bois était même assurée par du goudron, matière inflammable entre toutes. De plus, les Saint-Jeannais avaient adopté l'habitude anglaise des *maisons tandem*, ces maisons collées les unes aux autres comme en Angleterre durant la révolution industrielle

pour loger les prolétaires[3]. C'était d'ailleurs l'époque où l'Angleterre était la proie de cette révolution industrielle qui enrichit tant les financiers, mais malmena les pauvres comme ils ne l'avaient jamais été; Oliver Twist en était l'illustration célèbre en Angleterre, et Germinal en France.

Il n'y avait encore à Saint-Jean aucun code de construction obligatoire pour prévenir les incendies. Ainsi, les cheminées n'étaient pas munies de déflecteur propre à empêcher les étincelles d'être projetées vers le ciel. La longue cheminée industrielle de la scierie Kirk & Daniels, située près du Quai Long, fut donc soupçonnée d'être à l'origine de l'étincelle fatale qui vint retomber sur le toit du hangar à foin de Fairweather. Était-ce la réalité? Était-ce en raison d'un accident ou au geste inconsidéré d'un pyromane dément? Quelle que put être la source de cette calamité, la ville tout entière fut bientôt aux prises avec l'horreur d'un incendie généralisé.

David Tournay, un habitant des lieux, raconta qu'il était parti au travail, laissant sa femme et sa fille Ethel, malades, au lit. Soudain, quelqu'un lui signala une colonne de fumée et de vapeur, au loin, du côté de York Point. Chacun se sentait heureux et rassuré que l'incendie soit si éloigné de sa propre demeure.

Deux minutes et dix secondes après avoir entendu les hurlements de l'alarme, la Pompe n° 3 commençait à arroser les flammes. En dépit des autres pompes des faubourgs Portland et Carleton, qui ne manquèrent pas d'arriver à la rescousse par la suite, personne ne put maîtriser les nuages d'étincelles

3 Ces rangées de maisons s'appellent des corons en français; ce sont des alignements de maisons semblables édifiées par les compagnies pour loger les mineurs ou les ouvriers en général.

et de particules en flammes qui s'envolaient continuellement dans l'atmosphère surchauffée et retombaient lentement sur les maisons voisines en les embrasant à leur tour. Comme une malédiction incontrôlable, le feu se répandit rapidement vers le Quai du Lièvre, puis vers les rues Smyth, Drury et Mill. Tout le quartier se mit à brûler comme un bûcher. Devant les assauts acharnés des pompiers, la brise obstinée répliqua en se transformant en tempête furieuse, probablement sous l'action de la chaleur infernale qui s'élevait dans l'air en créant une basse pression vers laquelle se ruaient les vents plus frais qui attisaient la fournaise. C'était un embrasement d'enfer qui ronflait comme la Bête apocalyptique. Certains pompiers volontaires plaçaient des paravents de bois devant eux pour approcher les tuyaux d'eau au plus près des flammes, si près que la chaleur les forçait à battre en retraite. Lorsqu'il devint évident que le quartier commercial allait lui aussi être dévoré, les commerçants pris de panique se précipitèrent avec leur argent et leurs objets de valeur vers la Banque du Nouveau-Brunswick qui possédait des voûtes à l'épreuve des incendies. Les banquiers eux-mêmes des quartiers voisins apportaient de lourdes caisses de billets de banque, de bons d'épargne, de lettres de change et de pièces d'archives. La BNB ouvrit même ses caves pour permettre à de simples citoyens de sauver leurs biens les plus précieux.

Un grand marchand de textile, monsieur Allison, fit étendre sur sa grande toiture des centaines de mètres de tapis et de tissus divers qu'il fit inonder à grands coups d'arrosoir. Grâce à lui et à sa maison qui refusa obstinément de s'embraser, le feu dévastateur qui remontait la rue du Roy vint mourir là.

Les propriétaires au-dessus de chez lui purent s'étendre en remerciements émus.

Dans les rues en flammes, tout le monde courait. Les handicapés étaient poussés, tirés ou transportés vers ce qu'on croyait être la sécurité. Les gens pleuraient en courant ou transpiraient abondamment en ployant sous des charges inouïes. Certains avaient le visage barbouillé de sang, de poussière et de noir de fumée. De grosses gouttes de larmes et de sueur traçaient des lignes noires de souffrance dans la poussière qui maculait leur visage. Ceux qui ne pouvaient pas mettre leurs affaires les plus précieuses dans les voûtes de la BNB tâchaient de les entasser sur des places publiques, en particulier la place du Roy ou celle de la Reine, qui semblaient plus éloignées du feu. Lorsque les propriétaires repartaient en courant vers leur maison menacée par les flammes, des voleurs audacieux et sans cœur venaient dérober les biens abandonnés là. Les enfants, les handicapés et de nombreuses femmes s'attroupaient aussi sur ces places publiques, soit pour surveiller leurs biens entreposés, soit parce qu'ils croyaient ces endroits plus sûrs. Un millier de sans-abris se regroupèrent sur la place de la Reine pour regarder, impuissants, leur maison brûler, tandis que des pillards scrutaient les monceaux de caisses que les réfugiés surveillaient tant bien que mal.

D'ailleurs, les maisons entourant ces places publiques s'enflammaient petit à petit, une à une, et bientôt la chaleur devint infernale sur la place même où avaient été entassés tous ces monceaux de caisses, de boîtes et de meubles. Des brandons enflammés neigeaient sur ces collines qui

finissaient par s'embraser elles aussi. Certains s'emparaient d'une malle et la traînaient jusqu'au moment où la chaleur infernale les forçait à l'abandonner.

Soudain, le bruit courut qu'un immeuble situé à 1 500 mètres du quartier en feu venait de s'enflammer sous l'effet du vent. Le feu sautait librement les rues avec grande aisance, remontait les avenues, franchissait les boulevards, enjambait les cours d'eau, embrochait et rôtissait en quelques minutes des rangées de maisons. Il escaladait les côtes et les collines, négligeait avec mépris les immeubles de pierre, se disant sans doute qu'il s'occuperait d'abord des proies faciles et qu'il reviendrait plus tard pour calciner les récalcitrants. Le feu dansait de joie et de délectation, aussi heureux que le loup dans une bergerie. Les tourbillons de flammes étaient presque aussi violents qu'ils le seraient à Dresde et dans les villes allemandes sous les bombardements des Américains 67 ans plus tard.

Sur les toitures, les escarbilles fragiles créaient de petits feux, faciles à maîtriser si on les étouffait assez tôt. L'incendie semblait jouer avec les nerfs des humains comme un chat pervers avec une pauvre souris qui sait qu'elle finira par être mangée. Les hommes couraient comme des déments d'une flammèche à l'autre, frappant, écrasant avec la furie du désespoir. Épuisés par ce harcèlement qui semblait jouer avec leurs nerfs, ils s'attardaient tellement sur les unes que les autres avaient le temps de pénétrer entre les bardeaux de bois où elles pouvaient se dissimuler, se reposer, reprendre du souffle et de la force, puis éclater de nouveau avec assez de puissance pour chasser l'homme découragé et le forcer à redescendre en

abandonnant sa pauvre maison, son cher *home*, à ces flammes diaboliques.

Certains fuyards se retrouvaient littéralement coincés, acculés par le feu contre le port encombré de bateaux à voiles de toute taille. La plupart des propriétaires de ces yachts et cargos étaient occupés à sauver leur maison et croyaient leur bateau à l'abri dans l'eau du port. Les escarbilles de feu ne négligeaient pas ces proies faciles. Elles enflammaient non seulement les mâts, les voiles, mais même les ponts des navires qui se mettaient à brûler avec ardeur. Certains mariniers jetaient en vain des seaux d'eau pour éteindre ces débuts d'incendie.

Le milieu du port était obstrué par un énorme essaim de bateaux qui avaient été remorqués là et ancrés en toute hâte pour éviter qu'ils dérivent vers les quais. Leurs mâts – à l'époque, tous les vaisseaux étaient à voile – formaient un inextricable enchevêtrement. Certains bateaux ne purent lever l'ancre à cause de la trop basse marée qui ne laissait pas suffisamment de fond pour leur tirant d'eau. Leur équipage tâchait d'éteindre les flammèches qui s'allumaient sans cesse. De nombreux schooners brûlèrent à l'ancre. Le quai du Ballast était couvert d'une foule dense qui cherchait à s'enfuir par bateau. Les équipages chargeaient leurs biens personnels, tandis que les pauvres ne pouvaient remplir que leurs bras. Quelques fuyards se jetaient dans des vaisseaux et rompaient les amarres pour s'éloigner au plus vite, mais les escarbilles opiniâtres ne leur laissaient aucun répit, comme une obsession qui assaille l'esprit.

Sous l'effet d'une intense émotion, plusieurs mères

accouchèrent prématurément en urgence dans la rue même ou sur le pont d'un bateau, au milieu des fuyards. Le clocher de l'église de la Trinité fut envahi d'escarbilles; il était si haut que personne n'osa l'escalader pour l'éteindre. L'église fut rapidement dévorée par l'enfer après s'être consumée comme une longue torche lumineuse brandie dans les épais nuages de fumée brune. La plus grande partie de la ville brûlait. L'appel d'air induit par la chaleur infernale créait un véritable ouragan qui attisait le feu et accroissait la chaleur, comme un cercle vicieux.

Chez les habitants de la ville en flammes, la peur fit place à la terreur. Rien ne pouvait arrêter le front de flammes qui progressait désormais vers le sud-ouest. La ville entière était prise de panique. L'église Saint-Andrew devint bientôt elle aussi une immense torche dans la masse de fumée piquetée d'étincelles lumineuses. C'était si beau que l'empereur Néron aurait sans aucun doute voulu pincer sa délicate cithare et chanter des poèmes délirants en regardant la ville en flammes comme il l'avait fait à Rome. Les pompiers se battaient sans espoir pour sauver les maisons des autres, alors que leur propre domicile disparaissait dans les flammes dévorantes.

Partout, des voleurs rôdaient comme des hyènes charognardes afin de profiter de la panique et de l'égarement des sinistrés.

• • •

Le soir tomba et le feu devint fascinant, aussi fantomatique qu'un rêve de l'apocalypse. On entendait les lamentations des femmes misérables, les cris des enfants et des vieillards épouvantés. Au lieu de l'habituel voile noir de la nuit qui

planait avec légèreté sur la ville, le lourd rideau était jaune et orange. Désormais, les flammes étaient si gigantesques et leur lueur si éblouissante qu'elles pouvaient être aperçues de Frédéricton, à plus de 100 km de là. La fumée qui s'élevait des quartiers en feu s'était illuminée de la lumière jaune-orange des flammes. Ses lourdes volutes semblaient elles-mêmes des flammes qui dévoraient la nuit. Elles noyaient le reste de la ville, poussées par le souffle du vent, et donnaient l'illusion que même les quartiers épargnés brûlaient. Les rues s'encombraient d'individus surexcités et de chariots grinçants qui transportaient leurs biens les plus précieux. Les charretiers exigeaient des prix exorbitants. Ceux qui voulaient en marchander les tarifs perdaient leurs biens.

Les gens, avant de fuir, se remplissaient les poches de bijoux, de pièces d'or, de lingots, de diamants et de tout le métal précieux qu'ils possédaient. Une femme qui, année après année, avait accumulé des pièces d'or dans un grand pot de faïence, vida l'or dans sa poche avant de fuir. Mais sous le poids, le fond de sa poche se perça et elle sema ses pièces dans les rues tout au long du chemin, comme le Petit Poucet ses cailloux blancs, pour la plus grande joie des miséreux, tant il est vrai que le malheur des uns fait le bonheur des autres.

Ici, des pompiers fuyaient devant la chaleur en tirant leur pompe derrière eux; là, bien protégés derrière des écrans de bois, ils allaient couper les harnais des chevaux qui menaçaient de s'emballer devant la chaleur infernale. Ailleurs, d'autres combattants du feu à l'uniforme roussi par les flammes abandonnaient leur lance à eau pour retraiter.

Le feu, encouragé par un vent de tempête et par les

propres tourbillons cycloniques qu'il produisait lui-même, avançait comme une armée invulnérable. « Le vent était si brûlant et si gorgé d'escarbilles et d'étincelles que les paquets d'objets, jetés des deuxièmes étages par les occupants, s'enflammaient avant d'avoir atteint les mains de ceux qui devaient les attraper au rez-de-chaussée », a écrit Russell H. Conwell dans son livre.[4]

Un témoin perché sur les hauteurs de Carleton décrivit ainsi l'incendie, comme on peut le lire dans le *Globe* du 12 juillet.

« La scène était grandiose. Devant nous s'étendait une vaste mer de flammes d'où émergeaient des ruines noires et des chicots de murs calcinés aux fenêtres béantes. Ici et là surgissait de la nappe de flammes un grand édifice, comme par exemple l'asile Wiggin's Orphan, indifférent, silencieux et massif, qui petit à petit succombait lui aussi aux attaques infernales. Le ciel étouffait de nuages noirs aux formes cauchemardesques. Au centre de cette vision et de ces bruits poignants – scène de beauté – se dressait, magnifique comme le créateur dans la tempête, la grande tour d'alarme munie de cloches. Elle fut enfin embrassée par le feu – amant aux désirs ardents – qui la déshabilla en un clin d'œil de sa robe légère de planches pour laisser entrevoir les poutres de bois qui formaient son ossature. La tour offrit pourtant une longue et courageuse résistance à son cruel prétendant dont elle avait si souvent dénoncé et déjoué les dangereux assauts. Livrée à son ennemi mortel, elle se défendit elle aussi courageusement, jusqu'au bout, comme la petite chèvre de monsieur Seguin

4 *History of the Great Fire in Saint John, June 20 and 21, 1877*, par Russell H. Conwell, B.B.Russell, 55 Cornhill, Boston, 1877.

face aux loups, dirions-nous. La nuit était tout illuminée de jaune, les rues continuellement parcourues par des charrettes bâchées qui essayaient de voler au feu une partie de son butin. Les plus pauvres marchaient courbés sous un fardeau énorme, qui, quelquefois, brûlait sans que le porteur s'en aperçoive. Quelques petits enfants pleins d'initiative sauvèrent les livres de comptes de leurs parents, d'autres les bons d'épargne et la cassette d'argent dont la cachette était censée être inconnue d'eux. Mais les enfants savent tout. »

Durant la nuit, des dizaines d'hommes et de femmes écrasés de fatigue allèrent s'écrouler dans une ruelle ou un parc pour tâcher de voler quelques minutes de sommeil au déchaînement général, jusqu'au moment où de bons samaritains vinrent les réveiller en leur montrant que le front des flammes avançait et se préparait à les détruire.

Des hommes, qui jusque-là étaient considérés comme des ivrognes, des égoïstes, des méchants ou des corrompus dépravés, se comportaient comme des héros et sacrifiaient leur vie pour sauver les autres. C'est dans ces moments critiques que les véritables héros éclosent, fleurissent et se signalent à l'attention de leurs frères humains. Des ennemis implacables se portaient secours avec générosité.

Inversement, des hommes, qui jusque-là avaient joué les modèles de vertu et d'honnêteté, abandonnaient dans cette épreuve tous leurs masques de principes moraux et se mettaient à voler leurs voisins sans s'encombrer de scrupules. Les voleurs étaient partout à l'œuvre et des paquets de grande valeur entreposés un instant dans la rue ou sur une place publique disparaissaient comme par magie. Il semblait que la

vraie nature de chacun se révélait sans fard.

Des incendiaires tentèrent – et parfois ils y réussirent – de mettre le feu aux maisons qui avaient été épargnées jusque-là par miracle, comme cela se produit dans toutes les conflagrations.

Pour convaincre ceux qui tardaient à partir, les flammes cruelles venaient danser devant leur fenêtre pour effrayer leurs futures victimes qu'elles s'apprêtaient à brûler vives. Elles dansaient en chantant de leur voix bourdonnante, lugubre et grésillante. Les tourbillons de flammes noircissaient ensuite les vitres avant de les faire éclater en mille fragments. Puis l'assaut prenait de l'ampleur. Certaines flammes mouraient comme des soldats dans la bataille, mais d'autres venaient à la suite et emportaient la maison tout entière.

• • •

Le matin se leva sur un paysage totalement dévasté. De longues et hautes cheminées d'usines sortaient seules des décombres fumants. À première vue, le paysage paraissait vide de toute vie humaine, mais en scrutant les moindres détails, on pouvait distinguer des individus, aussi sombres que les ruines carbonisées ou aussi gris que la cendre chaude. Ils soulevaient quelques morceaux de métal ou de bois pour tâcher de retrouver une photo ou un jouet d'enfant dont le feu aurait eu pitié.

Les habitants du quartier ne pouvaient même plus reconnaître les rues tellement tout était couvert de débris calcinés. Dans le port, les quais de bois étaient carbonisés. Les coins de rue avaient disparu. Grâce aux repères marqués par les grandes ruines des églises ou de l'Hôtel Victoria, de l'orphelinat,

du palais de justice ou des écoles, les gens pouvaient localiser et reconnaître le carré de cendres qui correspondait à leur maison ou à celle des voisins. Toute la péninsule, dans laquelle s'était alors nichée la ville, était transformée en une masse de débris, en un damier de rectangles noirs cernés de bandes grises. Comme les autres édifices à façade de pierre, la prison municipale resta debout, au grand dam des « locataires » qui avaient un instant rêvé de prendre la clé des champs, question de changer d'air.

L'immense collection de meubles, de tapis, de marchandises, de malles, de vêtements entassés en montagne au centre de la place du Roy commença à être déplacée petit à petit vers des destinations inconnues, non seulement par les propriétaires, mais par les autres.

Les constructions qui n'avaient pas été touchées se remplirent rapidement de réfugiés qui cherchaient un abri quel qu'il fût : chambre, cuisine, cave ou garage. Les propriétaires se métamorphosaient en hôtes; les réfugiés, qu'ils soient riches ou pauvres, devenaient aussi leurs hôtes – puisque ce mot est réversible. Le moindre coin de cave fut loué à prix d'or. Beaucoup de Saint-Jeannois allèrent vivre à la campagne. Les maisons vides des faubourgs de Portland furent immédiatement squatées. Les rescapés occupèrent aussi tous les bâtiments publics et religieux. Bientôt, l'armée fournit des tentes et une ville de toile commença à fleurir.

Généreux comme un Irlandais, M. Whelly ouvrit sa grande maison à des dizaines de familles sinistrées, à condition qu'elles soient d'origine irlandaise. La communauté culturelle et morale créée par les souffrances communes de

ces gens en Irlande les soudait à l'étranger. Femmes et enfants dormirent les uns contre les autres tandis que les hommes furent regroupés dans la grange.

Dans la ville brûlée, il n'y avait même pas assez de vivres pour nourrir la population, d'autant plus que ces aliments étaient concentrés chez un petit nombre de privilégiés.

La Banque du Nouveau-Brunswick brûla, certes, mais ses voûtes qui renfermaient des monceaux de trésors furent sauvées. Grâce aux économies entreposées là, la ville put être reconstruite.

Avec une cruelle ironie, la pluie commença à tomber en abondance le surlendemain de la catastrophe. Non seulement elle n'avait été d'aucun secours durant l'incendie, mais elle rendit par la suite les conditions de vie des sinistrés plus lamentables encore car les tentes se remplissaient d'eau. Quand il pleuvait, les gens pataugeaient dans la boue épaisse. Des maraudeurs nocturnes venaient éventrer ou soulever la toile des tentes pour voler tout ce qu'ils pouvaient attraper.

Le chômage qui résulta de cet incendie effaça tout espoir de l'esprit de ceux qui en furent frappés. En conséquence, beaucoup se tournèrent vers l'alcool pour oublier leurs malheurs. Des « baraques à rhum » appelées *rum shanties* apparurent dans les ruines comme des champignons après l'orage. L'ivrognerie se répandit comme une épidémie de grippe.

Des bandes de brutes épaisses appelées *roughs* prenaient plaisir à brutaliser les vieillards, les femmes et les enfants pour les voler. Ils les battaient, dérobaient leurs rations alimentaires et même incendiaient pour dissimuler leurs méfaits. Il fallut attendre la mi-juillet pour que la police et l'armée

mettent un terme à ce gangstérisme spontané.

Vers la mi-juillet, un bidonville de 40 cabanes fut construit sur la place de la Reine et un autre sur celle du Roi. C'était beaucoup plus confortable pour les sans-abri que des tentes dans la boue. Les autorités le permirent à condition que ces huttes soient démolies avant le 1[er] mai de l'année suivante (1878). Ces communautés furent surnommées *Shanty Town* ou *Bidonville.*

Pour reconstruire la ville, il fallut évacuer les millions de tonnes de débris et de ruines. C'était une redoutable source de dangers, car les structures de brique ou de pierre s'écroulaient parfois, minées par l'immense chaleur à laquelle elles avaient été soumises, de même que les centaines de cheminées de maisons, droites comme des I dans les cendres. Les autorités tentèrent de les démolir à grands coups de canon de campagne, ce qui donna de piètres résultats. Un vaisseau de guerre, le *H.M.S. Argus* arriva alors d'Halifax avec son artillerie navale. On croyait rêver! Cependant, les canonniers de la Royal Navy ne furent pas plus efficaces que les artilleurs de campagne. Les murs les plus importants furent alors abattus avec des gargousses de poudre qui servaient de dynamite, car monsieur Nobel n'avait pas encore inventé son explosif si efficace, qui, par ailleurs, tua tant de monde sur la planète. Le 22 juin, une tragédie se déroula lorsqu'une charge explosa prématurément. Un curieux nommé John Anderson fut frappé par un éclat et mourut de ses blessures. On abandonna alors les gargousses d'artillerie pour utiliser de simples câbles que l'équipage du vaisseau de guerre se mit à tirer en lançant des *Oh! Hisse! Oh! Hisse!* Ainsi s'écroulèrent, dans le bruit et la poussière, les chicots de murs calcinés et les

cheminées les plus dangereuses.

• • •

La reconstruction se mit à atteindre des sommets; c'était bien le cas de le dire. Des centaines d'immeubles sortaient de terre comme des champignons. Ceux qui reconstruisaient se mirent à recouvrir leur maison d'un revêtement de brique afin de la protéger contre des incendies possibles. Ils avaient bien retenu la leçon. Avides de faire de l'argent, les entrepreneurs et les chefs de chantier poussaient les ouvriers au bout de leurs possibilités jusqu'à l'épuisement total. À un tel point que les accidents de travail se mirent à proliférer, en particulier les chutes qui entraînaient parfois des handicaps permanents. Un entrepreneur imprudent signa même un engagement de construire une maison de trois étages en quatre jours seulement. Il utilisa pour y arriver 50 ou 60 charpentiers. Finalement, il échoua et aurait perdu son pari et son argent si l'autre partie n'avait accepté de lui accorder un délai supplémentaire de trois jours. On peut supposer que la finition ne devait pas être des plus soignées, et encore moins fignolée, car vitesse ne va pas de pair avec qualité.

Certaines personnes plus optimistes – les artistes – éprouvèrent le besoin d'égayer leur vie et celle des autres. Durant la nuit du 25 juillet, un accordéon s'introduisit dans le camp de réfugiés de la place de la Reine et un autre sur la place du Roy. Au milieu des cabanes misérables, un véritable miracle se produisit sous le clair de lune éclatant; tout le monde se mit à danser et à chanter au son de quelques airs de bal musette parisiens et le bonheur effaça durant quelques heures les malheurs des uns et les soucis des autres. Certains

êtres sont précieux pour l'humanité : les poètes, les compositeurs et les musiciens en sont l'exemple; les rues devraient porter des noms de musiciens plutôt que de politiciens.

Plusieurs joueurs d'orgue de Barbarie vinrent aussi réjouir les tristes rues, quelquefois avec des chimpanzés. Ils avaient beaucoup de succès, alors que jusque-là on les prenait surtout pour des nuisances. L'un d'eux qui portait si bien son nom, Louis Mélodie, est signalé dans un journal local pour avoir été condamné à payer une amende de 4 $ pour ivresse publique. Cependant – Dieu merci! –, cela ne découragea pas tous ces troubadours. Les neufs quotidiens locaux s'en plaignaient amèrement. Neuf quotidiens couvraient une ville de taille si modeste : 50 000 habitants! Avant l'invasion de la radio, de la télévision et de l'Internet, le nombre de journaux était surprenant.

• • •

Tout semblait aller pour le mieux et le nombre de citoyens qui avaient besoin de l'aide publique diminuait de façon substantielle, lorsque, vers 2 h 30, très tôt dans la nuit du 20 octobre, quatre mois seulement après la conflagration générale, un deuxième incendie ravagea une maison située au coin des rues Main et Acadia[5]. Le feu reprit triomphalement sa marche de destruction vers le sud, cette fois encore en direction du port. À 9 h, il était sous contrôle après avoir détruit plusieurs pâtés d'immeubles : en tout 120 maisons. Six cents familles se retrouvèrent à la rue; surtout des personnes qui avaient déjà perdu leur maison au centre-ville et qui avaient déménagé vers ce quartier. La police fut d'avis que le

5 La rue Acadia n'existe plus.

sinistre était d'origine criminelle.

• • •

Beaucoup de maisons n'étaient pas assurées – 7,5 millions de dollars pour des pertes de 27 millions – car de nombreux Loyalistes pensaient que les assurances encourageaient la pyromanie, ou du moins l'incendie frauduleux. D'ailleurs, les compagnies d'assurances elles-mêmes n'étaient pas les dernières en fait de criminalité. À l'époque, certains incendies étaient télécommandés par des compagnies rivales. De toute façon, dans la présente conflagration, la plupart des assureurs se déclarèrent en faillite afin d'éviter de payer la reconstruction. Ainsi vont les affaires!

L'hiver arrivait et si les plus riches envisageaient avec plaisir de passer la froide saison dans une maison neuve, les pauvres devaient faire face aux morsures du gel et aux meurtrissures du froid dans leurs cabanes provisoires, car les derniers bidonvilles ne disparurent qu'en juin 1878.

En conséquence de cet incendie, la ville fut divisée en trois zones. Les immeubles de bois furent interdits dans le secteur proche de la mer. C'est pourquoi la rue Germain présente aujourd'hui des maisons cossues d'un style à façade de brique et à toiture plate protégée de gravier ignifugé. Ce style fut surnommé « tournant du siècle ».

Le grand incendie détruisit en neuf heures la plupart des édifices publics et des maisons d'affaires, le bureau de poste, l'hôtel de ville, les douanes. Mille six cent douze constructions dont huit églises, six banques, quatorze hôtels, quatorze schooners et quatre vaisseaux de bois, de même que les théâtres et les écoles. Dix-neuf personnes moururent,

ce qui peut paraître miraculeux et inespéré si l'on n'est pas du nombre : douze de brûlures, quatre de chutes d'objets et deux par noyade. Il y eut plusieurs blessés. L'Académie de musique brûla et les Chevaliers de Pythias perdirent leurs costumes et la totalité de leurs décors estimés à des sommes fabuleuses. Beaucoup quittèrent la ville pour aller s'installer ailleurs, comme ce fut le cas des habitants de la Nouvelle-Orléans après l'ouragan Katrina en 2005.

Le feu avait totalement dévasté 98,5 hectares et détruit les maisons de 15 000 personnes.

La plupart des studios photographiques ayant été détruits, il n'existe aujourd'hui aucune photo de l'incendie de Saint-Jean. Seules les photos de ruines, prises par la suite, survécurent à la tragédie.

Les journaux se remplirent de changements d'adresse et, petit à petit, tout le quartier des affaires, le long des rues Prince William et du Roy, sortit de terre. Certains ouvriers revinrent pour trouver du travail dans ce boom de la reconstruction.

Le territoire dévasté de Saint-Jean était deux fois moins étendu que celui qui fut brûlé à Londres lors du fameux incendie de 1666. Cependant, la ville de Londres était plusieurs fois plus grande que Saint-Jean, donc, proportionnellement, l'incendie de Saint-Jean fut plus dévastateur.

• • •

Devant ce désastre, la générosité internationale battit son plein : la ville de Boston envoya 6 200 $; Chicago, qui venait de brûler peu auparavant, 20 000 $; San Francisco aussi, ville qui allait brûler moins de trente ans plus tard à la suite du tremblement de terre de 1906; Bangor (Maine)

7 000 $; les écoles de Buffalo 1 000 $; Charlottetown, capitale de l'Île-du-Prince-Édouard, 5 000 $; Frédéricton, 8 000 $; Glasgow en Écosse fut encore plus généreuse avec ses 14 600 $, et bien d'autres encore. Au total 220 000 $, ce qui représentait alors l'équivalent d'un demi-milliard de dollars d'aujourd'hui.

Des organisations de toutes sortes, comme The Independent Order of Odd Fellows[6] et autres sociétés fraternelles, se mirent à amasser de l'argent et reçurent des sommes colossales; c'étaient des associations indépendantes et sans contrôle gouvernemental d'aucune sorte. Il est plus que probable qu'un fort pourcentage de ces sommes aboutit dans la poche des plus malins. Encore aujourd'hui, on peut voir que même des sociétés de bienfaisance dites « sérieuses », comme la Croix-Rouge et ses comités locaux, recueillent des centaines de millions et n'en distribuent qu'une infime fraction[7].

Quatre ans après cette terrible épreuve, une nouvelle ville se dressait fièrement, construite conformément à un code très précis. Les maisons étaient plus grandes, beaucoup arboraient des façades de brique, les rues étaient plus spacieuses, plus larges, 1 100 nouveaux immeubles bordaient des rues plus aérées.

Le nouveau bureau de poste fédéral, un immeuble de style Second Empire français érigé par l'architecte

---

6 Les Oddfellows sont une association amicale de 100 000 membres qui s'entraident et aident les autres en organisant des activités sociales, communautaires et charitables.

7 Par exemple, en 2001, la Croix-Rouge de Californie amassa 60 millions et n'en attribua que 15 aux infortunés New-Yorkais victimes des Islamistes. En 2005, la Croix-Rouge américaine recueillit 700 millions pour les victimes de l'ouragan Katrina et ne distribua que 150 millions.

Matthew Stead, remplaça le bâtiment postal qui venait d'être reconstruit au moment du grand incendie. La Banque de Nouvelle-Écosse fut aussi érigée dans le style Second Empire.

Longtemps encore, jusqu'au milieu du XXe siècle, les plus vieux habitants de Saint-Jean se rappelèrent avec effroi les horreurs de cette tragédie.

Puis elles disparurent avec eux.

2

Le coup de grisou de Springhill

Nouvelle-Écosse
23 octobre 1958

Le coup de grisou[8] de Springhill

Nouvelle-Écosse

23 octobre 1958

En octobre 1958 se signait le traité initial qui devait définitivement mettre un terme aux éternelles guerres fratricides entre les Français et les Allemands. Ce traité créait la zone de libre-échange européenne destinée à unifier ces pays belliqueux. Simultanément, les Français se donnaient une nouvelle constitution, celle de la Cinquième République. Au Proche-Orient, les Américains envisageaient d'envoyer 14 000 hommes au Liban pour appuyer le gouvernement pro-occidental du président Chamoun contre les éternelles menaces de la Syrie. En Amérique du Nord, les Braves battaient les Yankees alors que, au même instant, dans les secrètes profondeurs de la terre canadienne, un drame épouvantable se déroulait en silence.

Springhill, la mine de charbon la plus profonde du monde avec plus de quatre kilomètres de profondeur, se trouvait dans l'Île du Cap-Breton en Nouvelle-Écosse. En ce mois d'octobre 1958, une équipe de 174 mineurs au visage maculé de charbon et de transpiration travaillaient durement dans la mine afin de gagner, à la sueur de leur front, le pain quotidien de leur

8 Grisou : gaz contenu dans certaines couches de houille et se dégageant lors de l'abattage. Il peut être enrichi par la poussière de charbon comme dans la catastrophe de Springhill.

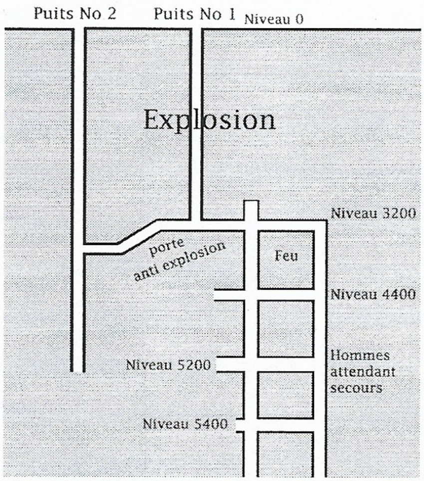
famille. Soudain, une terrible explosion plongea ce monde de l'ombre dans l'horreur et la désolation. Ce fut, pour certains, la fin de leur monde et pour d'autres, la fin de cette mine de charbon qui ne survécut pas à la catastrophe.

• • •

Le charbon fut découvert dans cette région au début des années 1830, mais ce ne fut qu'en 1873 que la Compagnie minière de Springhill en commença l'exploitation sur une grande échelle. Le puits n° 4 était situé à l'extrémité ouest de la rue Main, à deux pas de terrains de baseball, de softball et de soccer. Les puits n° 2 et n° 3 s'ouvraient immédiatement à côté. Les galeries s'enfonçaient par une pente de 30 degrés approximativement. Elles suivaient l'inclinaison naturelle des filons de charbon.

En fait, la même mine avait déjà été le théâtre de deux désastres : l'un, un demi-siècle plus tôt, en 1891, et l'autre deux ans auparavant seulement, en 1956. La mine de Springhill avait été mise en exploitation au XIXe siècle par deux compagnies qui, en 1884, avaient fusionné en une seule appelée Cumberland Railway Co. du conglomérat Dosco ou Dominion Steel Company. Les empires financiers aimaient ainsi se subdiviser en une multitudes de compagnies plus ou moins fictives pour mieux flouer le fisc, payer moins d'impôts et même obtenir un plus gros volume de subventions gouvernementales auxquelles ils n'auraient peut-être pas eu droit autrement.

La catastrophe minière de 1956



Plan de la catastrophe minière de Springhill
(plan élaboré par l'auteur).

Le premier accident minier s'était produit un peu après minuit, le samedi 21 février 1891, dans les puits n° 1 et 2 qui étaient raccordés par un tunnel de connexion au niveau moins 400 mètres de profondeur. L'explosion avait été causée par un coup de grisou, aggravé par l'accumulation de poussière de charbon. La déflagration avait tué 125 mineurs et blessé des dizaines d'autres travailleurs. En dépit des efforts de toute la communauté, 169 enfants étaient devenus orphelins et 57 femmes, veuves. Une enquête avait bien sûr établi que la compagnie minière n'avait fait aucune erreur, car il y avait dans la mine un nombre jugé suffisant de détecteurs de grisou, un gaz dangereux. Quant à la source du feu qui avait déclenché l'explosion, elle avait été impossible à déterminer.

• • •

Soixante-cinq ans plus tard, le 1er novembre 1956, une autre explosion avait ébranlé la petite ville minière. Un train de *berlines*[9] transportant dans les galeries[10] une cargaison de charbon avait été à l'origine d'une tempête de poussière de charbon et de gaz dans le puits nº 4, lorsque le train avait été pris dans le puissant souffle d'un ventilateur d'aération qui avait chassé vers le fond une grande quantité de poussière et de grisou. Subitement, l'air du puits nº 4 avait donc été dangereusement saturé, mais tout se serait bien passé s'il ne s'était malencontreusement produit un accident à ce moment précis. Avant que le train n'atteigne la surface, plusieurs *berlines* s'étaient détachées. En dévalant la pente abrupte, elles avaient déraillé et frappé une ligne à haute tension. L'accident avait produit un feu d'artifice d'étincelles, lesquelles, à 1 600 mètres au-dessous du niveau du sol, avait déclenché l'explosion dévastatrice du grisou et de la poussière de charbon. Plusieurs mineurs avaient été écrasés par les *berlines* déraillées et les poutrelles entremêlées. Les destructions atteignirent même la surface, car la déflagration creva la partie supérieure de la mine et détruisit le chevalement[11].

À cette occasion, les *draegermen* – secouristes professionnels équipés d'un lourd matériel qui les faisait ressembler à des extraterrestres perdus dans leur scaphandre – firent preuve d'un sens de l'héroïsme qui ne fut égalé que par les

9 **Berline**: wagonnet, sur des rails, tiré par un cheval ou poussé par des **herscheurs**.

10 **Galerie**, appelée *voie* par les mineurs ou même *voé*.

11 Le **chevalement** est la structure placée à la surface, au-dessus du puits. Il supporte les **molettes** ou poulies de grand diamètre placées à son sommet qui servent à dérouler le câble d'extraction. Le **carreau de fosse** est l'ensemble des installations situées à la surface.

mineurs volontaires. Ces derniers, en *barrette* à *béguin*[12] mais sans masque à oxygène et le visage totalement découvert, descendirent à deux kilomètres sous le niveau du sol dans le puits nº 4 pour venir en aide à leurs frères mineurs. Grâce à leurs efforts surhumains, 88 hommes furent sauvés sur les 127 mineurs qui travaillaient au fond ce jour-là.

Cet horrible événement fut en partie passé sous silence dans la couverture médiatique, masqué qu'il fut par l'invasion soviétique de la Hongrie, le 24 octobre 1956.

À la suite de ce sauvetage, la galerie de liaison qui connectait le puits nº 4 et le nº 2, fut délibérément obstruée pour éviter la propagation de l'incendie et aussi empêcher que l'oxygène d'un puits ne vienne attiser le feu dans l'autre. Les 39 corps des victimes ne purent être récupérés qu'après l'extinction complète de l'incendie.

• • •

En ce 23 octobre 1958 éclata la troisième et dernière catastrophe qui devait entraîner la fermeture définitive de la mine. Ce fut, croit-on, la plus grave dans l'histoire minière de l'Amérique du Nord. Du moins, dans la mesure où l'on peut faire confiance aux multinationales minières qui ont tendance à dissimuler la gravité des accidents qui se produisent dans leurs mines afin d'échapper aux poursuites judiciaires et aux exigences de dédommagement des familles des victimes.

La mine nº 2 était remarquable par sa cheminée la plus profonde au monde; elle descendait jusqu'à 4,3 km sous la surface terrestre. C'était un enchevêtrement inextricable de centaines de galeries plus ou moins horizontales qui débouchaient

---

12 La **barrette** est un casque plat en cuir bouilli. Le **béguin** est une coiffe en tissu portée sous la barrette.

toutes sur le puits central n° 2 et se greffaient à lui comme les branches d'un immense sapin souterrain.

Dans cette mine n° 2, les techniques d'extraction avaient été modernisées 20 ans plus tôt. L'ancienne méthode impliquait le creusement de salles d'abattage[13] renforcées de piliers de soutènement. Le filon de charbon était attaqué de face. La nouvelle technique, plus économique pour les riches compagnies minières, mais qui ne respectait pas aussi bien les règles de sécurité des mineurs, consistait à attaquer la veine de profil. Ainsi se créait une immense paroi de charbon qui reculait au fur et à mesure de l'extraction. Les cadres de la mine expliquaient à qui voulait l'entendre qu'on avait modifié la technique par souci de sécurité pour les travailleurs – bien sûr, ils n'auraient certes pas avoué le contraire – car des rapports avaient démontré les dangers de la première méthode dans les phénomènes d'éboulement. En réalité, la sécurité des ouvriers tracassait moins les investisseurs que le rendement de leurs actions en Bourse.

Dans les deux cas d'abattage, l'accident se produisait lorsque le filon était totalement excavé et vidé de son charbon. Les autres couches sédimentaires, habituellement voisines des strates de charbon, étaient essentiellement des schistes argileux et des grès friables. N'ayant plus le charbon sur lequel s'appuyer, ces roches fragiles se retrouvaient alors en porte-à-faux, avec pour seul soutien les poteaux de bois que les ingénieurs des mines avaient fait placer. C'était peu; les ruptures et fragmentations entraînaient le dépilage, c'est-à-dire la cassure des piliers qui s'alignaient sur les parements

13 Abattage : opération consistant à détacher un bloc de charbon de la veine ou filon. On dit aussi extraction.

ou façades des galeries couvertes de boisage. Cela causait l'écroulement catastrophique des galeries et même des puits. Le boisage était, bien entendu, le revêtement des murs et du plafond de rondins de sapin et de planches.

Le 23 octobre, un petit éboulement se produisit à 19 h pendant le travail de l'équipe du soir. On n'en tint pas compte, car ce n'était pas un accident rare. Pourtant, un peu plus d'une heure plus tard, à 20 h 06, un énorme écroulement endommagea sévèrement le milieu des trois murs qui étaient excavés et les extrémités du quatrième niveau, les plus proches des murs.

Le choc de l'affaissement se répandit à travers toute la région par trois oscillations distinctes qui vibraient comme de petits tremblements de terre. Les résidents de la région les perçurent fort bien. Les équipes de sauvetage professionnelles et les mineurs volontaires descendirent dans le puits n° 2 pour organiser les secours. Ils rencontrèrent des survivants au niveau moins 4 000 mètres; des rescapés qui rampaient avec difficulté vers le puits central. Les gaz dangereux libérés par l'effondrement se concentraient plus encore au niveau moins 4 100 mètres où la voûte s'était affaissée, et les sauveteurs furent forcés de travailler dans des tunnels chaotiques en état de destruction assez avancé.

Tous les mineurs qui ne purent se réfugier dans les galeries latérales ou dans des abris d'urgence furent écrasés en une fraction de seconde par les masses rocheuses.

Le 24 octobre à 4 h du matin, 75 des survivants atteignirent sains et saufs la surface. Les équipes de sauvetage poursuivirent leur travail de fourmi, mais au ralenti à cause

de la menace de chutes possibles de rocs et de débris.

Cependant, tout le monde n'eut pas la chance de ces 75 privilégiés. Captifs à 1 500 mètres sous terre, avec des espoirs de secours très minces, 19 mineurs passèrent une semaine indescriptible, sans vivres, ni eau, ni lumière, ni air frais. Ce fut une semaine de souffrance, mais aussi de courage et de dépassement, car c'est toujours dans les pires moments que les vertus fleurissent.

Les journalistes affluèrent en grand nombre du monde entier. Pour la première fois, un événement canadien passait en direct sur toutes les chaînes du monde, détrônant la sacro-sainte politique internationale. Des équipes de secours arrivèrent de France et de partout dans le monde vers le comté de Pictou sur l'Île du Cap-Breton. La tension était à son comble. Le monde entier retenait son souffle et gardait espoir, en unisson avec les familles de Springhill.

Enfin, au matin du 29 octobre 1958, après cinq jours d'attente épuisante et d'efforts désespérés, le contact fut établi avec un groupe de 12 survivants bloqués dans une poche d'air de l'autre côté des 50 mètres de tunnel écroulés. Un tunnel de secours fut fébrilement creusé. Il atteignit, le 30 octobre à 2 h 25 du matin, les mineurs prisonniers qui commençaient à mourir.

Cette journée-là, le site de l'accident fut visité par le premier ministre de la Nouvelle-Écosse et par nul autre que le duc d'Édimbourg, prince consort, comte de Merioneth et baron de Greenwich, né prince royal de Grèce, en abrégé le prince Philip, de passage dans la région.

Le samedi 1er novembre, un dernier groupe de victimes

fut retrouvé vivant. Après, on ne découvrit que des cadavres qui furent remontés dans des cercueils d'aluminium, car l'état de décomposition avait été accéléré par l'action géothermique à moins 4 000 mètres de profondeur.

Contrairement à ce qu'on a dit, les secouristes professionnels appelés *draegermen*, portant un appareillage respiratoire complet, ne furent pas les héros de ce sauvetage. Les secouristes volontaires dit *à face nue,* c'est-à-dire sans aucune protection et sans le moindre système respiratoire – si l'on fait abstraction de celui que la Nature leur avait octroyé – furent les plus nombreux, les plus zélés et les plus héroïques pour retrouver leurs amis perdus.

De partout au pays affluèrent des mineurs prêts au sacrifice pour sauver leurs frères. Un docteur, qui avait dans sa jeunesse combattu sur les champs de bataille français de la Première Guerre mondiale, écrivit à la suite de cette catastrophe minière : « Je m'arrêtai à l'hôpital. Une infirmière me demanda si un certain blessé qui gisait là était mort ou blessé. Il était mort et lorsque je demandai son nom, je me rendis compte que c'était un de mes condisciples d'école. D'ailleurs, cette mine, je la connaissais bien car j'avais travaillé au fond pour payer mes études de médecine. Mon pauvre ami était totalement impossible à reconnaître. Sa peau était devenue semblable à du cuir. Parmi les douze premiers cadavres qui sortirent, je reconnus trois de mes proches amis.[14]

« Il était encore impossible de descendre dans la mine car le gaz restait d'une trop forte teneur. Soudain, le voyant lumineux du compresseur d'air de la mine indiqua des variations

---

14 Voir B.B.Russell dans la bibliographie.

subites. Cela révélait que les installations minières n'étaient pas hors service et surtout, que des mineurs essayaient de faire fonctionner l'aération souterraine. Il y avait donc des survivants. Nous savions que, dans la section de la mine où les éboulements s'étaient produits, on trouvait des prises d'air comprimé tous les 100 mètres.

« Le samedi à midi, des équipes de sauveteurs atteignirent le niveau moins 1 000 mètres de profondeur et signalèrent la présence d'un incendie infranchissable. En dépit du fait que la presse annonçait la mort de tout le monde, chacun s'obstinait à garder l'espoir de revoir vivants les mineurs. Puis, une nouvelle tomba comme un pavé dans la mare : Charlie Burton et Dick Ward étaient revenus sur terre, vivants. Un sauveteur-instructeur de Sydney-Nord évoluait au niveau moins 1 000 mètres lorsqu'il avait entendu des voix et aperçu des lueurs. Ces deux rescapés apportèrent une nouvelle plus prodigieuse encore : 50 autres mineurs tâchaient de survivre au niveau moins 1 600 mètres! Ils avaient réussi à percer un tunnel pour se réfugier dans un secteur où le chef de section Embrée avait arrêté l'afflux de gaz mortels en obstruant l'ouverture du tunnel par des paravents superposés de tissu spécial destinés à filtrer la ventilation. Cela interdisait au gaz mortel la totalité du tunnel occupé par les survivants. Embrée avait aussi percé des trous dans une conduite d'air de telle sorte que les hommes pouvaient aspirer leur oxygène comme des chiots affamés à la mamelle de leur mère. Alignés le long des tuyaux salvateurs comme des grains de blé sur leur tige, les hommes tâchaient de se détendre quelques minutes

en mangeant leur *briquet*[15] et en se rafraîchissant d'un coup de *bout'lot*[16]. »

Toutes ces nouvelles sensationnelles, divulguées par Charlie et Dick, apportèrent un regain d'espoir chez les sauveteurs et les familles, car les lignes téléphoniques ne fonctionnaient plus.

Le courageux docteur descendit dans la mine nº 2. Il tenait dans ses bras une bouteille d'oxygène comprimé. Pour respirer, il devait dévisser et ouvrir l'orifice dans le creux de sa main et former un cornet dans lequel il plaçait son nez ou ses lèvres.

Dans les galeries contaminées, le gaz mortel formait une nappe au sol de 30 centimètres d'épaisseur. Le docteur remarqua un homme qui commençait à mourir par asphyxie. Il lui mit le nez dans son oxygène. L'homme revint à la vie et lui dit de remonter au plus vite. Il avait les poches pleines de plans de la mine. C'était l'ingénieur en chef de Dosco, Mr. Haslem.

Le docteur et ses suivants continuèrent d'explorer les galeries en faisant leur possible pour ranimer ceux qui tombaient. Par moments, ils devaient tous ramper, car le tuyau d'air frais courait tout près du sol. Plus loin, il aperçut un homme qui remontait la galerie en pente; il tomba. Un sauveteur qui tenta de le rejoindre tomba aussi. Un autre y alla et chuta sur le sol; d'autres suivirent. Peu après, le gaz asphyxiant dut se dissiper un peu, car ils furent soudain capables de se relever simultanément, se remettre en marche et retourner à la surface.

---

15 Le **briquet** est le casse-croûte du mineur.

16 Le **bout'lot** est un bidon métallique contenant la boisson du mineur.

Le docteur ranima un homme couché au sol et soudain, il sentit que sa propre tête grossissait, grossissait; il s'évanouit, le visage dans un creux du sol. Comme à cet endroit précis l'air le plus léger n'était pas l'oxygène, il se sentit revenir à la vie. Toujours allongé sur le sol, l'idée vint le hanter qu'il n'avait aucune assurance compensatoire comme les mineurs et que sa famille ne disposerait de rien à se mettre sous la dent s'il mourait. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre sa marche héroïque pour ranimer les mourants asphyxiés tout en gardant consciencieusement son visage au niveau du sol.

Après huit heures au fond, le docteur remonta à la surface pour se reposer, puis il redescendit dans la mine. Il y resta jusqu'à ce que l'incendie du niveau moins 1 000 mètres soit enfin maîtrisé.

À 5 h 10 le lundi matin, une équipe de secouristes atteignit enfin le niveau moins 1 600 mètres. Quand ils approchèrent des grands panneaux filtrants placés par Embrée, les mourants paniqués refusèrent qu'ils les enlèvent de peur que le gaz carbonique ne les envahisse. Le docteur fut appelé; des secouristes sans masque l'accompagnèrent. Certains mineurs parmi les plus chanceux étaient dans un état lamentable de déshydratation avancée et de délabrement, d'autres avaient cessé de vivre, morts par asphyxie. Les déshydratés reçurent du liquide par intraveineuse.

Soudain, le docteur aperçut Con Embrée. Ce dernier croisait les mains sur sa poitrine et gardait le regard fixe. Il respirait difficilement. De toute évidence, il avait eu une crise cardiaque, ce qui ne l'avait pas empêché de se déplacer sans

cesse pour aider les autres. Son idée de faire des trous dans le tuyau d'air avait pratiquement sauvé tous les survivants. Le docteur secouriste tenta de calmer les douleurs d'Embrée en lui faisant absorber du rhum. Après deux gorgées, ce dernier lui avoua que c'était le meilleur médicament qu'il ait jamais bu. Les autres furent nourris graduellement, d'eau d'abord, de soupe chaude ensuite, puis de café. Six hommes durent être transportés sur civière.

Un peu plus loin, des mineurs avaient eu moins de chance. Certains étaient appuyés contre la paroi; d'autres reposaient au sol, la face contre terre. Leurs lèvres étaient rouge vif. Ils étaient morts, empoisonnés par le monoxyde de carbone. Les corps étaient déjà rigides par *rigor mortis*. Finalement, la centaine de sauveteurs transporta les blessés en relais d'une équipe à l'autre, jusqu'à la surface.

Il manquait dix hommes encore. Une équipe descendit au niveau moins 1 700 mètres et les retrouva. Ils avaient tous le visage contre le sol et les lèvres rouge vif. L'un des corps grogna lorsqu'un secouriste le bougea pour l'identifier. Deux des hommes vivaient encore, mais ils étaient très faibles. Ils furent remontés au niveau moins 1 600 mètres. Les secouristes purent leur redonner vie avec de l'oxygène, mais ils restaient à demi conscients seulement. Quelqu'un cria :

- Apportez immédiatement des civières.

Ils furent gardés sous oxygène jusqu'à ce qu'ils soient capables de respirer seuls. Dans la pente raide qui faisait 60 degrés, le treuil temporaire était encore en place; aussi les rescapés purent-ils être hissés l'un après l'autre jusqu'au niveau suivant.

En sortant de la salle de repos improvisée, le docteur vit un message écrit à la craie :

4 NOVEMBRE 1954 À 15 h 30
LES HOMMES SONT ENCORE EN BON ÉTAT
NOUS SOMMES À LA PORTE N° 2
VENEZ S'IL VOUS PLAÎT
ÉMILE MÉLANSON

Dès que les deux derniers évacués furent emportés sur leur brancard, le docteur remonta à la surface. Après douze heures en-dessous, l'air de la surface lui parut délicieux, mais la luminosité des projecteurs blessait les yeux des survivants. Une foule innombrable les attendait. Une tente à 100 places était dressée à l'entrée. Ambulances, matériel de sauvetage, docteurs, soldats, journalistes attendaient. Une compagnie de Highlanders de la Nouvelle-Écosse réglait la circulation. Il y avait des tentes partout.

Les journalistes se précipitèrent pour être les premiers à interviewer les derniers survivants, particulièrement les deux groupes de mineurs qui rejoignirent la surface le jeudi et le dimanche. L'un des mineurs à qui on demanda ce qu'il désirait le plus, répondit : « Un 7-Up ». Fort satisfaite, la multinationale qui fabriquait cette boisson gazeuse l'engagea comme porte-parole. Un autre mineur fut choisi comme citoyen de l'année. Plusieurs furent reçus au *Ed Sullivan Show*. Marvin Griffin, gouverneur de l'État de Géorgie, tenta d'utiliser le tapage publicitaire pour inviter un groupe de mineurs en vacances gratuites dans cet État américain plutôt marginal. Jusqu'au moment où il découvrit que l'un des mineurs était

noir car, malheureusement, l'inhumaine ségrégation raciale battait encore son plein dans ce pays.

• • •

À la suite de ce troisième désastre, Dosco ferma sa mine de Springhill et ne la rouvrit jamais. Aujourd'hui, cette mine remplie d'eau produit de l'énergie géothermique.

La bourgade de Springhill n'avait alors que 4 000 ou 5 000 habitants et la disparition de son industrie minière n'arrangea pas les choses, car la ville dut se contenter de survivre des salaires du personnel de sa prison fédérale à haute sécurité.

Le Musée municipal des mineurs rappelle encore aujourd'hui le dur labeur et les tragédies qui ont émaillé la vie de ses habitants.

• • •

Là aussi, la tragédie finit en musique, puisque le groupe irlandais U2, entre autres, attira l'attention du monde sur le désastre plus tard quand il présenta *The Ballad of Springhill* d'Ewan MacColl et de Peggy Seeger[17].

17 La chanson fut endisquée entre autres par Peter, Paul et Mary. U2 l'a jouée en spectacle à maintes reprises plusieurs années plus tard.

3

Tempête sur les Grands Lacs

7 au 13 novembre 1913

Tempête sur les Grands Lacs

7 au 13 novembre 1913

Les navigateurs qui ont écumé les horizons lointains aiment se moquer des marins d'eau douce. Ils croient que seuls sont dignes d'être considérés comme de vrais loups de mer ceux qui ont labouré de leur étrave tranchante les océans du monde, car ils ont affronté mille dangers et bravé tous les démons des profondeurs abyssales. Pourtant, ils se trompent. Chaque année, des tempêtes redoutables se déchaînent dans les Grands Lacs. Cette mer intérieure est la plus grande réserve d'eau douce du monde. Le lac Supérieur s'étend à lui seul sur près de 600 km de longueur – la distance de Toronto à Trois-Rivières en ligne droite[18]. Le lac Supérieur couvre plus de 50 000 km^2 et le lac Huron atteint presque ces chiffres[19].

• • •

Le 12 novembre 1913, alors que la France se battait pour réduire le nombre de ses bars[20], au Canada, les gels de l'hiver approchaient. La saison de navigation tirait à sa fin[21]. Les

18 C'est la distance de Narbonne à Saint-Nazaire en Bretagne.

19 En fait, il y a autant de chiffres différents que d'encyclopédies.

20 Dans les pages des même journaux de l'époque, on peut lire des articles qui révèlent que la France tentait de réduire le nombre de ses bars de 480 000 à 200 000. Il y avait un bar pour 60 habitants en France, un pour 260 aux USA, un pour 420 en Angleterre, un pour 5 000 en Suède et un pour 9 000 en Norvège. Les Français étaient à l'époque les êtres les plus alcooliques de la planète Terre. Ils ont reculé depuis pour se placer derrière les Anglais.

21 La voie maritime du Saint-Laurent n'existait pas encore; elle ne fut inaugurée qu'en 1959. Le fleuve restait donc fermé durant plusieurs mois.

Grands Lacs et le vaste Saint-Laurent allaient bientôt devenir d'immenses déserts de glace, blancs et figés.

Cette année-là, au cours de la semaine qui précéda le 7 novembre, le baromètre révéla une forte probabilité de violentes tempêtes. Les dangers devinrent chaque jour plus précis. L'Office météorologique national donna des avis sans cesse réitérés de forte tempête[22] pour le secteur des Grands Lacs et plus particulièrement pour les lacs Huron et Supérieur. Ailleurs au Canada, les annonces de tempêtes de neige ne résonnaient pas de façon aussi dramatique. Les jours de blizzard, les enfants écoutaient la radio, les yeux pleins d'espoir, pour savoir si leur école serait fermée et s'ils pourraient faire la grasse matinée, puis jouer dans la neige nouvelle. Dans la région des Grands Lacs, il en était tout autrement.

L'Office météorologique national du Canada n'avait pourtant pas l'habitude de s'alarmer sans raison véritable. Le niveau forte tempête n'avait jusque-là été signalé que cinq fois en tout sur le Lac Supérieur, depuis la création de ce service météo, et trois fois sur les lacs Huron, Érié et Ontario. En ce qui concernait la terrible tempête qui semblait se préparer, il n'existait même pas de drapeau spécial pour désigner un ouragan dépassant les normes. L'Office météorologique national s'était contenté de déployer le pavillon qui signalait une forte tempête.

• • •

Dans la soirée du vendredi 7 novembre, le temps commença à se gâter. Les bateaux qui se livraient au cabotage côtier jetèrent sagement l'ancre, car la visibilité devenait nulle.

---

22 « Heavy gale ».

La neige tombait si dense, si dru que dans certains secteurs, on n'y voyait pas à plus de quelques mètres. Les cargos plus au large se dirigèrent en toute hâte et avec précaution vers la côte, à la boussole, puisque le radar n'était pas encore né. Très peu de vaisseaux étaient déjà équipés de la TSF[23] récemment inventée en 1913.

Au large, les vagues s'élevaient déjà à des hauteurs menaçantes et secouaient les vaisseaux apeurés. Les marins fermaient fébrilement et soigneusement les *roofs*, mais certaines superstructures commencèrent à être sérieusement endommagées sous les formidables coups de poing des vagues en furie. Les commandants s'efforçaient de courir avec la vague. *If you can't beat it, join it!* Ainsi, les plus gros vaisseaux, tout comme les petits, évitaient de se faire renverser et rouler comme de frêles coquilles de noix. D'autres navires, qui jusque-là s'étaient obstinés à poursuivre leur route et à ignorer le danger avec superbe, commençaient à se rendre compte que la mer ne se laisserait pas intimider par leur dédain et ils se décidèrent à jeter l'ancre, car le temps se dégradait de plus en plus. *Force 9... Force 10, fort coup de vent...* sur l'échelle de Beaufort[24]. Le vent atteignait désormais des vitesses vertigineuses et certains vaisseaux saisis dans sa main implacable étaient jetés à la côte. Ils approchaient irrésistiblement des rochers meurtriers en dépit de leurs machines *en arrière toute*, sous les yeux épouvantés des équipages qui priaient tous les saints du paradis de leur épargner le naufrage, la ruine et la mort. En général, les saints impitoyables les ignoraient et ils allaient s'éventrer sur les rochers aigus et tranchants.

---

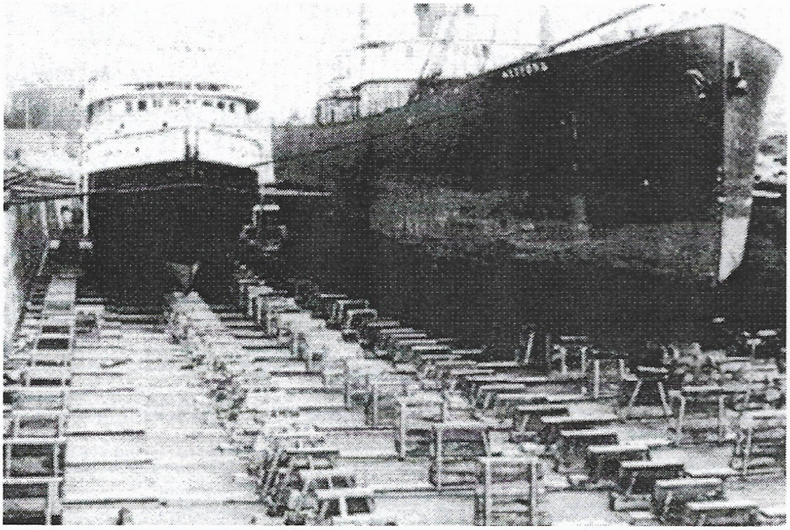
23 La télégraphie sans fil.

24 L'échelle de Francis Beaufort venait d'être créée sept ans plus tôt, en 1906.

Le temps empirait à vue d'œil : *Force 11, violente tempête... Force 12, ouragan,...* Certains vaisseaux étaient fracassés sous les assauts conjugués des vagues et de la glace, laquelle se formait rapidement. D'autres chaviraient, roulaient même plusieurs fois sur eux-mêmes, envoyant leurs marins hurlants dans le néant glacial. Une simple sortie sur le pont pouvait geler l'imprudent en l'enrobant de glace en quelques secondes, brûler son visage et ses mains. Si le souffle le précipitait dans l'eau, la mort secourable y était presque instantanée.

Le *Wexford*, qui avait résisté à toutes les pires tempêtes sur quatre océans et sur toutes les mers du globe, coula corps et biens dans la furie du lac Huron. La plupart des vaisseaux furent perdus avec leur équipage; personne ne les revit jamais. Les rares commandants qui eurent la vie sauve[25] rapportèrent que les gigantesques vagues arrivaient par groupes de trois. Quant au vent vicieux, il changeait continuellement de direction comme pour contrecarrer les ordres des officiers et se moquer des efforts héroïques des marins. Un navire-phare fut jeté à la côte et les vaisseaux qui, avec confiance, se dirigeaient sur sa faible clarté avant que la tempête ne devint trop dense, le suivirent fidèlement sur les rochers mortels des rivages. Quelquefois, le vent pervers soufflait par le travers des vagues, rendant presque impossible la gouverne des vaisseaux, qui étaient entièrement caparaçonnés d'une épaisse croûte de glace étouffante et mortelle.

25 Il faut préciser que la tradition de l'époque voulait que les commandants de vaisseaux se suicident en se laissant couler avec leur navire.



L'énorme cargo de haute mer Wexford *en cale sèche*
(collection privée de l'auteur).

La tempête resta à son apogée pendant douze interminables heures, toute la nuit du vendredi, première nuit de tempête. C'était tout à fait exceptionnel. Après cette nuit d'enfer, durant laquelle sainte Anne de Beaupré[26] fut maintes fois sollicitée, les rafales de vent et d'eau continuèrent durant les journées de samedi et de dimanche. Finalement, le vent et les vagues commencèrent à s'épuiser à leur tour et les corps des noyés purent chercher repos en venant mollement se déposer sur une grève indifférente.

• • •

26 Sainte Anne de Beaupré, qui est honorée dans un magnifique sanctuaire situé à 50 km à l'est de Québec, au bord de l'estuaire du Saint-Laurent, est réputée avoir sauvé de nombreux marins en péril. Avant la Révolution tranquille, qui a débuté vers 1962 et entraîné la déchristianisation de la province de Québec, les Canadiens lui accordaient une dévotion extrêmement profonde.

Il serait impossible de raconter tous les combats héroïques des courageux marins, car les équipages complets de huit gros vaisseaux de haute mer disparurent entièrement, corps et biens. Les cadavres qui furent retrouvés posaient parfois des énigmes impossibles à élucider. Les membres d'équipage d'un vaisseau américain furent rejetés à la côte. Ils furent ainsi retrouvés curieusement équipés avec les gilets de sauvetage du vaisseau canadien *Wexford*. Le corps d'une femme de l'*Argus* toucha la côte, mystérieusement enveloppé du manteau d'un technicien maritime et sanglé du gilet de sauvetage du commandant de vaisseau. Personne ne pensa alors à se laisser dériver vers des suppositions déplacées ou insolites.

Nul ne connaîtra jamais l'héroïsme et les souffrances de ces hommes. Quelques survivants de l'équipage du *Regina* racontèrent que leur vaisseau se trouvait à 100 km d'un navire-phare lorsque la tempête s'abattit sur eux le lundi après-midi. Tous les efforts surhumains qu'ils purent faire pour atteindre un port restèrent vains et ils se trouvèrent prisonniers dans les mâchoires impitoyables de la tempête. Le commandant se battit toute la nuit contre la mort qui avalait irrésistiblement le pâle fantôme de glace qu'était devenu son gros vaisseau. Tout – coque, structure et superstructure, y compris les chaloupes de sauvetage – était entièrement étouffé par une carapace de glace de 15 cm d'épaisseur. Le *Regina* résistait, fuyait la tempête, mais son combat était celui de la chèvre de monsieur Seguin contre le loup; un combat désespéré. L'arbre de transmission du moteur finit par se briser net. Des deux ancres du vaisseau, l'une fut

perdue, et l'autre, quoique mouillée avec grande difficulté, ne put s'agripper au fond. Le vaisseau dériva jusqu'à 7 h du matin, puis il fut jeté sur une plage. L'équipage de 22 hommes fut partiellement sauvé, mais certains matelots étaient blessés gravement.

Douze hommes du *Regina* se réfugièrent dans une première embarcation, mais la seconde ne put être lancée. De ce fait, les dix naufragés encore prisonniers de l'épave se trouvèrent dans l'impossibilité totale de s'embarquer dans une quelconque chaloupe de sauvetage. Alors, les dix désespérés attachèrent une corde à une boîte de bois et la jetèrent par-dessus bord. Ils espéraient ainsi pouvoir tirer jusqu'à eux la première embarcation qui avait touché la côte et l'utiliser pour se transporter à terre. Contrairement à tous leurs espoirs, ce flotteur improvisé n'atteignit pas la rive. Une tentative fut faite par deux des marins qui avaient déjà atteint la terre ferme, les timoniers Paul Lystad et Jules Stanley. La corde tomba court et beaucoup de temps fut perdu à la rattraper.

Pourtant, devant l'acharnement et la détermination de ceux qui allaient mourir et de leurs camarades à terre, la mort relâcha son étreinte. Les dix derniers malheureux purent enfin être sauvés au moyen de gilets de sauvetage solidement harnachés de cordages.

Comme une baleine échouée sur la côte, leur navire reposa longtemps sur le flanc, éventré d'une large plaie béante au centre de la coque.

• • •

Dans les centres de secours – organisés à la hâte dans chacune des principales villes côtières –, toutes les victimes

secourues reçurent l'assistance des résidents locaux, tous bénévoles. Le coroner, le Dr Henry Clark, se chargea des restes humains. Une grosse ceinture à pochettes contenant la somme de 800 $ fut retrouvée[27] entre des blocs de glace déposés sur une plage. Personne ne savait à qui elle appartenait. Afin d'encourager la population à rechercher et à recueillir les cadavres échoués, les autorités se mirent à attribuer une grosse prime de 10 $[28] à tous ceux qui signaleraient un noyé.

Parfois, des détrousseurs de cadavres pillaient les corps qui se déposaient sur les berges des lacs. Afin de pallier ces actes de barbarie, le gouvernement décréta que quiconque s'approprierait tout objet échoué sur une plage serait sujet à des poursuites judiciaires, avec application intégrale et maximale de la sentence, c'est-à-dire trois ans de prison ferme, pas moins. Ceux qui s'étaient livrés à ces illégalités avaient jusqu'au vendredi pour restituer leur butin. En guise de prévention, les plages commencèrent à être patrouillées pour décourager les détrousseurs. Les préposés à cette surveillance avaient le pouvoir légal de visiter les maisons riveraines et, partout, ils retrouvaient des caches pleines d'objets dérobés aux noyés. Certains voleurs enterraient immédiatement leurs trouvailles sur place, dans le sable même, pour ne pas risquer d'être fouillés par la police.

Au plus fort de la tempête, un énorme bateau mystère – selon la qualification même des journalistes – flottait la coque en l'air, au large de Pointe-aux-Barques, parmi les plaques de glace qui s'entrechoquaient sous la poussée des vagues sauvages. C'était une coque rouge qui venait d'être repeinte au minium

27 Une somme actuelle de 10 000 $ environ.
28 Une somme actuelle de 125 $ environ.

sans avoir reçu la couche blanche de finition. Était-ce le *James Carruthers*? Selon les informations en provenance de l'armateur, ce gros vaisseau avait sombré à quelques kilomètres au large du port de Goderich. Son équipage de 23 hommes était dirigé par le commandant Wright de Toronto. Perte totale, le *James Carruthers* n'avait fait que trois voyages depuis son lancement aux chantiers maritimes de Collingwood. C'était l'un des plus gros vaisseaux des Grands Lacs, une fois et demie plus grand qu'un terrain de football. Son fier et téméraire commandant Wright avait imprudemment refusé de se laisser arrêter par une tempête en eau douce. Le capitaine Wright naviguait sur les Grands Lacs depuis 30 ans. Il avait la réputation d'être un officier d'une exceptionnelle qualité. Son courage et sa témérité avaient ainsi condamné son vaisseau et son équipage à mort. Wright laissait une femme, trois enfants et une maman éplorée à Toronto.

Un autre gros vaisseau chaviré garda la population dans l'expectative. Un plongeur autonome de Détroit, nommé Baker, éventa le mystère. Après avoir disparu sous la surface de l'eau, le plongeur ne trouva aucun cadavre. Certes, il pensait bien qu'il y en avait, mais il ne put pénétrer à l'intérieur de l'épave pour vérifier. L'homme raconta qu'il s'était posté près de l'épave avant le lever du jour, afin de plonger à l'aube, au meilleur moment : « J'étais prêt à 5 h 30. À 6 h, j'ai commencé à descendre. Mon remorqueur était amarré parallèlement à l'épave, proue pointant vers le nord-ouest. Mon câble était lesté de 150 kg de métal. Alors que je commençais à descendre, je pus toucher le flanc de l'épave sur une dizaine de mètres. Ensuite, je l'ai perdue, mais j'ai continué de descendre.

Puis, j'ai vu le nom *Charles S. Price*. Après m'être assuré du nom, je suis allé vers l'avant pour voir s'il y avait eu abordage et si le bateau avait été avarié. J'ai trouvé deux rangées de balises brisées couvertes de glace. J'ai commencé à retourner vers l'arrière, mais j'ai renoncé à pénétrer dans l'épave, car la mer me secouait un peu trop. Il n'y avait aucune trace d'abordage. La proue du *Charles S. Price* était soutenue par l'air emprisonné. Il y avait deux lignes de bulles qui sortaient de cette masse d'air captive et compressée. Malgré cela, le bateau continua de s'enfoncer et finit par sombrer. » (J. Baker, plongeur, cité par la Gazette de Montréal du 16 novembre 1913, traduction libre de l'auteur)

En fait, il s'agissait d'un abordage accidentel entre le *Charles S. Price* et le *Regina*. À la suite de cette collision, sept corps furent apportés à la morgue. Identifiés par monsieur Smith, six d'entre eux faisaient partie vraisemblablement de l'équipage du *Regina*. Un grand nombre de gilets de sauvetage provenaient du *Charles S. Price*. Une bouée identifiée au nom du *Regina* fut aussi recueillie à Thetford. Les rumeurs rapportaient que plusieurs cadavres de noyés, encordés ensemble, avaient été rejetés à la côte à dix kilomètres de Rivière-aux-Sables. Un marin généreux s'était cru capable de sauver ses compagnons qui ne savaient pas nager. Visiblement, cette entreprise avait été au-dessus de ses forces.

• • •

Au Bureau Reid des naufrages[29], à Toronto, les messages signalant de nouvelles disparitions ne cessèrent d'affluer jusqu'au lundi car, après la tempête, le blizzard continua de balayer les

29 Reid Wrecking Office.

Grands Lacs jusqu'au début de la semaine suivante. Le premier rapport de naufrage avait été reçu de Duluth du côté américain. Dans le sud du lac Huron, on signala de nombreuses pertes. Le *McQean*, le *Regina*, le *Price* et le *Wexford* étaient déjà considérés comme perdus corps et biens sans aucun espoir. Cent vingt-huit hommes au moins étaient portés disparus. Le *Major* avait sombré du côté de Whitefish Point. L'équipage entier avait été recueilli par le vapeur *Byers*. Le *Major* était un bateau à voiles avec coque en bois de 120 mètres de longueur et de 15 mètres de largeur, construit en 1889. Son capitaine May avait noté des vents de 120 km/h à l'heure : « J'aurais pu m'échouer sur la plage, mais je voulais sauver mon bâtiment, déclara-t-il. J'ai vu que je ne pourrais pas jeter mes ancres. Il y avait de la neige si dure et si épaisse, en croûte, que je ne pouvais rien faire, ni voir[30]. »

Les dépêches variées envoyées de plusieurs secteurs de la catastrophe montraient que le pays avait à faire face à un véritable désastre national. Quand un vaisseau fait naufrage, c'est terrible, mais quand il y en a trente, c'est un cauchemar, surtout quand des centaines d'hommes meurent en une seule fin de semaine[31]. Les vaisseaux étaient jetés à la côte en traînant derrière eux leurs ancres, véritables mains dont les ongles tentaient désespérément de s'agripper au fond de la mer. Les eaux glacées rendaient le travail plus inhumain encore; les bateaux devenaient des fantômes irréels sous leur croûte de glace épaisse.

---

30 Déclaration du capitaine May à un journaliste du Globe, traduction libre de l'auteur

31 Aujourd'hui, les accidents de la route ou les canicules estivales nous ont habitués à des hécatombes; nous en sommes presque blasés.

Tous les navires qui naviguaient dans la partie méridionale du lac Huron, dans la pointe étroite du lac, furent ainsi emprisonnés dans un carcan de glace, au sein d'une tempête de neige totalement aveuglante, dans une mer démontée et sous un vent enragé qui les poussait à des vitesses vertigineuses vers les hauts-fonds rocheux. « Je crois, écrivait un spécialiste de la navigation maritime, que quand les commandants des différents navires découvraient qu'ils s'étaient fourvoyés dans des hauts-fonds, ils tâchaient de repartir vers les eaux profondes. C'est à ce moment-là que se sont produit les abordages, les collisions. Les deux vaisseaux qui se sont abordés étaient bien sûr le *Charles S. Price* et le *Regina* de Toronto, pour ne parler que des plus gros. En dépit du fait que tous ces vaisseaux étaient équipés de moteurs, une constante fort étrange de cette grande calamité réside dans le fait que la plupart de ces vaisseaux qui reposent désormais dans leur tombe liquide étaient du type le plus moderne[32], tandis que d'autres plus petits ont bien supporté la tempête[33]. » C'était le chêne et le roseau; la lutte entre le vieux monde, à voile, et le monde moderne, à vapeur.

Des remorqueurs et des embarcations légères se répandirent sur toutes les côtes pour fouiller les moindres anses, les criques les plus isolées et les nombreux rochers, afin d'en extraire les cadavres qui s'y cachaient. L'un des corps recueillis sur une plage était un Suédois. Une lettre trouvée dans ses vêtements était adressée à son nom, Allan Dots. L'oblitération postale était invisible, mais la lettre se lisait très bien. Elle provenait d'une femme bien éduquée. Elle

32 Moteur à vapeur.

33 *The Globe and mail.* Traduction libre de l'auteur.

prédisait que c'était le dernier voyage de ce marin en tant que matelot; elle disait vrai.

Le 12 novembre, plusieurs Canadiens étaient partis à la chasse au canard en chaloupe sur le lac Saint-Clair et le long de la rivière Détroit, qui, de toute évidence, n'étaient pas aussi pollués qu'aujourd'hui. Ils n'en sont jamais revenus.

Les corps échoués sur les plages étaient regroupés dans les centres régionaux d'identification, puis transférés dans la ville d'origine du marin. Ainsi, le corps du second-maître Brooks et celui de l'ingénieur en chef Scott du *Wexford* furent envoyés à Collingwood par le chemin de fer Grand Trunk.

• • •

L'impitoyable destin frappait avec une particulière cruauté certaines communautés rurales. Le petit village ontarien de Thornton fut plongé dans une tristesse profonde lorsqu'il fut établi que quatre de ses résidents avaient perdu la vie sur le *James Carruthers*.

Le 14 novembre à Zurich – un village de l'Ontario fondé par des colons suisses alémaniques – une scène émouvante se déroula quand fut apportée la dépouille du jeune Orin Gorden, un adolescent de dix-sept ans de Collingwood, noyé dans le naufrage du *Wexford*. Quelle tristesse! Le jeune corps reposait sur une table. Il fut identifié par monsieur et madame McLucher, un couple originaire du village du jeune garçon. Lorsqu'on leva le linceul qui recouvrait le corps du jeune homme, madame McLucher annonça que c'était bien Orin. Une vague d'intense émotion balaya l'âme de ceux qui étaient présents. Monsieur Belley ordonna aussitôt que le

corps soit envoyé à Collingwood.

Malheureusement, monsieur McLucher fut dans l'impossibilité d'identifier l'autre corps qui reposait à côté d'Orin. Par une lettre qu'il avait dans sa poche, on apprit que c'était certainement George Peere, un jeune Anglais immigré. L'incapacité de monsieur McLucher de reconnaître le jeune Peere indiquait à quel point ces marins avaient souffert avant de mourir. Le corps du jeune Anglais, qui avait laissé sa mère dans son pays natal, fut lui aussi transféré à Collingwood pour y être inhumé.

Le 14 novembre, des critiques se firent entendre, car les corps retrouvés étaient répartis dans cinq ou six différentes villes pour identification, ce qui jetait la confusion. Si les corps se dispersaient dans un si grand nombre de centres de tri, dans des comtés différents, c'était parce que la loi provinciale de l'Ontario exigeait que le coroner du comté prenne en charge les cadavres trouvés dans sa circonscription administrative. Il devait procéder non seulement à l'identification, mais à l'autopsie médico-légale. Il était certes plus souhaitable de concentrer toute l'identification à Goderich sur le lac Huron. Ce fut aussitôt fait. Pourtant, ce ne fut pas sans lourdes difficultés que toutes ces victimes furent enfin transférées à Goderich. Dans cette morgue qui devenait alors le quartier général de l'identification, on put voir les corps, horriblement mutilés par les souffrances endurées, des capitaines Wright et Odell. Certaines identifications étaient facilitées par des détails spécifiques. Ainsi, celle du commandant Wright fut facilement accomplie du fait que l'officier portait les lettres WHW gravées sur sa chevalière.

À minuit trente, vers la fin de la tempête, survint une rumeur annonçant que de nombreux cadavres de noyés étaient rejetés sur la côte dans des secteurs situés hors d'atteinte des volontaires qui tentaient de les récupérer. À Kincardine arriva la nouvelle selon laquelle des corps s'étaient échoués sur les plages locales. La population attendait que les patrouilles puissent venir les récupérer. C'était, semblait-il, tout ce qu'il restait de l'équipage du *James Carruthers*.

Un millier d'amis et de membres des familles de marins se regroupèrent à Goderich dans l'espoir de retrouver ceux qu'ils aimaient. Le premier soir, trois corps seulement furent identifiés. Mille rumeurs déferlaient. On annonça que les corps des marins de l'*Hydrus*, qui avait fait naufrage à Inverhuron, étaient rejetés à la côte. Par nuit claire, lorsque la tempête se fut calmée et que la glace eut partiellement disparu, on put, grâce aux reflets de la lune, distinguer nombre de formes humaines mollement bercées par les vagues de l'au-delà. Les patrouilles attendaient qu'elles dérivent à proximité immédiate de la plage pour les tirer à terre et les repêcher. Grâce à Dieu, le vent soufflait dans la bonne direction.

Un jour fut apporté un jeune garçon d'environ 20 ans. Il reposait paisiblement. Il était particulièrement beau, racontèrent des témoins. Ses traits étaient calmes, souriants et magnifiques, alors que les autres visages étaient déformés par l'épouvante, marqués par la souffrance, stigmatisés par les blessures et la mort, comme le sont habituellement les visages de noyés. Il avait dans sa poche deux missives. L'une venait de sa mère veuve, en France; elle lui disait qu'elle venait de recevoir sa lettre et qu'elle imaginait sa vie par la pensée;

qu'elle l'aimait, qu'il était sa seule raison de vivre puisqu'il était son unique fils tandis que, elle, de son côté, souffrait d'une grande solitude.

« Tu n'as pas idée à quel point je suis triste. Tu ne peux pas comprendre, mon Alain chéri, ce que tu représentes pour moi. Toute seule, la vie n'est pas supportable. Je suis pleine d'anxiété à ton sujet. J'imagine toutes les horreurs que tu dois vivre. Si seulement tu pouvais écrire un peu plus souvent, cela me ferait tant de bien. Je voudrais écrire à Lucienne[34], mais je n'ai pas son adresse. Comment se débrouille-t-elle sans toi? J'espère que tu n'es pas sur un bateau; cela te ferait manquer tant de belles choses de la vie. Je suis allée à de très belles funérailles hier. Le sermon était extrêmement touchant, très émouvant. Sois parfait comme l'est ton père au ciel. Que Dieu te bénisse, mon garçon. Reçois l'amour le plus profond de ta mère qui t'adore. »[35]

L'autre lettre trouvée dans la poche du noyé provenait d'une jeune fille – Lucienne – qui lui disait qu'elle l'attendait, qu'elle l'aimait et que c'était sa dernière semaine en mer avant de vivre définitivement à terre avec elle. Elle faisait des projets de mariage, de maison et d'enfants... Cette lettre restait toutefois en grande partie illisible, mais on pouvait tout de même déchiffrer certains mots, par exemple « ... nous avons eu tes trois lettres cet après-midi... mon chéri, je les apprécie tant... pense seulement que ces trois semaines sans ta présence et sans nouvelles de toi ont été très dures... je ne te blâme pas, Alain... mais tu sais, je suis si contente de recevoir tes lettres...

---

34 Lucienne était la fiancée canadienne du garçon. L'autre lettre trouvée dans la poche du noyé venait d'elle.

35 Lettre parue dans les colonnes du Globe.

je n'aime pas t'entendre dire que tu es démoralisé... réjouis-toi, on arrive à la fin et tu seras bientôt à la maison. »

Tout le monde s'apitoyait sur le sort de ce jeune homme. On admirait sa beauté et la sérénité de son sourire. On plaint plus naturellement la jeunesse et la beauté que la laideur et la vieillesse, quand la mort se les approprie. L'histoire ne dit pas si la mère fut contactée ou si elle ne sut jamais que son cher enfant était mort. L'année suivante éclata la Grande Guerre, et cette mort tragique de son fils évita sans doute à la pauvre mère de voir son seul enfant finir dans la boue des tranchées de la Somme ou de la Marne, quand les mitrailleuses exterminaient en dix ou quinze minutes d'assauts meurtriers des foules de jeunes gens.

• • •

Le matelot J. H. McCutcheon du *Wexford*, vaisseau de la Western Steamship Co de Toronto, avait manqué le départ[36] de son bateau à dix minutes près. McCutcheon put donc se rendre à Seaforth pour aider à identifier les cadavres. Le *Wexford*, un céréalier, venait de Fort William[37] où il avait embarqué une cargaison de blé. Dans le port de Détroit, le *Wexford* commença à transborder son grain dans le silo Wabash. Alors que le déchargement était en cours, McCutcheon décida, sans la moindre permission de ses supérieurs, d'aller faire quelques achats à Détroit. À son grand désarroi, il découvrit au retour que son bateau avait levé l'ancre pour de nouveaux horizons. Il se précipita à la gare de chemin de fer pour se rendre compte qu'aucun train n'était en

36 Le *Wexford* était parti du port de Détroit.
37 Aujourd'hui, Fort William a fusionné avec Port Arthur pour former Thunder Bay.

partance pour Fort William. En désespoir de cause, il décida d'attendre. Son retard et son indiscipline lui sauvèrent la vie.

• • •

Lorsque la tempête fut enfin calmée et la mort rassasiée de sa moisson, les survivants souhaitèrent se réunir pour rendre hommage à ceux qui avaient disparu. Cette cérémonie du souvenir eut lieu au Massey Hall à Toronto. Monsieur James Potter, marin à bord du *Huronic*, déclara qu'il n'était pas un orateur, mais qu'il voulait tout de même témoigner, car il avait navigué pendant quarante ans et il savait de quoi il parlait. Sa barbe et ses cheveux étaient blancs, et son visage avait été battu et desséché par toutes les rafales de vent sous tous les climats de la planète. Sa voix profonde, forte, sonore, résonnait à travers la foule silencieuse qui emplissait l'immense auditorium. Comme s'il criait ses ordres depuis la passerelle, il raconta son histoire, une histoire de marinier, de loup de mer, de tempête, et les terribles journées auxquelles il venait de survivre. Il n'y avait dans son discours aucune fioriture inutile, aucun ornement oratoire creux, aucune figure de style dérisoire. Son histoire était pleine de trous, de longs silences; des trous à travers lesquels on sentait la glace et le froid, par lesquels on entendait les hurlements sinistres de l'ouragan qui n'était pas apaisé dans le cœur de tout le monde : « Ma bouche ne peut pas décrire tout ça... Je ne pourrai jamais... Je n'ai jamais vu une telle tempête à travers tous les océans que j'ai sillonnés. La neige et la glace nous aveuglaient. Les ponts et les salles des machines étaient remplis de glace épaisse. Le bateau était un iceberg... Le vent soufflait à 120 km/h. La mer et la neige fouettaient le vaisseau qui tremblait, sursautait, frémis-

sait, craquait... C'était une mer terrible... Une mer diabolique comme je n'en ai jamais vu... À l'intérieur du bateau, les hommes étaient projetés comme des jouets, des fétus de paille... Les meubles se fracassaient en menus morceaux. C'était une horreur... On ne peut pas mettre tout cela en mots... On était dans une obscurité sauvage et on était poussés, bousculés, précipités contre les murs, écrasés par des masses qu'on ne pouvait voir, ballottés par les lames successives, assaillis par des mains désespérées qui nous agrippaient dans le noir comme si on était leur dernier espoir ou leur planche de salut... Puis, comme par magie, notre vaisseau s'apaisa, se calma... d'épuisement, pensait-on. Certains croyaient que notre ancre avait réussi à s'agripper dans les fonds, mais ce n'était pas cela. Une divine Providence nous avait poussés sur le sable et le gravier. Nous sommes restés sur la plage pendant des heures. Notre bon vaisseau n'embarqua plus la moindre pinte d'eau. Dans ce bateau qui tanguait si fort, j'avais d'abord perdu l'espoir de revoir Toronto. Je pensais que ma vie était accomplie, finie... mais j'ai plaisir à accepter la prolongation que m'accorde la Providence... J'utiliserai ce temps qui m'est offert, aussi bien que je le pourrai... au service des familles de ceux qui n'ont pas eu la même chance que moi. » (Citation provenant du Globe, traduction libre de l'auteur)

C'était un imposant et émouvant Service du Souvenir. Massey Hall était bondé. La fanfare territoriale de l'Armée du Salut entonna l'hymne solennel, et l'assemblée garda ensuite un silence impressionnant alors que la Sonnerie aux Morts déchirait le lourd silence, arrachant des larmes amères aux yeux de tous. L'Armée du Salut recueillit les dons.

• • •

Pourtant, nulle catastrophe ne manque pas quelque incident tragi-comique. Un marin de Hamilton, John Thompson, eut le privilège fort peu banal d'assister à son propre enterrement. Sa famille en pleurs et la population de son village procédaient aux funérailles d'un autre marin qui lui ressemblait à s'y méprendre comme un frère jumeau. En rentrant chez lui à l'improviste, après un voyage en chemin de fer, il trouva sa famille éplorée autour de son propre cercueil[38]. Chacun y allait de sa propre anecdote touchante en regardant avec attendrissement et amour le jeune homme étendu dans sa bière.

Ce fut pour tous une expérience inoubliable lorsque John apparut dans l'encadrement de la porte. Ses parents et ses sœurs s'évanouirent de saisissement. En un instant, la maison fut à l'envers. On passa sans transition des pleurs aux rires devant le mort indifférent et la famille n'eut de cesse que de se débarrasser très vite, sans ménagement et dans la liesse générale, de l'étranger qui reposait sereinement dans son cercueil au milieu des cierges fumants, des gerbes immaculées et des couronnes de fleurs éclatantes de blancheur.

Le lundi, le père, Thomas Thompson, avait reçu un message de sa fille à Sarnia selon lequel son frère John était, au moment de la tempête, à bord du gros *James Carruthers*. En

38 L'embaumement des morts dans des salons funéraires ne commença, aux États-Unis, qu'à l'occasion de la guerre civile ou guerre de Sécession. Les autorités nordistes voulaient renvoyer les cadavres de leurs fils ou époux aux familles du Nord, et cela prenait beaucoup de temps. De plus, les corps défigurés par la guerre pouvaient être sensiblement réparés, tout au moins dans leur apparence. La coutume se répandit puis envahit petit à petit le Canada et les autres pays anglo-saxons. On voit que, en 1913, la ville canadienne de Hamilton n'était pas encore atteinte par ce processus inutile et indécemment coûteux.

apprenant le naufrage du cargo, le père s'était immédiatement dirigé vers la morgue[39] de Goderich où l'on procédait au triage et à l'identification des noyés repêchés.

Il atteignit Goderich tard le même soir, et on lui montra immédiatement un grand nombre de corps non identifiés. Sachant que son fils avait les orteils croisés – comme lui-même – il décida de commencer une première élimination en regardant les orteils sans relever les linceuls. Il nota effectivement que les orteils du pied d'un cadavre étaient croisés, alors il décida de découvrir le corps dans le but de l'examiner de façon plus approfondie. Sur le bras, il nota un tatouage marqué JT, John Thompson, comme son fils. Sur le nez aussi était une cicatrice similaire à celle que portait son fils. Outre cela, il remarqua une grande similarité dans la dentition. Son fils avait perdu une canine ou deux à la mâchoire inférieure, comme le mort. Il portait aussi une autre cicatrice familière, à peine déformée par son séjour dans l'eau glacée. L'apparence générale du corps, la stature et les traits, tout y était. À n'en pas douter, il était convaincu qu'il s'agissait de son fils chéri. La seule différence résidait dans les cheveux. Ceux de son fils étaient très foncés et ceux du cadavre plutôt châtains. On lui expliqua que l'action de l'eau pouvait avoir éclairci la chevelure. Avec tant de points similaires, il fit des arrangements pour transférer son fils à son propre domicile de Hamilton.

Après avoir été lavé, habillé et préparé pour l'enterrement, son cher « fils » fut exposé dans son salon transformé en chapelle ardente. Les arrangements furent faits pour

39 Une morgue était, à l'origine, un lieu où l'on pouvait regarder le visage (la morgue) des morts pour les reconnaître. Dans les prisons, les détenus étaient enchaînés à l'entrée afin que les gardiens s'habituent à leur morgue, à leur visage. L'endroit d'exposition fut dénommé *la morgue*.

l'enterrement le matin suivant. Les bouquets et gerbes arrivèrent de toutes parts ainsi que les cartes avec des pensées profondes, joliment appelées dans cette ville des bouquets spirituels. Ils étaient déposés autour du cercueil pour le repos de son âme. L'apparition du fils vivant au milieu des pleurs fut un grand choc pour tous, car bien évidemment personne n'était préparé à un tel événement.

Devant le cadavre désormais totalement ignoré, John Thompson raconta son aventure extraordinaire. La veille, il avait lu dans le journal qu'il était considéré comme mort. Il se trouvait à Toronto, c'est-à-dire à une soixantaine de kilomètres[40], et il n'avait pas les moyens d'envoyer le moindre mot à ses parents pour les avertir qu'il était bien vivant. Il y avait sans doute quelque négligence dans son comportement – et probablement même un certain désir de jouer un mauvais tour – mais personne ne le lui reprocha. Il expliqua qu'il n'était plus sur le *James Carruthers*; ce navire l'avait laissé derrière en atteignant le canal Welland[41]. De là, suivant les trains disponibles, il avait fait son chemin vers Montréal[42] puis était retourné vers Toronto où il avait lu dans le journal ce que Marc Twain avait appelé avec humour *le rapport exagéré de sa mort*.

Tout le monde s'embrassa avec délectation. On observa avec dégoût le cadavre qu'il était censé être. La ressemblance était frappante. On compara les tatouages, les orteils croisés, les dents inégales, tout ce que le malheureux noyé avait de similaire. Puis, le corps de l'individu fut immédia-

40 Aujourd'hui, Hamilton est une ville de la grande banlieue du Grand-Toronto, devenu la conurbation la plus étendue du Canada.

41 Autrement dit, il avait lui aussi manqué le départ.

42 Pour voyager, il avait de toute évidence réussi à trouver des fonds.

tement enlevé pour être renvoyé à la morgue de triage, où les chances d'identification étaient meilleures. Chacun s'en retourna chez lui avec ses fleurs et ses couronnes, heureux que tout se soit bien terminé, mais un peu frustré d'avoir fait de grosses dépenses pour rien.

• • •

Le bilan fut lourd. Du vaisseau *James Carruthers*, 16 corps furent retrouvés, mais dix d'entre eux seulement purent être identifiés. Du *John McGean*, on n'en retrouva que cinq dont trois furent identifiés; du *Wexford*, neuf retrouvés et six identifiés; du *Price,* sept et cinq respectivement; du *Regina*, quatre et trois; de l'*Argus*, dix et six. L'*Argus* perdit 24 hommes, l'*Idrus* 24, l'*Isaac Scott* 28, le *Price* 28, le *John McGean* 24 et le *Wexford* 24 également.



Le gros cargo Regina.
(collection privée de l'auteur)

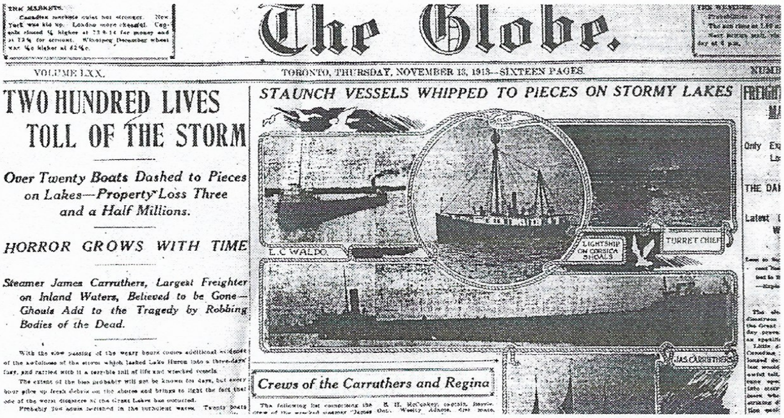
Un fonds fut officiellement créé le 14 novembre au profit des familles des marins perdus. Des sommes prodigieuses

furent amassées : le gouvernement fédéral donna 25 000 $, Toronto 5 000 $, Montréal 1 000 $, les marchands 1 500 $, les Transports de Montréal 1 000 $. Finalement, « les riches armateurs des navires firent probablement main basse sur la plus grande partie », commenta tristement un journaliste du *Globe and Mail* (traduction libre de l'auteur). Les Canadiens ouvrirent un fonds public pour les veuves et les orphelins des braves marins – on est toujours brave quand on est mort – qui avaient perdu la vie sur ces mers intérieures. Les membres de la Dominion Marine Association souscrivirent 5 000 $ pour inaugurer le fonds; le Lake Shippers Association de Winnipeg ajouta 1 000 $, Toronto vota 2 000 $ de plus à la session suivante du conseil municipal.

• • •

Cette tempête fut la plus importante de l'histoire maritime du Canada; la pire tempête en eau douce. Les tempêtes d'automne qui arrivent en novembre se transforment en calamités, mais la plupart des capitaines essaient toujours de les braver, car chaque voyage représente des milliers de dollars gagnés ou perdus par les compagnies et les riches actionnaires. Pour la finance, les pertes humaines semblent négligeables face aux pertes financières.

Monsieur R. F. Stupert, directeur de l'Office de météorologie du Canada, fut la cible de critiques acerbes de la part des compagnies de navigation, lesquelles, selon une habitude déjà fortement ancrée, cherchaient des coupables en dehors d'elles-mêmes pour faire payer les pertes énormes qu'elles avaient encourues par leurs propres fautes. Il déclara cavalièrement :


The Globe.

VOLUME LXX. TORONTO, THURSDAY, NOVEMBER 13, 1913—SIXTEEN PAGES.

TWO HUNDRED LIVES TOLL OF THE STORM

Over Twenty Boats Dashed to Pieces on Lakes—Property Loss Three and a Half Millions.

HORROR GROWS WITH TIME

Steamer James Carruthers, Largest Freighter on Inland Waters, Believed to be Gone—Ghouls Add to the Tragedy by Robbing Bodies of the Dead.

STAUNCH VESSELS WHIPPED TO PIECES ON STORMY LAKES

Crews of the Carruthers and Regina

Manchette du Globe *de Toronto.*

- Je ne cherche pas à me couvrir, mais j'ai vraiment donné un avis de forte tempête au moment souhaitable. Le vendredi 7, à 11 h du matin, nous avons annoncé forte tempête. Le drapeau a été hissé dans toutes les stations des Grands Lacs. Une heure auparavant, déjà, à 10 h, nous avions diffusé le bulletin « Fort vent et tempête. Coup de vent du sud-est, changeant à ouest, au nord et au nord-ouest, pluie avec chutes de neige locales et tempête. » Le samedi 8 à 22 h, notre bulletin météorologique a été « Tempête du sud au nord-ouest. Pluie se changeant en neige. Dimanche : vents très violents et tempête du nord-ouest, décroissant durant la nuit. Chutes de neige locales. Mais en général froid. Ce qui est certain, ajouta le fonctionnaire, c'est que tous les bateaux qui se sont perdus ont décidé d'ignorer ces mises en garde[43]! »

• • •

43 *The Globe and mail.* Traduction libre de l'auteur.

Cette terrible tempête qui balaya les Grands Lacs canadiens en emportant 260 vies semblait vouloir habituer, en douceur, le genre humain aux grandes calamités avant la Première Guerre mondiale, qui fit 40 millions de victimes, et la grippe espagnole qui doubla cet holocauste.

4

Le jour où le Mont-Blanc entra en éruption

Le 5 décembre 1917

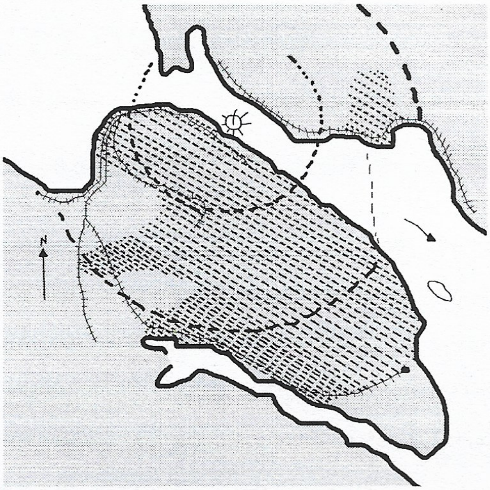
Le jour où le *Mont-Blanc* entra en éruption

Le 5 décembre 1917

Depuis la destruction spectaculaire des deux tours jumelles de New York, le 11 septembre 2001, sous l'œil terrifié des caméras de télévision, le monde s'est habitué aux horribles catastrophes. On oublie que le XXe siècle n'a rien eu à envier au XXIe dans le domaine de l'horreur avec ses guerres mondiales, ses exterminations humaines, ses naufrages titanesques et ses accidents gigantesques tels que celui du *Mont-Blanc*, considéré comme le plus grand désastre canadien.

Pourtant, aujourd'hui, rares sont ceux qui se souviennent de l'explosion du *Mont-Blanc,* qui fit quatre fois plus de victimes que le célèbre tremblement de terre de San Francisco et beaucoup plus que le *Titanic*. Peut-être est-ce parce que cette catastrophe eut lieu en 1917, en pleine Première Guerre mondiale et que le monde avait alors bien d'autres morts à pleurer.

Le soir du 5 décembre 1917, lorsque le gros vaisseau à vapeur *Mont-Blanc*, battant pavillon français, arriva en vue du port canadien d'Halifax, personne ne se doutait qu'il allait raser jusqu'à ses fondations une bonne partie de la ville. La nuit tombait et, de ce fait, le filet anti-sous-marin venait d'être fermé par mesure de sécurité. Le *Mont-Blanc* resta donc à l'extérieur du port d'Halifax en attendant le lever du jour. C'était d'autant plus dangereux que ce cargo de 2 250 tonnes



Carte (collection privée de l'auteur).

avait quitté New York le 1er décembre, où il y avait embarqué une diabolique cargaison composée de 225 tonnes de TNT[44], de 61 tonnes de fulmicoton[45] et de 1 300 tonnes d'acide picrique. L'Europe avait besoin de moyens de destruction massive pour anéantir plus efficacement des millions d'hommes, de femmes et d'enfants. Les États-Unis s'étaient transformés en marchands d'armes pour leur en fournir. Outre ces explosifs, extrêmement dangereux comme on peut aisément s'en

44 TNT = trinitrotoluène, explosif brisant de grande puissance dérivée nitré du toluène. On l'appelle aussi **tolite**; $C_7H_5(NO_2)_2$ Le TNT, ou dynamite, venait d'être inventé par le Suédois Alfred Nobel. Venu à Paris, Nobel lut dans les journaux français qu'il était considéré comme un « inventeur de mort » et un « profiteur de guerre ». Troublé par ces accusations, il décida que son nom ne serait pas sali par sa découverte meurtrière, c'est pourquoi il créa les célèbres Prix Nobel de la Paix, des Sciences et de Littérature. Il a réussi : aujourd'hui, le nom Nobel évoque la paix et non la guerre.

45 Coton-poudre, $C_6H_2(NO_2)_3OH$ destiné notamment à la fabrication de la mélinite, un explosif très puissant inventé peu auparavant, en 1885, par Turpin. C'est une poudre qui a l'aspect du coton, d'où son nom.

douter, le pont supérieur du vaisseau avait été imprudemment couvert de gros fûts d'essence. Radioactivité mise à part, cette bombe flottante n'était pas moins redoutable que celle d'Hiroshima. En temps de guerre, les autorités navales prennent des risques. Toutefois, le chargement avait été soigneusement arrimé et l'alcool restait formellement prohibé à bord. Un ennemi plus sournois veillait : l'unilinguisme d'un homme.

De l'autre côté du filet anti-sous-marin, donc dans le port lui-même, était mouillé cette même nuit l'*Imo*, un navire destiné au ravitaillement humanitaire pour la Belgique.[46] Ce vaisseau avait été arraisonné par la Garde côtière canadienne et retenu à Halifax durant dix-huit longues heures par les autorités douanières canadiennes pour de vagues soupçons de contrebande d'alcool. L'alcool devenait une obsession aux États-Unis, et allait bien vite conduire à la prohibition. Après une fouille minutieuse, le navire avait reçu l'autorisation de poursuivre sa route, mais les filets étaient déjà fermés et l'*Imo* dut attendre le lendemain matin. Le commandant de l'*Imo*, impatient de quitter le port, avait enfin pu, lumière faite sur ces accusations mal fondées, lever l'ancre dès l'ouverture du port afin de rattraper ses dix-huit heures de retard.

• • •

Dès les premières lueurs de l'aube, les filets furent enfin repliés et l'*Imo* s'élança vers la sortie; certes avec trop de précipitation. Par deux fois, sa vitesse excessive le força à passer sur le bâbord de navires qui arrivaient face à lui. Un peu plus loin et devant lui avançait lentement le *Mont-Blanc* qui traversait la

46 L'*Imo* était un vaisseau norvégien qui ravitaillait les populations belges entraînées dans la guerre par l'invasion allemande.

rade d'Halifax, appelé Baie Saine sous le Régime français. Il venait s'y joindre au convoi transatlantique qui lui permettrait de gagner l'Europe sous la protection des escorteurs de la Marine de guerre canadienne.

Vers 7 h 30, en ce 6 décembre, le commandant Aimé Le Médec accueillit à son bord le pilote d'Halifax, Francis MacKey, qui ne parlait pas un traître mot de français, ce qui, selon certains, allait être à l'origine de l'horrible catastrophe.



Francis MacKey, pilote du Mont-Blanc
(collection privée de l'auteur).

Alors que le *Mont-Blanc* glissait lentement sur une mer d'huile[47] en direction du bassin où il devait jeter l'ancre, l'*Imo* avait quitté son ancrage du bassin de Bedford et se dirigeait

47 La mer était parfaitement calme en dépit des déclarations des journalistes de l'époque qui, comme ceux de la revue parisienne *L'Illustration*, tentèrent d'expliquer l'accident par une violente tempête. En temps de guerre, l'information est soigneusement censurée.

avec une dangereuse précipitation vers les détroits et la sortie du port. L'*Imo* avait déjà embarqué son pilote, William Hayes, pour l'aider à se glisser dans les chenaux et les détroits qui le conduiraient vers la haute mer.

Tout allait pour le mieux lorsque, au niveau des détroits, l'*Imo* se trouva face à face avec le *Stella Maris*[48], un puissant remorqueur portuaire de 30 mètres. La grande vitesse respective des navires et les distances restreintes ne laissaient à l'*Imo* que le choix entre une collision avec le remorqueur ou un échouage sur la côte. Le pilote portuaire stoppa les machines et les mit *en arrière toute* durant quelques instants. Cette sage décision évita à l'*Imo* un fatal abordage. Pour des raisons restées mystérieuses, ces machines ne furent pas immédiatement remises en route *en avant toute*. De ce fait, le bâtiment commença à dériver dangereusement.

Les dommages auraient été inexistants si, sur ces entrefaites, n'était survenu le *Mont-Blanc* sous la direction de son propre pilote MacKey. Dans le but d'éviter l'*Imo* à la dérive, le navire français dévia de sa course, mais l'ordre du pilote, donné en anglais seulement, fut mal interprété par le timonier, à tel point que le navire français dérapa et se trouva irrésistiblement attiré par le travers de l'étrave de l'*Imo*. Sous les regards médusés des marins français qui vaquaient sur le pont à leurs occupations habituelles, la proue du navire norvégien pénétra lentement, sur une profondeur de trois mètres, dans le flanc du *Mont-Blanc*, tordant et déchirant dans un grincement assourdissant les plaques de métal comme de vulgaires feuilles de carton.

48 L'Étoile de la Mer.

Après s'être ainsi donné cette accolade mortelle, les deux navires se séparèrent très lentement. Le *Mont-Blanc* continua de se diriger vers le rivage d'Halifax, et l'*Imo* poursuivit sa dérive vers Darmouth sur l'autre rive. Il était précisément 8 h 43.

• • •

Presque immédiatement après la collision, un incendie se déclara sur le pont couvert de fûts d'essence du *Mont-Blanc*. Il avait sans doute été causé par les étincelles produites par le froissement des tôles ou par quelque fil électrique sectionné par l'étrave de l'*Imo*.

En quelques minutes, une formidable colonne de fumée noire s'éleva à plus de 30 000 mètres dans le ciel calme et serein d'Halifax. Le jour était enfin levé. Partout, des milliers de fenêtres s'ouvrirent des deux côtés des détroits. Les habitants de la grande agglomération voulaient admirer le spectacle inhabituel de ce navire qui brûlait comme un pétrolier, dirions-nous aujourd'hui, bien que l'image représente un anachronisme pour cette époque.

S'ils avaient su que le vaisseau était aussi redoutable qu'une bombe flottante, ils auraient sans aucun doute fait preuve de moins de curiosité. Ces milliers de regards avides de distractions virent avec un intérêt mêlé d'amusement l'équipage affolé du *Mont-Blanc*, commandant et pilote en tête, descendre en toute hâte deux chaloupes de sauvetage et sauter à bord. Ils remarquèrent aussi qu'ils ramaient comme des forcenés vers la côte de Darmouth avec la même vigueur que s'ils avaient eu aux trousses tous les diables de l'Enfer. Derrière eux, le navire abandonné s'approchait inexorablement du rivage d'Halifax.

Avertis par téléphone et TSF, les pompiers des diverses équipes-incendie des casernes de l'agglomération commencèrent bientôt, pour leur plus grand malheur, à converger vers le quai n° 6 dans la direction duquel le *Mont-Blanc* abandonné se dirigeait avec toute la puissance de son hélice. Certains ont prétendu que le moteur à vapeur avait été mis au point mort, et que seul le mouvement par inertie fit dériver le vaisseau, ce qui semble plus probable. Certains navires, ancrés dans le port, envoyaient aussi des chaloupes en renfort avec leurs propres piquets d'incendie. Le vaisseau de guerre anglais *HMS High-Flyer* dépêcha le sien en toute hâte[49], en dépit du fait que les autorités portuaires savaient que le *Mont-Blanc* était une bombe flottante. Ainsi, l'opérateur du télégraphe de la gare de Richmond envoya son dernier message télégraphique ainsi libellé :

« TRANSPORT DE MUNITIONS EN FEU DANS LE PORT - STOP - SE DIRIGE VERS LE QUAI N° 6 - STOP - GOODBYE - STOP »

Tout là-bas, de l'autre côté, les marins français ramaient à en briser les avirons.

• • •

Alors que les chaloupes surchargées de secouristes et de pompiers s'approchaient de la gigantesque torche noire et de la mort, les deux embarcations françaises atteignirent enfin les rivages de Darmouth.

Sans perdre de temps à tirer les barques à terre, les fuyards s'élancèrent sur la grève et se mirent à courir avec une énergie sans cesse renouvelée. De-ci de-là, devant le seuil des villas,

49 L'Ambitieux, dont la traduction littérale, « Celui qui vole haut », allait se révéler tristement adéquate quelques minutes plus tard.

des curieux étaient sortis pour contempler ce spectacle inhabituel. Ils jetaient des regards étonnés sur ces marins paniqués. Était-ce là les frères des courageux soldats français qui mouraient par centaines de milliers dans les assauts meurtriers contre les tranchées ennemies qui assiégeaient Verdun?

À peine débarqué sur la terre ferme, l'équipage français se rua vers les bois aperçus de loin, au-delà du quartier résidentiel. Chemin faisant, les fuyards passèrent en courant devant une jeune maman qui, debout, donnait le sein à son bébé, inconsciente du danger mortel qu'elle courait.

- Ça va sauter! hurla l'un des Français. Ça va sauter. Boum! Sauvez-vous!

- *What*? répondit la femme qui n'avait absolument rien compris.

Pour toute réponse, un Français se précipita sur elle, lui arracha le bébé des bras et se sauva derrière le groupe qui avait déjà pris de l'avance, poursuivi par la mère déchaînée et hurlante. Stimulé par la panique, l'homme courait plus vite et la mère ne pouvait que gesticuler en poussant des cris hystériques épuisants qui lui faisaient perdre le souffle dont elle aurait eu tant besoin pour maintenir le rythme de cette course effrénée.

L'étrange et bruyante poursuite se continua à travers tout le quartier résidentiel pour se terminer au milieu de la forêt voisine dans une déclivité de terrain sur l'herbe de laquelle l'équipage se tassa frileusement en compagnie du pilote anglais. La jeune maman réussit enfin à récupérer son rejeton qui hurlait à pleine poitrine. À sa grande surprise, le marin français, loin de la laisser repartir, la saisit par les épaules, la

plaqua dans l'herbe et se coucha sur elle comme pour mettre à exécution de sombres desseins. La jeune maman éprouva dans ce ravin la deuxième peur de sa vie.

Elle fut, avec son bébé, la seule survivante du quartier.



Quartier résidentiel d'Halifax
(collection privée de l'auteur).

• • •

Soudain, 23 minutes précisément après la collision, l'effroyable explosion se produisit. La terre se mit à trembler et à gronder comme au jour du Jugement dernier. Les arbres se tordaient sous les coups de fouet d'une tempête hallucinante qui les « plumait » littéralement de leurs branches et les emportait comme fétus de paille. Pendant deux minutes, il se mit à tomber une pluie diluvienne de fragments de toutes sortes allant des objets les plus inoffensifs jusqu'aux mortels éclats d'acier qui tuaient avec autant d'efficacité que des shrapnels d'artillerie.

Certains morceaux de métal plus lourds parcoururent des distances impressionnantes. Ainsi, le canon de 75 millimètres que le *Mont-Blanc* arborait à la poupe, pour le protéger des sinistres sous-marins, fut projeté à dix kilomètres du port d'Halifax. L'ancre du même navire fut propulsée à cinq kilomètres.

Dans le port, le désastre était extrême. Le *Mont-Blanc*, volatilisé sous l'effet de l'explosion, avait totalement disparu, transformé en une fraction de seconde en menus débris éparpillés dans un rayon de plus de dix kilomètres.



Une vue du port détruit
(collection privée de l'auteur).

Sur le point d'atteindre la côte est des détroits, l'*Imo* à la dérive reçut une poussée terrible qui le planta littéralement dans la rive et arracha toutes ses superstructures. Le croiseur anglais *High-Flyer*, ancré au milieu du port, fut instantanément transformé en épave, comme après avoir combattu seul contre une escadre allemande. Ses superstructures disparurent et son pont supérieur, quoique blindé, s'enfonça sous la pression énorme. Le commandant observait l'incendie au moment de l'explosion, soigneusement protégé jusqu'au cou

par un haut-bord fortement blindé. Sa tête qui dépassait fut emportée par le souffle, tandis que le corps, bien protégé, s'effondra sur place. Vingt-cinq de ses matelots moururent dans la carcasse du *High-Flyer* et un nombre indéterminé souffrit de graves blessures. Quant à son piquet d'incendie, dont la chaloupe s'était précipitée à la rescousse du *Mont-Blanc* et qui devait être sur le point d'atteindre le navire français au moment où l'explosion se produisit, nul n'en entendit jamais plus parler.

Un autre navire de guerre, le *Niobe*, à un quai beaucoup plus loin, fut lui-même transformé en épave et par la suite envoyé à la ferraille.

• • •

Les secteurs qui faisaient face au *Mont-Blanc* des deux côtés du détroit reçurent de plein fouet le souffle de l'explosion. En une fraction de seconde, ces quartiers furent nivelés jusqu'au niveau du sol et les personnes restées « au foyer » – les malades, les chômeurs, les prestataires du bien-être social, les enfants et les retraités – emportées dans les décombres.

Dans un quartier un peu plus éloigné, un témoin, Hélène Gucker, raconta la scène d'apocalypse en ces termes : « La première explosion produisit une demi-obscurité et un profond grondement, un long roulement de tonnerre qui venait à votre niveau plutôt que de quelque part au-dessus. Alors, je vis les vitres se gonfler vers l'intérieur comme des voiles de navire. Je n'oublierai jamais une vision aussi incroyable, mais c'est vraiment ce qui est arrivé. Même à mon jeune âge, je sus d'instinct qu'elles allaient éclater et machinalement je baissai la tête. C'est pourquoi les éclats de verre m'ont frappée au

front et non aux yeux!

« Quand, immédiatement après, l'incroyable bruit de la principale explosion se produisit, je courus à la porte. Le plafond céda dans un coin puis descendit des deux côtés. Il pendait comme les rabats d'une grande enveloppe, déversant les enfants de la pièce au-dessus... » (Le Winnipeg Free Press)

Dans la plupart des maisons, les cuisinières, les poêles et les appareils de chauffage s'étaient renversés, communiquant très vite le feu aux bâtiments. Les rues se remplissaient d'hommes et de femmes au visage hébété; ils ruisselaient de sang. Ces horribles blessures à la figure et à la tête avaient été provoquées par des éclats de verre ou par des chutes de matériaux.

Des morts et des mourants gisaient dans les rues, de même que des membres sectionnés et des têtes arrachées. Ici, un ventre béant laissait apparaître les entrailles. Là-bas, une femme, coupée en deux, rendait son dernier soupir. Une jeune fille hagarde marchait droit devant elle avec les yeux levés vers le ciel. Elle était nue et couverte de sang. Son sein droit pendait, presque entièrement cisaillé; elle devait le soutenir dans sa main. Partout, des centaines de personnes, en plein état de choc et devenues aveugles après avoir eu les yeux tailladés par des éclats de verre, erraient dans ce qui avait été des rues quelques secondes auparavant.

Dans le reste de la ville, toutes les verrières, les fenêtres, les vitrines, les serres et les baies vitrées avaient volé en éclats et blessé à la tête et aux yeux des milliers d'Halifaxois. Les rues, couvertes d'une épaisse couche de verre brisé, se remplirent rapidement d'une foule de fuyards se demandant vraiment si

la fin du monde n'était pas arrivée. Ils n'auraient certes pas été surpris, en levant les yeux vers les nuées noires qui obscurcissaient le ciel, d'apercevoir le Juge suprême assis sur un trône de nuage. Toute cette foule se déplaçait dans un crissement roulant et crépitant de verre brisé, car il n'était pas possible de poser le pied sur la chaussée sans fouler du verre.

Dans la cathédrale anglicane Ste-Marie où se célébrait une messe, tous les vitraux s'abattirent d'un seul bloc. Miraculeusement, personne ne fut tué. L'église St-Joseph s'écroula, de même que la gigantesque coupole de verre de la gare des chemins de fer nationaux.

• • •

Cette catastrophe donna aussi lieu à de curieux effets qui paraissaient braver toutes les lois de la physique. Par exemple, le séismographe de l'Université de Dalhousie, située à 3,5 km de là, enregistra non pas une mais trois déflagrations. La deuxième, cinq minutes après la première, et la dernière, une heure après. Certains scientifiques pensèrent que les deux premières indiquaient simplement une différence dans la vitesse de propagation de l'onde de choc à travers la terre et à travers les couches d'air.

Un professeur[50] de la même université écrivit : « Au moment de l'explosion, je me trouvais dans mon laboratoire au second étage. Je ressentis d'abord une secousse comparable à celles causées par de gros dynamitages dans la tranchée de la voie ferrée. Cela me sembla venir directement du soubassement du bâtiment et je me précipitai vers le laboratoire de chimie, craignant qu'une explosion ne s'y soit produite.

---

50 Howard Bronson.

Je n'avais pas fait dix mètres que je fus frappé de plein fouet par le fracas qui détruisit complètement les fenêtres et les châssis sur trois côtés du bâtiment, démolissant de grosses portes avec leurs gonds et leurs pênes et éventrant même les cloisons.[51] »

Peut-être la troisième explosion détectée n'était-elle autre que l'écho réfléchi sur la surface durcie du noyau métallique de la terre, au-delà du *manteau* de magma. Le mystère reste complet.

Autre bizarrerie, certains faits ont démontré que le souffle ne se déplaçait pas nécessairement en ligne droite. Il créait de petits cyclones très puissants qui pouvaient mouvoir des objets extrêmement lourds. Certaines personnes et de nombreux objets ont été « cueillis en douceur » et transportés sur des distances considérables. Ainsi, un ouvrier qui travaillait au sommet d'un immeuble élevé situé à deux kilomètres du *Mont-Blanc*, fut, tel Superman, enlevé par le souffle et déposé tout à fait délicatement sur le sol. Cet épisode lui laissa un souvenir impérissable et des cauchemars récurrents.

Un marin, J. C. Meyer, qui naviguait à trente mètres du *Mont-Blanc* lors de l'explosion, se retrouva en un seul instant à Fort Needham, un kilomètre plus loin, avec pour seul vêtement ses bottes. Indemne, il courut vers une maison encore debout pour emprunter quelques vêtements afin de cacher sa nudité.

Le caporal Campeau de l'armée canadienne commandait une patrouille en faction sur l'un des quais du port. Quand

---

51 La Gazette de Montréal. Traduction libre de l'auteur.

il vit le vaisseau d'explosifs en flammes, il devina le danger et s'empressa de donner à ses hommes l'ordre de se mettre à l'abri. L'explosion les tua tous malgré tout. Lui, par contre, fut miraculeusement emporté par l'ouragan de débris et déposé 800 mètres plus loin, absolument sain et sauf.

Le vapeur *Picton*, amarré à 250 mètres du point zéro, fut bien entendu transformé en un clin d'œil en épave flottante. Les marins retrouvèrent dans l'entrepont un énorme rocher d'une tonne qui, en descendant, avait fait un gros trou à travers le pont supérieur. La surface parfaitement lisse du rocher indiquait qu'il avait été cueilli au fond de l'eau. Pourtant, on ne put trouver la moindre goutte d'eau autour de la roche.

• • •

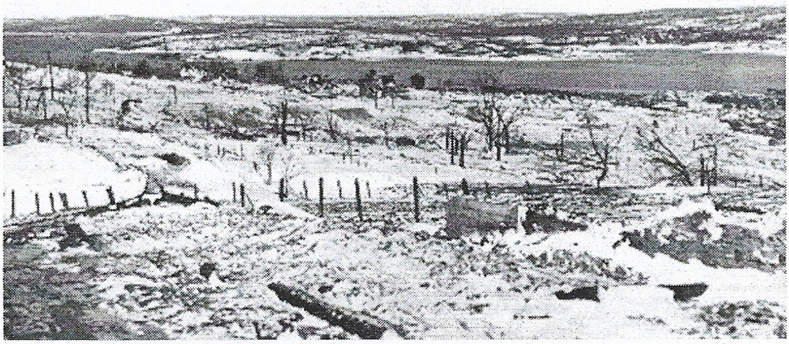
Les destructions se faisaient, bien sûr, de moins en moins considérables au fur et à mesure que croissait la distance à partir de l'épicentre de l'explosion. Dans un rayon de 800 mètres, tous les bâtiments furent complètement nivelés jusqu'au sol. Au-delà, et jusqu'à près de deux kilomètres de rayon, les dégâts rendaient les habitations dangereuses et inutilisables.

En fait, les explosions se firent sentir dans un rayon beaucoup plus important. À Truro, située à 100 kilomètres du point zéro, et à New Glasgow à 120 kilomètres, des objets furent précipités au bas de nombreuses étagères. À Cap-Breton, à 350 kilomètres, les habitants sentirent distinctement la secousse et perçurent le grondement.

Le souffle, comme dans les explosions nucléaires, effectua un aller-retour qui tordit les arbres d'abord vers l'extérieur, puis quelques secondes plus tard, vers le point zéro, à cause de

l'extraordinaire dépression provoquée par la déflagration. Les arbres, dépouillés de la plupart de leurs branches, restèrent pointés vers l'épicentre du sinistre ou point zéro.

Quelques minutes après l'explosion commença à tomber une fine pluie de suie noire, attribuable – selon certains scientifiques de l'université – à la cendre des explosifs soufflés dans l'atmosphère. En retombant, ces cendres recouvrirent tout : le visage des morts et celui des rescapés, leurs vêtements et le sol en général.



Le quartier résident sinistré de Richmond, vu sous un autre angle
(collection privée de l'auteur).

Quelques jours plus tard, un linceul de neige blanche vint voiler l'horreur de toutes ces destructions. Le temps se refroidit et la nourriture se fit rare, à tel point que les chiens affamés, redevenus sauvages, se mirent à fouiller dans les décombres des maisons pour s'y repaître de débris humains. Quatre cent dix cadavres ne furent jamais retrouvés.

Parmi les quartiers touchés, Africaville fut partiellement épargné. Ce ghetto était habité par les pauvres descendants

d'esclaves noirs amenés par les Loyalistes qui étaient venus se réfugier en Acadie lors du grand exode d'Anglais fuyant les brimades que leur faisaient subir les Américains au moment de l'indépendance des États-Unis. Ils vinrent remplacer les Acadiens eux-mêmes expulsés lors du nettoyage ethnique de 1755. Ce secteur ne dut son salut qu'à l'éloignement. Une dizaine d'habitants d'Africaville perdirent la vie.

• • •

Parmi ceux qui eurent la vie sauve grâce à un retard – comme cela se produit toujours lors des catastrophes – les centaines de passagers du Train numéro dix à destination d'Halifax auraient dû se trouver en gare au moment de la déflagration. On sait que l'immense coupole de verre et de poutrelles d'acier de cet édifice s'abattit sur les voyageurs. En retard de dix minutes salutaires, le train approchait de Rockingham lorsque le choc de l'explosion l'atteignit. Toutes ses vitres se désintégrèrent sans blesser personne. Le chef de train fut précipité contre la porte de la chaufferie où il se brûla grièvement, ce qui ne l'empêcha pas de stopper la locomotive.

Le convoi souffla 15 minutes en rase campagne puis pénétra à très petite vitesse dans l'agglomération d'Halifax par la voie située entre Africaville et le quartier sinistré de Richmond. Dès que le train fut immobilisé, les passagers horrifiés virent approcher des centaines de zombis, les vêtements en lambeaux, le visage couvert de sang et de suie noire ou grise. Ils criaient ou pleuraient. Le train fut donc immédiatement transformé en centre de secours d'urgence et les passagers se firent sauveteurs. Quelques-uns réussirent même à sauver une cinquan-

taine d'enfants et de vieillards qui, sans leur aide, auraient péri sous les décombres de maisons écroulées, lesquelles prenaient feu les unes après les autres.



Des sinistrés cherchent ce qu'ils peuvent encore sauver
(collection privée de l'auteur).

L'un de ces sauveteurs bénévoles raconta, quelque temps après, que le premier blessé qu'il avait eu à soigner était un enfant grièvement atteint à trois endroits. Un gros rivet du *Mont-Blanc* s'était fiché dans son œil droit. La tête arrondie de métal sortait de la cavité oculaire. Un autre morceau d'acier apparaissait à la surface de sa poitrine et un dernier émergeait de sa cuisse. L'enfant, qui ne saignait même pas, restait très calme et assurait ne pas souffrir. Quelques minutes après, il rendait le dernier soupir.

• • •

La terrible explosion du *Mont-Blanc* fit 12 000 victimes

dont, 2 000 moururent. Deux cents, parmi les milliers qui avaient été truffés d'éclats de verre, restèrent aveugles. Dans un rayon de 25 kilomètres, 13 000 maisons furent totalement détruites ou gravement endommagées, laissant 6 000 sinistrés sans abri et 25 000 personnes dans des maisons classées « inadéquates ». Les pertes matérielles totalisèrent 35 millions de dollars, ce qui représente des centaines de milliards du XXIe siècle. Grâce à la solidarité nationale et internationale, 30 millions de dollars de l'époque affluèrent vers les collecteurs de dons.

Le commandant Le Médec du *Mont-Blanc*, le pilote portuaire MacKey et le commandant Wyatt, responsable des mouvements portuaires, furent arrêtés par la police montée. Les compagnies maritimes, propriétaires des deux navires impliqués, s'intentèrent mutuellement des poursuites judiciaires et, pour faire bonne mesure, se réclamèrent chacune deux millions de dollars de dommages et intérêts. Une première enquête attribua bizarrement la responsabilité de l'accident au pilote du *Mont-Blanc*.

En définitive, la Cour suprême déclara les deux pilotes également responsables. Le pilote portuaire MacKey fut d'abord momentanément congédié, puis il retrouva son emploi. Le commandant Le Médec demeura au service de la compagnie propriétaire du *Mont-Blanc* jusqu'en 1922. En 1931, il prit sa retraite et reçut la rosette de la Légion d'honneur pour ses bons et loyaux services à l'égard de la République française. Wyatt fut transféré sans autre forme de procès.

Les seuls qui tirèrent vraiment profit de ces horreurs

furent les avocats dépravés et les organisateurs corrompus de collectes.

• • •

Outre les victimes directes, d'autres témoins innocents eurent à souffrir de l'accident du *Mont-Blanc*. Ce furent les Germano-Canadiens d'Halifax[52]. La tornade n'avait pas fini de courber les arbres comme des fétus de paille que déjà des rumeurs vengeresses circulaient :

« Ce sont les Allemands qui ont fait le coup! »

Le matin du 12, Johan Johansen, un marin norvégien faisant partie de l'équipage de l'*Imo*, se présenta dans l'un des nombreux hôpitaux improvisés de la ville. Le soir venu, sentant l'agressivité du personnel et des blessés qui le prenaient pour un Allemand, le Norvégien tenta de s'éclipser. Mal lui en prit. Il fut immédiatement renvoyé à son lit. Un peu plus tard, il proposa vingt-cinq dollars, somme assez considérable à l'époque[53], à une infirmière bénévole pour qu'elle lui permit de rentrer chez lui. Elle s'empressa d'aller avertir un responsable militaire de cette tentative de corruption. L'officier de sécurité plaça une sentinelle près du prétendu Allemand. La Police montée, informée de ces faits, vint enfin arrêter le jeune Norvégien. Ce dernier, qui ne parlait par un traître mot d'anglais, y perdait son latin. On le fouilla et on découvrit une lettre « en allemand » qui l'incriminait lourdement ainsi que des notes sur la catastrophe. Cette anecdote illustre bien à quel point les paniques générales engendrent des réactions totalement extravagantes. En effet, il fut démontré,

52 Les Allemands furent à l'origine de la fondation d'Halifax. La plupart des premiers colons « anglais », installés en Acadie française par le gouvernement britannique, avaient été recrutés en Allemagne.

53 Probablement un millier de dollars actuels.

quelques jours plus tard, que la lettre était rédigée en norvégien et non en allemand. Comment donc la police militaire avait-elle pu déchiffrer la lettre autrement qu'avec un interprète qui, lui, aurait dû savoir qu'il s'agissait de norvégien et non d'allemand?

Cette obsession des espions et cette germanophobie généralisée furent aggravées, le jour même, par un certain éditorialiste d'un journal local qui écrivit :

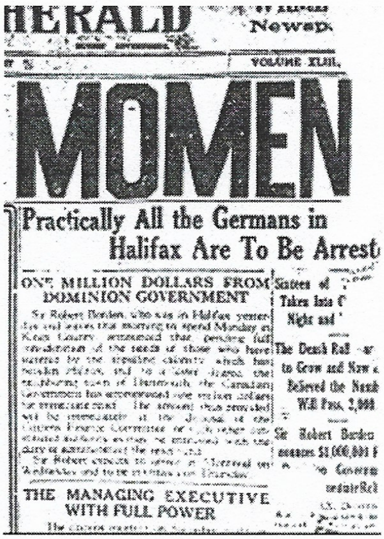
« Nous savons (sic) maintenant que le premier responsable de tout cela, comme de toutes les autres catastrophes qui ont affligé les peuples de la terre en tant que sous-produits de la guerre, est ce proche copartenaire[54], cet archi-démon : l'empereur des Allemands. Nous ne sommes pas disposés à tenir les Allemands pour entièrement exempts de toute responsabilité directe dans cette catastrophe. La cause en est obscure, mais il est certain qu'il y a, à Halifax aujourd'hui, certaines personnes d'origine et de naissance allemandes dont la citoyenneté dans ce Dominion a été respectée depuis le début de la guerre et à qui on a laissé, dans notre communauté, une totale liberté d'acheter, de vendre et de poursuivre leurs occupations normales, qui nous ont remboursés ces derniers jours en riant de notre détresse et en se moquant de notre chagrin...[55] Aussi longtemps qu'il y aura des gens à Halifax pour se rappeler de la semaine que nous venons de passer, aussi longtemps que leurs enfants s'en souviendront, le nom de l'Allemagne inspirera la haine et le dégoût[56]. »

• • •

54 L'empereur d'Allemagne, Guillaume II, dont la mère était anglaise, était le petit-fils de la reine Victoria et le cousin du roi d'Angleterre.

55 En majuscules dans le texte original.

56 *The Halifax Morning Herald*. Traduction libre de l'auteur.


HERALD

VOLUME XLIII.

MOMEN

Practically All the Germans in Halifax Are To Be Arrest

ONE MILLION DOLLARS FROM DOMINION GOVERNMENT

THE MANAGING EXECUTIVE WITH FULL POWER

On accuse les Allemands

(The Halifax Morning Herald).

Un tel fanatisme aveugle entraîna un redoublement de discrimination vis-à-vis des Germano-Canadiens, et même l'arrestation de certains de ces derniers par les autorités militaires et civiles.

Les peuples frappés par le malheur ont toujours besoin de boucs émissaires.

L'explosion du *Mont-Blanc* était, en 1917, la plus gigantesque à se produire depuis le tout début de l'Humanité. Elle garda le record jusqu'à l'explosion de la bombe nucléaire d'Hiroshima que les Américains jetèrent sur la population civile japonaise.

• • •

La seule personne, autre que les collecteurs de dons, qui

apprécia cette explosion gigantesque fut certainement la belle quadraplégique de 22 ans, Jean Fry Finigan. Elle vivait jusque-là clouée au lit. Le choc de l'explosion la guérit miraculeusement.

5

La terre du Saguenay s'ouvrit pour avaler ses enfants

La terre du Saguenay s'ouvrit pour avaler ses enfants

St-Jean-Vianney, gros village de 2 600 habitants, s'assoupissait paisiblement en cette tiède soirée de mai 1971. À 23 h, certains des habitants avaient déjà gagné le lit afin de récupérer leurs forces après une longue et rude journée de travail. D'autres s'y préparaient. Pourtant, la plupart des hommes et quelques femmes veillaient encore en sirotant une bouteille de bière devant le petit écran argenté. C'était, ce soir-là, la première partie des séries finales de la coupe Stanley.

Les discussions allaient bon train. Les commentaires et les exclamations fusaient, quand l'un ou l'autre club de hockey, les Canadiens de Montréal ou les Black Hawks de Chicago, marquait un but ou exécutait une mauvaise passe.

En quelques secondes, l'enthousiasme des spectateurs allait se transformer en cauchemar démentiel.

• • •

À 23 h 05 précises, les quelque 70 coquettes maisons de ce village résidentiel, construit par l'Alcan[57] et par la compagnie papetière Price pour les familles de leurs employés, furent plongées dans l'obscurité la plus totale. Les récepteurs de

57 Compagnie d'aluminium du Canada.

télévision s'éteignirent sous les jurons frustrés des téléspectateurs en plein délire; mais ces derniers, espérant un retour très prochain de l'électricité, demeurèrent malgré tout assis à leur place.

Presque immédiatement, un sourd grondement, provenant des entrailles de la terre, emplit l'obscurité menaçante. Certains ressentirent l'étrange sensation que leur maison s'ébranlait, bougeait, puis glissait sur une mer visqueuse. Ils se précipitèrent vers la sortie, ouvrirent la porte, et aperçurent avec saisissement, à la pâle clarté de la lune, un monde cataclysmique. De-ci de-là, les lampadaires se tordaient comme des serpents géants au-dessus d'un fleuve de boue, sur lequel surnageaient encore des croûtes d'asphalte. Toutes les maisons glissaient lentement vers le bas de la rue en pente, vers un effrayant voyage sans retour.



Crédit : CGC 201677

Enfin, le soleil vint jeter un jour nouveau sur la ville martyre.

Sur l'asphalte craquelé comme une banquise obscure couraient des ombres. Elles lançaient dans la nuit des hurlements angoissés : « Au secours! Partez! Fuyez! Les maisons

s'enfoncent! »

Les uns après les autres, les gens, généralement vêtus de pyjamas aux couleurs pastel, taches claires dans la pénombre, surgissaient de chez eux pour se précipiter à l'extérieur, dans une fuite éperdue. Le refuge de leur logis était devenu un piège mortel qui les entraînait, lentement mais inexorablement, vers la mort la plus affreuse : la noyade dans la boue, les sables mouvants. L'un des téléspectateurs, Jean-Baptiste Gaudreau, rentra immédiatement et hurla à son épouse de réveiller les enfants : « J'ai sauté dans ma voiture. Ma femme et mes enfants sont arrivés. Des fuyards essayèrent aussitôt de monter dans notre voiture pour se sauver avec nous. J'ai verrouillé la portière pour pouvoir fuir. En démarrant, j'avais l'impression de monter une côte. Quand je me suis retourné, notre maison n'était plus là. C'est le hockey qui nous a sauvé la vie. S'il n'y avait pas eu les prolongations des séries finales, je me serais couché depuis bien longtemps, et en ce moment, je ne serais pas là pour vous raconter mon histoire[58]. » Un autre témoin du drame eut à peine le temps de se précipiter dehors et de s'éloigner. Quelques secondes plus tard, il vit sa maison, mouvante, où dormaient sa femme et ses cinq enfants, s'engloutir dans un océan de boue.

Soudain arriva dans la rue Harvey un autocar de la compagnie Alcan. Voyant dans ses phares la rue s'affaisser en ondulant, le chauffeur immobilisa en catastrophe son véhicule et sauta à terre pour s'enfuir, en abandonnant les 20 passagers, des employés du soir qui profitaient de la navette pour regagner leur domicile. Ils suivirent l'exemple du chauffeur,

58 Journal Le Soleil de Québec.

sautèrent hors du minibus et se mirent à courir en hurlant vers l'amont du fleuve de boue qu'était devenue la rue Harvey. L'autocar abandonné fut happé et avalé en quelques secondes par le noir magma. Bientôt, de grosses bulles d'air vinrent crever la surface avec bruit comme si la bête apocalyptique éructait de plaisir après un bon repas. Avant de disparaître complètement, les phares du bus lancèrent un dernier jet de lumière sur un homme qui luttait avec l'énergie du désespoir pour remonter la pente du cratère visqueux. Puis ses cris d'effroi se turent définitivement.

Pendant ce temps, les passagers échappés du minibus parcouraient les rues en martelant de leurs poings nus les portes des maisons endormies afin d'en réveiller les occupants. Comme aux enfers, les clameurs désespérées et les lamentations des hommes, des femmes et des enfants luttant contre la mort sur la pente gluante emplirent la nuit obscure jusqu'au petit matin.

Un automobiliste nommé Jean Boucher aperçut le cataclysme dans les faisceaux de ses phares au moment où la boue saisissait ses roues dans son étreinte mortelle. Il sauta vivement de sa voiture et, fouetté par l'épouvante, réussit à remonter le flot visqueux et horrifiant jusqu'à la terre ferme.

Une mère, alertée par les hurlements, ouvrit la porte avant de sa maison et la referma immédiatement en apercevant un grand trou béant. Elle se précipita vers la porte arrière pour se trouver face à un autre gouffre menaçant. Ouvrant enfin une fenêtre latérale, elle cria à sa fille de dix ans : « Peux-tu sauter? »

« Oui », répondit la fillette qui se précipita aussitôt à

l'aveuglette dans le vide rempli d'obscurité.

L'enfant atterrit miraculeusement sur une surface ferme. La mère attrapa alors son bébé et sauta elle aussi. Immédiatement, comme pour saisir ces proies qui tentaient de fuir, le sol se désintégra sous leurs pieds nus. La fille agrippa alors désespérément les vêtements de sa mère et, en se débattant vigoureusement, la grappe humaine réussit à se dérober à la mort.

La terre grondait de plus en plus fort, furieuse de voir fuir quelques victimes. Les cris hystériques redoublaient dans tout le village, déchirant l'air tiède de la nuit. Avec désespoir, on apercevait des parents, des enfants, glissant irrésistiblement vers l'ensevelissement. C'était la fin du monde, l'apocalypse.

« Un voisin frappa chez moi, raconta Marcel Bourgeois. Sauve-toi! La maison de Gilles Bourgeois vient d'être engloutie! C'était mon fils. Mais dans son affolement, le voisin n'y avait pas songé[59]. »

Marcel Bourgeois se précipita alors vers la maison de son fils, mais quelqu'un le rattrapa et réussit à l'entraîner vers une voiture, pour fuir.

Un enfant de St-Jean-Vianney eut moins de chance. Gardé pour la nuit chez des parents de Jonquière, la ville voisine, il avait montré tant de mélancolie que son oncle et sa tante avaient décidé de le ramener à St-Jean-Vianney. Ils arrivèrent vers onze heures et leur voiture fut aussitôt happée par l'horrible gouffre gluant. Inéluctable fatalité! Seuls les corps sans vie des deux adultes, âgés de 27 et de 34 ans, purent être arrachés au magma le lendemain.

• • •

59 Journal La Presse de Montréal.

Enfin, à 5 h 30, le soleil vint jeter un jour nouveau sur la ville martyre. Toute la nuit, des cris stridents et des gémissements pitoyables avaient empli les ténèbres de frayeur et de désespoir. Immédiatement, dès que le crépuscule commença à dissiper l'obscurité menaçante, les hélicoptères des Forces armées et de la Protection civile se mirent à survoler le site du désastre. Les secours affluaient.

Des avions civils, chargés de journalistes et de curieux, tournoyaient inlassablement en larges spirales dans le ciel matinal comme des vautours guettant leur proie. Un tiers de la ville avait été englouti dans un cratère géant de 500 mètres de longueur par 60 de largeur. Les bords abrupts disparaissaient, 70 mètres plus bas, dans un océan d'argile qui miroitait sournoisement aux premières lueurs du jour.



Crédit : CGC 206665

Toute la nuit des cris stridents et des gémissements pitoyables avaient empli les ténèbres de frayeur et de désespoir...

Tout avait glissé vers ce gouffre cauchemardesque, comme attiré par une main irrésistible. Quelques maisons, encore en

équilibre instable tout au bord de la falaise, et d'autres tout au fond, semblaient s'être arrêtées lorsque le monstre avait enfin été rassasié.



Crédit : CGC 201681

Ceux-là n'auront perdu que leur voiture; le monstre était rassasié.

L'effondrement avait entraîné la panne d'électricité. La route de Chicoutimi avait disparu, de même que le pont des Terres rompues – au nom si prédestiné – qui reliait les parties est et ouest de la ville, à proximité de la petite rivière des Vases. Ce cours d'eau, si bien nommé lui aussi, charriait une quantité impressionnante de boue et débordait littéralement de son lit pour envahir les champs avoisinants.

Tout au long de cette rivière sinueuse émergeaient des débris hétéroclites provenant des maisons d'habitation englouties. Ces décombres s'accumulaient au point de confluence du ruisseau avec le Saguenay pour former un inextricable embâcle de meubles, de matelas, de fragments de murs ou de toitures.

Trente-cinq des 70 maisons du village avaient disparu.



Crédit : CGC 201666

Trente-cinq des soixante-dix maisons du village avaient disparu…

• • •

Dès leur arrivée, les hélicoptères de secours aperçurent une voiture de touriste demeurée par miracle à la surface de la boue noire. La conductrice, Germaine Lépine, encore au volant, avait passé cinq heures inoubliables dans l'obscurité la plus totale. Cinq côtes cassées et de multiples contusions la maintenaient dans une torpeur douloureuse. La mort, qu'elle était prête à accueillir comme une délivrance, semblait la narguer en jouant avec elle comme un chat avec une souris captive. Elle roulait tranquillement sur la route lorsqu'un abîme l'avait happée. Le pont qui enjambait la traînée de boue avait en effet disparu.

Les recherches commencèrent immédiatement, dès le lever du jour. Les conditions restaient si précaires que quatre corps seulement purent être repêchés.

De partout affluèrent les secours matériels destinés aux 1 200 sinistrés évacués vers Kénogami. C'est dans cette ville voisine qu'avait été organisé un centre d'accueil de la

Croix-Rouge avec l'aide de l'Ambulance Saint-Jean, organisation qui se veut dépositaire de la tradition des Chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Une panique sans précédent avait saisi la moitié des habitants de St-Jean-Vianney. Dès le lendemain matin, nombreux furent ceux qui revinrent sur les lieux du désastre afin de déménager leurs biens les plus précieux du village maudit; plus personne ne voulait rester en ces lieux angoissants. Tous ces véhicules, remorques et camionnettes, chargés à la hâte, formaient de longues queues qui encombraient les routes de la région, comme devant une invasion étrangère.

La rumeur courait que la catastrophe avait été provoquée par des infiltrations provenant du grand barrage hydroélectrique de terre de Shipshaw situé à quelques kilomètres seulement. Quatre-vingt familles de la ville de Shipshaw choisirent elles aussi de fuir et de se joindre à l'exode et aux files de réfugiés.

D'autres individus, inspirés sans doute par l'activité fébrile des déménageurs et par leur propre mauvais génie, commencèrent au contraire à faire route vers les maisons des quartiers sinistrés afin de les piller. Ils entassaient pêle-mêle derrière les ridelles de leur camionnette des appareils radio, des téléviseurs, des tourne-disques, des manteaux de fourrure. Ils vidaient les tiroirs et les cachettes des maisons abandonnées et retournaient décharger leur butin chez eux avant de revenir poursuivre leur fructueux maraudage.

L'un d'eux poussa même l'effronterie jusqu'à demander de l'aide pour charger un gros réfrigérateur. Il fut fort étonné lorsque les agents de la Sûreté du Québec vinrent lui mettre

la main au collet.

Bientôt les forces de l'ordre quadrillèrent la zone sinistrée afin d'éviter ce genre de forfaits.

• • •

Quelle était donc l'horrible malédiction qui avait frappé sans crier gare cette innocente population viannéyenne? D'abord, était-ce vraiment sans crier gare? Certainement pas, car tout le monde savait que le terrain de St-Jean-Vianney se montrait particulièrement instable. Son bas prix avait d'ailleurs été l'un des principaux facteurs qui avait déterminé les entrepreneurs à construire là des pavillons unifamiliaux pour des familles à revenus très modestes.

Le « destin aveugle » avait déjà averti la population de possibles accidents. D'abord, d'incessantes lézardes s'obstinaient à fendre les feuilles de plâtre des cloisons. Les propriétaires de ces maisons toutes neuves poursuivaient sans cesse de leurs foudres l'entrepreneur en construction pour malfaçon. Ce dernier avait beau se défendre en mettant de l'avant l'instabilité du terrain, sa réputation n'en restait pas moins compromise. Ce fut donc probablement le seul qui trouva quelque réconfort dans ce désarroi, en constatant que le cataclysme l'absolvait de tout blâme et de toute poursuite judiciaire.

Avait-on aussi oublié la petite secousse sismique du 20 avril, 15 jours seulement avant la catastrophe? Certains meubles s'étaient déplacés. Les gens perdaient l'équilibre dans leur maison. Une bande forestière de 250 mètres sur 70 mètres s'était affaissée et une longue crevasse avait balafré tout un coin du village. Dès le lendemain, tous les enfants

s'y étaient donné rendez-vous pour y jouer, d'abord prudemment sur le bord, puis bientôt tout au fond. Le rictus menaçant de la crevasse avaient été vite exorcisé par la présence innocente des enfants.

• • •

Le maire de la ville fit une demande officielle au gouvernement du Québec afin qu'il envoie ses géologues explorer le sol et sonder le sous-sol. Les services intéressés avaient nié catégoriquement cette demande d'intervention, dès le surlendemain de la catastrophe, puisque rien n'avait été fait jusque-là. Qui mentait? Était-ce le maire ou les fonctionnaires gouvernementaux? Nul ne le sut jamais, excepté eux-mêmes. Ils essayaient tous désespérément de se couvrir contre d'éventuelles poursuites judiciaires. On cherchait des boucs émissaires et les notables et politiciens, qui tenaient à être remarqués du public lorsque tout allait bien, ne cherchaient qu'à se faire oublier lorsque surgissaient des problèmes.

Quoi qu'il en soit, des experts gouvernementaux dépêchés en hâte, dès le 5 mai, effectuèrent de rapides études et conclurent que le grand barrage de terre de Shipshaw n'était pour rien dans l'effondrement de ce sol argileux, gonflé d'eau par la fonte des neiges printanières. Ces mêmes experts repérèrent d'ailleurs près de 700 glissements de terrain à travers la province de Québec.

• • •

Des 31 personnes qui furent happées avec leur maison dans les sinistres profondeurs de la terre, quatre seulement furent retrouvées dans les jours qui suivirent. La terre refusa avec obstination de relâcher ses proies rompues. Une

cinquième victime, une jeune fille, réussit à lui échapper aussi. Des pêcheurs de haute mer aperçurent son corps à la dérive, l'année suivante, au large de la Gaspésie, à mille kilomètres des lieux de la catastrophe!

La maternelle houle de l'Atlantique berçait mollement la dépouille à demi décomposée qui poursuivait, au gré du vent et des courants, son dernier voyage dans l'au-delà.

• • •

Si on avait affirmé au modeste curé d'Ars, Jean Vianney, que les Canadiens prendraient son nom en horreur un siècle après sa mort, il en aurait été fort troublé.

6

La tueuse insatiable

La tueuse insatiable

Personne n'ignore que le sida a tué plus de 30 millions de personnes entre 1980 et l'an 2009, mais plus rares sont ceux qui ont entendu parler de la grande épidémie de 1918. Les tueries de la Grande Guerre s'éteignaient à peine sur les champs de bataille de France et de Belgique que la mort, cette déesse insatiable, se remettait à l'œuvre sous un autre prétexte afin de faucher à grands coups de lame une nouvelle moisson humaine.

Des huit millions d'habitants qui peuplaient durant la Première Guerre mondiale les vastes espaces canadiens, 60 000 étaient tombés au champ d'honneur[60]. Environ 40 000 autres allaient mourir en 1918 et 1919, victimes de la célèbre grippe espagnole que les Anglais appelaient *Spanish Influenza,* car on pensait, au Moyen Âge, que les astres « influençaient » la santé humaine.

Pourquoi donc cette grippe mortelle prit-elle le qualificatif d'espagnole? En provenance de Chine méridionale, elle avait déjà fait des ravages sur les champs de bataille français, dans les villes des États-Unis et d'ailleurs, avant d'apparaître en Espagne au cours du mois de mai 1918. L'Espagne neutre étant le seul pays où la censure militaire

---

60 Le Canada perdit 60 000 hommes, soit 0,07 % de sa population. La France perdit 3 % de ses 39 000 000 habitants (1 457 000). Les États-Unis (100 millions d'habitants), qui ne combattirent que durant le dernier mois de la guerre en 1918, perdirent 0,001 % de leur population. L'Angleterre (39 millions d'habitants) perdit 1 % de sa population car l'armée anglaise tenait 60 km de front contre 800 km pour les Français. L'Allemagne perdit 4 % de sa population de 80 millions d'habitants.

n'avait pas muselé l'information, ce fut une agence de presse espagnole qui annonça, en mai, que l'épidémie ravageait la péninsule ibérique.

•••

Le 8 septembre 1918 éclata la première vague canadienne de grippe au Collège de Victoriaville (province de Québec). Ce matin-là, deux élèves se firent porter malades. Dans les jours qui suivirent, les 400 autres étudiants du collège furent atteints.

Le lendemain, neuf marins américains moururent à Québec. Quelques cas éclatèrent au camp de l'infanterie polonaise de Niagara. De-ci de-là, des jeunes gens qui semblaient en parfaite santé la veille au soir avaient cessé de vivre le lendemain matin.

Dans les trois mois qui suivirent cette tragique journée du 8 septembre, plus de 10 000 des 61 000 soldats stationnés au Canada contractèrent la grippe. Près de 50 000 soldats canadiens subirent le même sort en Europe.

Les transports de troupes canadiennes, qui faisaient la navette à travers l'Atlantique Nord, ne faisaient pas exception. *Le Ville du Caire* signala vers la fin septembre que 800 de ses 1 057 soldats souffraient de la grippe. Trente-deux moururent. Le vapeur *Victoria* eut 28 morts au début d'octobre, et le *Huntsend*, 39. Les cadavres furent immergés avant d'atteindre le Canada.

Pour comble de malheur, le Parlement canadien se trouvait en pleines vacances parlementaires. Ces vacances outrageusement prolongées durèrent, cette année-là, du 24 mai 1918 jusqu'au 20 février 1919. Les politiciens du

XXe siècle n'étaient certes pas différents de ceux du XXIe. De plus, il n'existait pas encore de ministère de la Santé et les bureaux de quarantaine devaient recevoir leurs subventions du... ministère de l'Agriculture!

Comme pour le sida, nombreuses furent les autorités qui tentèrent d'éviter la panique en minimisant les dangers de contamination. Ce fut l'un des facteurs parmi les plus déterminants dans la propagation foudroyante de cette maladie mortelle; les écoles restèrent ouvertes trop longtemps.

« Il n'y a aucune raison de s'alarmer. Les rumeurs sont grandement exagérées », annonçait encore le président des services de santé de la province d'Ontario le 5 octobre. (The Toronto Globe, traduction libre de l'auteur)

Trois jours auparavant, un message des autorités militaires avaient précisé :

« Quoique très contagieuse, la maladie n'est pas grave et tous les efforts doivent être faits pour contrôler la peur, non seulement parmi la troupe, mais au sein de la population civile et dans la presse. De ce fait, la publication quotidienne de statistiques n'est pas souhaitable[61]. »

• • •

Comme l'épidémie prenait une ampleur inquiétante dans l'est du pays, les provinces de l'Ouest commencèrent à prendre des mesures préventives par la mise en quarantaine des nouveaux arrivants. Ils durent passer une visite médicale. Parmi la population anglo-saxonne se propagèrent les rumeurs les plus fantaisistes quant à l'origine du mal : « Des

61 *The Toronto Globe*. Traduction libre de l'auteur.

couvertures contaminées de literie militaire avaient été utilisées par des Indiens qui, infectés à leur tour, avaient fait passer le mal dans la population civile[62]. »

On désignait les autochtones par le terme péjoratif « les Rouges », qui s'appliquait aussi aux communistes; deux fantômes menaçants.

Outre les Indiens, les Allemands servaient aussi à l'époque de boucs émissaires : « Des sous-marins allemands, affirmaient certaines sources soi-disant bien informées, avaient propagé volontairement le mal. »

•••

La grippe espagnole commençait comme un simple rhume accompagné de toux et de congestion nasale. Elle évoluait rapidement en violentes douleurs internes qui envahissaient les articulations et les muscles, tandis que la température du corps bondissait jusqu'à 42 °C.

Dans la semaine qui suivait, l'évolution de la maladie pouvait tendre vers deux directions radicalement opposées : le malade était sur pied au bout de quelques jours ou bien il se voyait frappé d'une pneumonie qui se terminait inéluctablement par une mort rapide. Le malade transpirait abondamment et son visage bleuissait. La respiration s'effectuait mal, le sang ne se purifiait plus.

Certains voyaient là le spectre des pestes médiévales et, si les médecins n'appliquaient plus les saignées dévastatrices, ils se contentaient pratiquement de recommander l'espoir et les prières, car les antibiotiques n'existaient pas encore.

---

62 Ironie du sort, 150 ans plus tôt, en 1764, les autorités militaires britanniques avaient tenté d'exterminer les tribus indiennes en distribuant au sein de la population autochtone des couvertures de laine contaminées par la variole.

Quelques malades déliraient désespérément : « On me descendait dans la tombe, raconta plus tard un homme de Rivière-qui-Barre, un village de l'Alberta. Je pouvais en voir les parois qui défilaient devant mes yeux. Puis je vis ma mère tomber dans la fosse et me dépasser alors que je descendais[63]. »

Des docteurs du Manitoba inoculèrent un vaccin qui semblait efficace aux États-Unis. Seuls les Québécois, trop méfiants, ne purent profiter de ses bienfaits, car le Conseil suprême de la santé du Québec refusa catégoriquement d'autoriser la distribution de ces médicaments, non testés dans cette province. Le Conseil préféra laisser l'épidémie se développer à un rythme effarant : 537 000 Québécois contractèrent la maladie et près de 14 000 en moururent. Si les progrès de l'épidémie furent aussi foudroyants au Québec, ce fut, paradoxalement, à cause de la prudence des autorités médicales. On laissait mourir les malades par crainte de mal les soigner.

Vers la mi-octobre, les autorités interdirent d'envelopper l'alimentation dans du papier journal ou dans des magazines. Les docteurs reçurent l'ordre de remettre gratuitement les certificats de décès aux pauvres. Les écoles fermèrent enfin leurs portes. Durant la journée du 21 octobre uniquement, l'épidémie tua 201 personnes dans la ville de Montréal seulement, qui était à ce moment la plus grande ville du Canada; un record absolu.

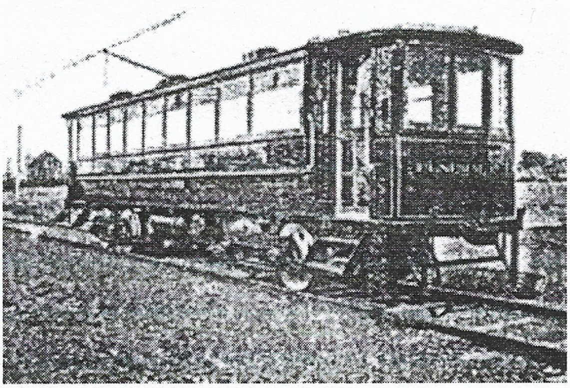
Les processions funéraires se succédaient à un rythme ininterrompu vers les cimetières qui n'avaient jamais connu

---

63 Journal Le Soleil de Québec.

pareille affluence. Partout, des prêtres accompagnés d'enfants de chœur vêtus de surplis blancs et rouges parcouraient les rues afin d'apporter aux malades les secours spirituels des derniers sacrements. Un enfant de chœur précédait chaque cortège en agitant des clochettes ou en soufflant dans un clairon. Sur leur passage, les piétons catholiques, tous malades potentiels, s'agenouillaient cérémonieusement afin de recevoir la bénédiction salvatrice du prêtre.

Pour se rendre au cimetière protestant de Hawthorndale, situé à près de 20 km du centre-ville de Montréal, une voiture de tramway avait été spécialement affrétée par les autorités dans le but de transporter une dizaine de cercueils par voyage.



À Montréal, un wagon du service des tramways assurait le transport de neuf ou dix cercueils à chaque voyage vers le cimetière du Bout-de-l'île (collection privée de l'auteur).

• • •

L'une des seules perspectives positives de l'épidémie fut

que la loi de conscription, si impopulaire au Québec, fut abrogée le 24 octobre. Elle contribuait à propager la maladie, mais de toute façon, la Grande Guerre était terminée.

Les grandes villes canadiennes prenaient des aspects étranges. Les rares passants qui s'aventuraient dans les rues se masquaient le visage de filtres spéciaux. Ceux qui crachaient sur le sol se voyaient frapper de lourdes amendes et même de peines d'emprisonnement. Les traditionnels concours de crachats, si populaires chez les Anglo-Canadiens, furent totalement interdits et disparurent des traditions locales. De nombreuses portes se couvrirent de crêpe noir, tandis que l'air vibrait d'incessants tocsins.

À Toronto, un crêpe blanc indiquait le décès d'un bébé ou d'un enfant, un gris, celui d'un adulte, et un violet celui d'un vieillard. Ainsi, le passant curieux pouvait-il supputer l'âge approximatif du mort en passant devant la porte de la victime ou le salon funéraire. Par voie d'affichage public, les autorités conseillaient à la population d'éviter les attroupements, trop favorables à la transmission des microbes infectieux et des virus contagieux. « Ne prenez pas froid, lavez-vous les mains, dormez et travaillez dans un endroit propre et aéré; évitez les boissons alcooliques et n'embrassez personne. » Ce dernier conseil entrait en contradiction avec des coutumes canadiennes fortement enracinées qui voulaient que les parents de sexe opposé s'embrassent sur les lèvres, comme le font les Slaves. Cette coutume aussi, sans disparaître totalement, commença à s'estomper, en tout cas en dehors des activités ludiques et des passions amoureuses.

À Calgary, les bals ne furent plus autorisés que pendant deux heures. Pour plus de sécurité, les danseurs devaient se tenir à bout de bras et éviter de trop familiariser après les danses, ce qui diminuait bien entendu les risques dans tous les domaines. Ces mêmes mesures, encouragées aujourd'hui, étoufferaient probablement dans l'œuf la propagation du sida. Qui sait?

Les entrepreneurs de pompes funèbres faisaient partout des affaires d'or. Ils embauchaient des légions d'intermittents, car ils ne parvenaient pas à fournir à la tâche. Pendant que les uns préparaient les corps, les autres parcouraient la contrée en tous sens en quête de nouveaux clients, comme de laborieuses abeilles à la recherche d'étamines. Les églises d'Ontario reçurent l'ordre de fermer au plus vite pour éviter de favoriser la contagion. Un prêtre de Hamilton refusa de se conformer à ce règlement provincial. Il fut condamné à une amende en dépit du Traité de Paris[64] que le prêtre invoqua pour sa défense et qui accordait aux églises la liberté de culte.

Cet horrible holocauste frappa encore plus cruellement les Indiens. Des villages entiers d'Amérindiens et d'Inuits furent foudroyés par la maladie, eux dont l'immunisation était encore plus précaire que celle des Blancs. Lorsque les cercueils manquaient ou que le sol trop gelé résistait à la pioche ou à la barre à mine, on n'enterrait plus les morts. On les perchait sur le toit de cabanes de rondins, hors d'atteinte des animaux sauvages, afin de les enterrer au dégel printanier. Dans certains villages, comme à Fairview en

64 Celui de 1763, qui réglementa la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre.

Alberta, 85 % des habitants de la réserve indienne moururent. Comme il ne restait pas assez d'hommes vigoureux pour hisser les cadavres sur les toits, les chiens les dévorèrent.

À Cumberland House, une multitude de morts avaient été entassés dans l'église. Les chiens du village, rendus fous par la faim, réussirent à pénétrer dans la bâtisse afin de se repaître de la chair gelée de leurs anciens maîtres.

L'alcool fut rapidement considéré comme la panacée contre cette maladie. Il passait la frontière en fraude dans les carcasses congelées de bœufs de boucherie ou dans les pneus de secours des véhicules automobiles, car grâce à monsieur Michelin et à son gros *Bibendum*, on commençait à ne plus rouler sur du caoutchouc plein.

•••

Certains médecins et pharmaciens profitèrent de la situation pour augmenter leurs tarifs de façon éhontée. Les factures de camphre passèrent de 0,30 $ à 6 ou 7 $. Le camphre servait à imprégner les masques faciaux.

Chacun avait élaboré sa recette pour conjurer les démons de la maladie. Certains docteurs – peut-être en collusion avec les fourbes compagnies de tabac – recommandaient de fumer autant que possible, d'autres proposaient le masque de coton imbibé de camphre ou de paradichlorobenzène[65]. Un petit malin qui avait échappé à la maladie en mettant de l'eau sulfureuse dans ses chaussures jurait par tous ses grands dieux que c'était la seule méthode vraiment efficace.

---

65 $C_6H_4C_{12}$, l'antimite ménager.



Profitant de la panique, certains docteurs et pharmaciens corrompus n'hésitèrent pas à tromper le public en vendant des médicaments miracles (collection privée de l'auteur).

Nombre de docteurs, sans doute soucieux de joindre l'utile à l'agréable et de plaire à leur aimable clientèle, ordonnèrent des boissons alcoolisées, spécialement à Vancouver et en Alberta. Ils citaient, à l'appui de leurs ordonnances si peu orthodoxes, l'hôpital de Kingston où le bloc des alcooliques chroniques n'avait souffert d'aucun cas de grippe espagnole. Certains Canadiens montrèrent un enthousiasme fort particulier à l'égard de cette thérapie. D'autres prirent même des mesures préventives à grands coups de cognac et de whisky. Cependant, il fallait une ordonnance médicale pour en acheter, car on était en pleine période de prohibition et certains médecins se faisaient verser de scandaleux « honoraires[66] » de 2 $ pour ordonner à un patient un quart impérial de

66 Si tant est que l'on puisse trouver de l'honneur à ce niveau.

scotch-whisky (125 cl) que l'on pouvait se procurer dans un magasin d'alcool pour la somme de 3,25 $.

• • •

À bout de souffle, l'épidémie se résorba d'elle-même, petit à petit. Vers la fin de l'année 1920, elle avait complètement disparu. Quelques cas isolés furent pourtant signalés dans certaines régions éloignées qui n'avaient pas eu la chance d'être immunisées par la maladie elle-même.

Voir mourir la maladie fut une grande satisfaction pour tous les Canadiens.

7

Calvaire jusqu'à Québec

Calvaire jusqu'à Québec

La vie des Canadiens n'a pas toujours été des plus roses aux temps lointains de la colonie. L'interminable guerre entre la France et l'Angleterre pour le seul bénéfice de quelques traiteurs de fourrures[67] entretenait le malheur au sein des populations de la Nouvelle-France et de la Nouvelle-Angleterre.

Des raids comme ceux de Lachine, Casco, Deerfield et Schenectady[68] ne se limitaient pas à des tortures et à des destructions matérielles. Lorsque les « commandos » indiens ou franco-indiens regagnaient leurs bases de Nouvelle-France ou de Nouvelle-Angleterre, ils traînaient derrière eux de malheureux captifs de tous âges.

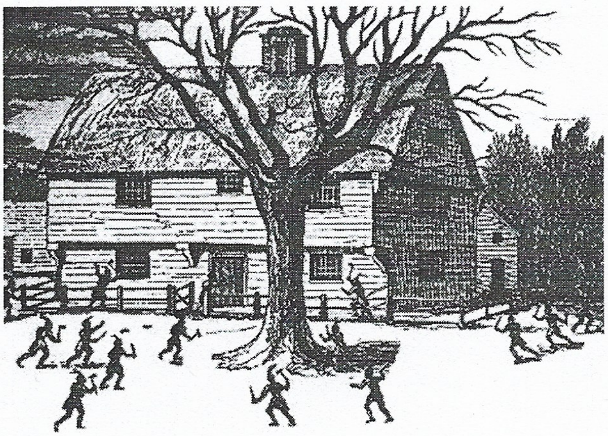
Le sort des Canadiens emmenés par les Iroquois, en été, n'avait rien d'enviable. La torture et la mort les attendaient en cours de route ou au terme du long chemin de croix. Le destin des Anglais prisonniers des Franco-Indiens n'était pas moins horrible, non pas à cause des tortures infligées à l'arrivée en Nouvelle-France, – les prisonniers y étaient habituellement bien traités – mais plutôt par le calvaire qu'ils devaient subir durant leur longue et épuisante marche d'hiver sur le chemin de la captivité, par des froids sibériens. En effet, si les Iroquois attaquaient toujours en été, les raids franco-indiens

67 Peter Schuyler était le plus gros traiteur de fourrures de l'État de New York. Il subventionnait les raids iroquois contre la Nouvelle-France mais refusait d'y participer lui-même. Devant l'insistance de ses alliés indiens, il y participa et fut battu lors de la bataille de La Prairie-de-la-Madeleine, dans les faubourgs de Montréal, le 11 août 1691, abandonnant ses soldats devant les Français et prenant la fuite.

68 Casco, Deerfield et Schenectady furent des représailles françaises contre des villes de la Nouvelle-Angleterre.

se déroulaient habituellement au cœur de la saison froide. Les villes anglaises, endormies dans la fausse sécurité de la torpeur hivernale, se laissaient plus aisément surprendre par les « commandos ».

On connaîtrait mal les détails de ces horreurs sans le récit émouvant rédigé par un pasteur puritain de Deerfield. Il fut lui-même, à 40 ans, emmené en captivité le 29 février 1704, lorsque les Français et leurs alliés indiens attaquèrent cette ville. Il fut relâché en 1706 et publia, l'année suivante, le récit de ses malheurs sous le titre de : *The Redeemed Captive*[69].



Attaque du village fortifié de Deerfield (Nouvelle-Angleterre) par les Franco-Indiens.

• • •

Voici quelques extraits de cette longue marche vers la captivité :

69 « Le captif racheté ». Il fut en effet libéré contre rançon. Le titre a aussi un deuxième sens spirituel, voulu par le pasteur.

« Le 29 février 1704, peu avant l'aube, les ennemis[70] nous envahirent comme une marée. Nos sentinelles se laissèrent surprendre... Ils assaillirent ma maison dès l'ouverture de l'attaque et nous fûmes réveillés par leurs violentes tentatives pour fracasser les portes et les fenêtres à grands coups de hache et de hachette. Je sautai au bas de mon lit, courus vers la porte pour constater que l'ennemi pénétrait déjà dans la maison. Je criai fort afin de réveiller deux soldats qui dormaient dans l'antichambre et retournai vers mon lit pour prendre mes armes.

« Sur ces entrefaites, les ennemis entrèrent dans ma chambre avec leurs cris horribles et leur visage peint. Ils étaient, à mon avis, au nombre de vingt. Je levai les mains vers le ciel[71] de lit pour y prendre mon pistolet, en murmurant une brève prière à Dieu... Saisissant mon arme, je la brandis sur la poitrine du premier Indien qui se présenta, mais mon pistolet s'enraya. Je fus alors saisi par trois Indiens qui me désarmèrent et m'attachèrent tout nu, car je ne portais qu'une simple chemise de nuit. Je restai ainsi près d'une heure. Tout en me ligotant, ils m'apprirent qu'ils allaient m'emmener à Québec. Le fait que mon pistolet n'ait pas fonctionné m'avait sauvé la vie...

« Je ne peux exprimer la détresse que je ressentis pour ma chère épouse qui venait d'enfanter, quelques semaines plus tôt, ainsi que pour mes pauvres enfants, ma famille et

---

70 Les Français et les Indiens. Le raid de Deerfield fut effectué en représailles au fameux Massacre de Lachine, petit village de Nouvelle-France, le 1er août 1689, par les Iroquois, télécommandés par Peter Schuyler. Les Bostonniens cruent longtemps que les Français voulaient simplement faire des prisonniers pour les échanger contre un pirate canadien nommé Jean-Baptiste Guyon, détenu à Boston.

71 Le jeu de mot n'existe qu'en français.

mes voisins chrétiens[72]. Voulant piller la maison, les ennemis étaient entrés en grand nombre. J'implorai Dieu... de bien vouloir les calmer afin qu'ils ne nous massacrent pas.

« Les ennemis qui entraient étaient tous Indiens et Mohawks[73]. Ils commencèrent à nous insulter en brandissant leurs hachettes au-dessus de ma tête et en menaçant de brûler tout ce que je possédais. Dieu nous rendit dignes de pitié au-delà de toute attente. Quelques-uns furent si cruels et si barbares qu'ils emmenèrent deux de mes enfants et les massacrèrent[74], de même qu'une femme noire[75]. Pour ma part, ils me laissèrent la liberté de m'habiller, me gardant attaché par une corde liée à un bras jusqu'à ce que j'enfile mes vêtements sur l'autre; puis ils changèrent la corde de bras... Ils laissèrent aussi la possibilité à ma femme de se vêtir ainsi qu'à nos autres enfants.

« Une heure après le coucher du soleil, nous fûmes emmenés hors de la maison afin de nous mettre en marche. Je vis que de nombreuses maisons voisines brûlaient. Je me rendis compte que la totalité de la ville fortifiée était entre les mains des Français et des Indiens, à l'exception d'une maison[76].

---

72 L'adjectif chrétien est à opposer au mot Indien, en dépit du fait que les Indiens étaient, pour la plupart, christianisés en Nouvelle-France.

73 Quoique Iroquois, certains villages mohawks du nord avaient pris parti pour les Français. Les Hurons participaient aussi au raid.

74 Ils étaient considérés comme trop jeunes pour voyager, car l'un n'avait que six ans et l'autre six semaines.

75 L'esclavage était commun en Nouvelle-Angleterre. Le pasteur lui-même possédait plusieurs esclaves. En Nouvelle-France, il y eut en tout environ 300 esclaves noirs, sans compter les Panis ou esclaves amérindiens. Le chercheur Marcel Trudel estime à 4185 le nombre d'esclaves qui vécurent en Nouvelle-France entre la deuxième moitié du 17e siècle et 1834. Les trois quarts étaient d'origine amérindienne et un quart seulement de souche africaine.

76 Certaines maisons mieux défendues réussissaient à repousser les commandos.

« Comment exprimer la tristesse qui nous transperça l'âme lorsque nous fûmes emmenés loin de ce sanctuaire de Dieu pour aller vers une terre étrange, exposés à tant d'épreuves? Le voyage était d'au moins 500 kilomètres dans de la neige jusqu'aux genoux. Nous n'avions jamais été habitués à de telles difficultés et à tant de fatigue...

« En quittant la ville, ils incendièrent ma maison et ma grange. Nous fûmes emmenés à travers la rivière[77] jusqu'au pied de la montagne, à environ 1 500 mètres de ma maison. Là, nous trouvâmes la plupart de nos voisins chrétiens, hommes, femmes et enfants, au nombre de cent. Dix-neuf furent par la suite assassinés en chemin et deux moururent de faim près de Cross Meadows au cours d'une période de famine.

« Lorsque nous arrivâmes au pied de notre montagne, ils nous enlevèrent nos souliers et nous donnèrent des mocassins indiens. On nous préparait pour le voyage. Alors que nous étions là, les Anglais attaquèrent un détachement resté dans la ville et le poursuivirent jusqu'à la rivière, tuant et blessant quelques-uns d'entre eux. Le gros de la troupe étant intervenue, ils repoussèrent les Anglais trop peu nombreux qui les avaient poursuivis jusque-là.

« Je ne suis pas capable de faire le compte des ennemis tués, mais je n'ai pas observé après le combat beaucoup de réjouissance, comme je m'y attendais. Je vis de nombreux blessés et pendant quelques jours, ils enterrèrent plusieurs morts, dont l'un des chefs mohawks...

« Après, nous escaladâmes la montagne et aperçûmes alors la fumée des incendies de la ville et les terribles désolations.

---

77 La rivière Connecticut.

Avant de nous mettre en marche, ils tuèrent un nourrisson anglais. Au total, l'ennemi avait tué 38 habitants de notre ville sans compter neuf autres habitants des villages voisins.

« Nous ne marchâmes pas longtemps le premier jour. Dieu fit en sorte que ces païens prennent pitié de nos enfants et, bien qu'ils aient plusieurs de leurs hommes blessés, ils transportèrent à dos d'homme, sur leurs épaules ou dans leurs bras, tout au long des 45 kilomètres qui nous séparaient de la rivière[78], nos enfants incapables de marcher[79].

« Quand nous atteignîmes le bivouac, le premier soir, ils creusèrent la neige pour construire des ouigouams[80], coupèrent quelques branches d'épinette pour isoler le sol et donnèrent à manger aux prisonniers, mais nous n'avions pas beaucoup d'appétit. On me ligota ce soir-là, comme chaque soir que je passai avec cette troupe. Quelques ennemis avaient apporté de la boisson de notre ville. Ils commencèrent à boire. Dans leur ivresse, ils tuèrent mon Noir[81], le seul mort que je vis de mes propres yeux dans la ville ou en chemin.

« Durant la nuit, un Anglais s'échappa. Le matin, je fus convoqué par le général[82] qui me demanda d'annoncer aux Anglais que s'il se produisait une autre évasion, ils brûleraient le reste des prisonniers.

78 La rivière Connecticut.

79 Il est intéressant de noter que selon le pasteur, les Indiens sont capables de faire le mal par eux-mêmes, mais non pas le bien; c'est le Dieu des Chrétiens qui les y force, qu'ils soient christianisés ou non.

80 Hutte ronde, parfois recouverte de peaux.

81 L'un des esclaves du pasteur emmené avec lui en captivité. La dévalorisation des Noirs dans l'esprit des Indiens était la conséquence directe de l'esclavage. Les rançons que les Blancs étaient prêts à payer pour eux-mêmes étaient bien supérieures au prix même des esclaves. On ne peut pas dire que le pasteur s'apitoya sur le sort de son esclave.

82 Le Canadien François Hertel de Rouville, chef de l'expédition, était un homme instruit. Le pasteur savait parler français.

L'un de ceux qui m'avaient pris ne voulait pas me laisser communiquer avec les autres captifs lorsque nous marchions. Le matin suivant, il fut placé en arrière-garde et je fus laissé entre les mains de mon autre maître[83] qui me permit de parler à ma femme quand je pus la rattraper, de marcher avec elle et de l'aider pendant le voyage.

« En chemin, nous discutions. Ma femme me dit que les forces de son corps commençaient à l'abandonner et que je devais m'attendre à la perdre. Elle ajouta qu'elle espérait que Dieu préserverait ma vie et celle de quelques-uns de nos enfants, sinon celle de tous. Elle me recommanda au nom de Dieu de prendre soin d'eux...

« Bientôt, nous fîmes une halte durant laquelle mon maître principal me rattrapa. Sur quoi je dus marcher tout à fait en tête. Ainsi, il me fallut faire mes adieux à ma chère femme, le désir de mes yeux et la compagne de nombreuses afflictions...

« Je dus ensuite franchir une rivière à gué[84] avec tous les autres Anglais, l'eau au-dessus des genoux, à travers un courant assez violent. Puis, nous escaladâmes une petite montagne. J'étais presque totalement épuisé avant d'arriver au sommet. Dès que j'eus vaincu cette difficulté, on me permit de m'asseoir et de poser mon sac. J'avais pitié de ceux qui étaient derrière et implorai mon maître de m'autoriser à redescendre pour aider ma femme. Il refusa de me permettre

83 Le pasteur avait, en fait, été capturé par trois Indiens, mais l'un d'eux avait été tué. Le pasteur constituait donc une partie du butin des deux Indiens qu'il appelle ses maîtres. L'interdiction de communiquer était destinée à les empêcher de fomenter des évasions, car ils se parlaient en anglais, langue inconnue pour les Français et les Indiens.

84 La rivière Verte.

de m'éloigner de lui. Je me renseignai au sujet de mon épouse auprès de prisonniers qui passaient près de moi et ils m'apprirent qu'en traversant la rivière dont j'ai parlé, ma femme était tombée et avait été complètement immergée. Après cela, elle n'était pas allée loin car, au pied de cette montagne, le Sauvage cruel et avide de sang qui l'avait capturée l'avait tuée d'un seul coup de hache. Ce fut une terrible nouvelle. Encore, telle fut la dureté de cœur de l'adversaire que mes larmes me furent reprochées.

« Cette perte fut lourde pour mes enfants et moi[85]...

« Durant notre marche, ils tuèrent un autre nourrisson de l'un de mes voisins et, avant la nuit, une fille de 11 ans environ...

« Quand nous arrivâmes au bivouac suivant,[86] un chef indien suggéra à mon maître de me tuer et de me scalper. Mon cœur s'éleva vers Dieu pour implorer sa miséricorde en ce moment critique. Je dis à mon maître que s'il avait l'intention de me tuer, je lui demandais de me le dire au préalable, l'assurant que ma mort, après que la vie sauve m'ait été promise, ferait retomber mon sang sur sa tête. Il me répondit qu'il n'avait pas l'intention de me tuer. Nous nous couchâmes et dormîmes, car Dieu nous soutint et nous garda.

« Le matin[87], nous fûmes tous convoqués devant les

85 Des huit enfants du pasteur, l'un était absent au moment du raid, deux furent tués et cinq déportés vers la Nouvelle-France : trois garçons (4, 10 et 15 ans), et deux filles (7 et 13 ans). Les prisonniers qui ne pouvaient pas suivre, pour des raisons d'épuisement, étaient exécutés sur place, car les commandos craignaient qu'une armée anglaise ne les poursuive.

86 À l'emplacement actuel de la ville de Brattelboro (Vermont), à la confluence de la Connecticut et de la rivière Ouest où les Français et les Indiens avaient laissé leurs traîneaux et leurs bagages afin de s'alléger pour procéder à l'attaque.

87 Le matin du 2 mars.

principaux sachems des Mohawks et des autres Indiens afin de procéder à une distribution plus équitable des prisonniers. Alors que je m'étais absenté de mon ouigouam, mes meilleurs vêtements me furent volés. En chemin, quelques captifs m'informèrent qu'ils pensaient que les ennemis allaient brûler un certain nombre de prisonniers, car ils avaient prélevé l'écorce de plusieurs arbres et agissaient de façon très bizarre. Je leur répliquai qu'ils ne pouvaient rien faire contre nous, excepté ce que Dieu permettrait, et j'étais persuadé qu'Il empêcherait ces atrocités. Quand nous arrivâmes au ouigouam indiqué, plusieurs captifs furent enlevés à leurs maîtres et attribués à d'autres. Quant à moi, je fus rendu à mes deux propriétaires[88].

« Durant le quatrième jour de marche, l'ennemi tua une autre de mes voisines, laquelle, trop proche de l'accouchement, était épuisée par le voyage. Quand nous arrivâmes à la grande rivière[89], l'ennemi utilisa des traîneaux pour transporter leurs propres blessés, plusieurs de nos enfants et leurs bagages. Ainsi, nous marchâmes d'un grand pas. J'eus, durant plusieurs heures, les pieds dans l'eau jusqu'aux chevilles. Le soir, je boitais beaucoup, car j'avais foulé ma cheville avant de partir. Je pensais, comme les autres, que je ne pourrais pas tenir longtemps...

« Le samedi, la marche fut longue et épuisante. Nous marchions à une telle vitesse que quatre femmes trop fatiguées furent battues par ceux qui les tenaient captives. Le

88 Seuls les Canadiens français et les Indiens avaient le droit de prendre des captifs à rançon. Les soldats métropolitains des troupes régulières n'avaient pas ce « privilège » fort enrichissant.

89 La Connecticut, dont ils suivaient par moments le cours.

jour du Sabbat[90], nous nous reposâmes. On me permit de prier et d'adresser un sermon aux prisonniers.

« Le lendemain, peu après le départ, nous eûmes une alerte et beaucoup d'Anglais furent ligotés... Ils tuèrent ce jour-là deux femmes trop faibles pour avancer...

« Nous dûmes nous diviser en petits groupes (deux jours après). L'un de mes enfants fut emmené par des Indiens qui prit la direction de l'est. Le soir même, mon maître vint à moi avec un pistolet à la main. Il l'appliqua sur ma poitrine et dit :

- Maintenant je vais te tuer car, dans ta maison, tu m'aurais tué si tu avais pu.

« Par la grâce de Dieu, je ne me laissai pas intimider et, quelles qu'avaient pu être ses intentions, Dieu empêcha ma mort.

« Le jour suivant, on me permit de prier avec un groupe de captifs et de chanter un psaume. Après quoi, on me sépara du groupe d'Anglais et je ne restai qu'avec les deux enfants de mes voisins, dont l'un, une fille de quatre ans, fut tuée plus tard par son maître mohawk. La neige était épaisse et, lorsque nous laissâmes le lit de la rivière gelée, l'Indien ne put transporter à la fois l'enfant et ses bagages.

« Ma plus jeune fille, âgée de sept ans, fut transportée tout au long du chemin avec grand soin et beaucoup de tendresse. Mon fils cadet, quatre ans, fut aussi merveilleusement préservé de la mort. Quoiqu'il fut transporté à dos d'homme ou charrié sur un traîneau, il était épuisé par un tel voyage. Il faut que leur trempe de sauvage ait

---

90 Le 5 mars.

été matée par Dieu pour qu'ils ne l'aient pas tué. Grâce à leur pitié, il fut épargné quatre fois durant le voyage. D'autres prirent soin de lui jusqu'à ce qu'il arrivât enfin à Montréal où une bonne dame française, prise de pitié, le racheta aux païens.

« Mon fils Samuel et ma fille aînée inspirèrent tant de compassion autour d'eux qu'ils furent installés sur des traîneaux lorsqu'ils se trouvèrent incapables de marcher. Quoiqu'ils souffrirent beaucoup du manque de nourriture et des difficultés du voyage, ils furent transportés jusqu'à Montréal.

« Stephen, mon fils de 11 ans, fut merveilleusement préservé de la mort par inanition alors que trois Anglais moururent de faim. Huit mois plus tard, il fut conduit à Chambly.

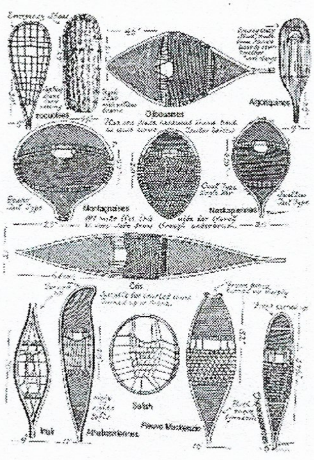
« Le soir du Sabbat, mon maître revint et m'annonça qu'il avait tué cinq orignaux. Le lendemain, nous allâmes à l'endroit où il avait laissé le gibier mort. Nous nous y attardâmes trois jours afin de rôtir et de sécher la viande.

« Mon maître me confectionna alors une paire de raquettes car, dit-il, " tu ne pourras pas marcher en mocassins avec de la neige jusqu'aux genoux ". Nous repartîmes lourdement chargés. Avec un fardeau sur le dos et des raquettes, je fis 40 kilomètres le premier jour et la même distance le lendemain matin. Nous arrivâmes enfin à la rivière Française[91]. Là, mon maître m'enleva le chargement et tira l'ensemble des bagages sur la glace. Mes os semblaient s'être déplacés et je n'avançais que très lentement. Mes pieds me faisaient mal. Chaque nuit, je trouvais du sang sur mes pieds lorsque je

91 Aujourd'hui, la rivière Oignon se jette dans le lac Champlain.

me déchaussais. Mes tibias aussi étaient fort douloureux, car je les avais blessés contre la croûte de neige dure lorsque je voyageais sans raquettes. Dès que je trouvai quelques feuilles de chêne sèches sur le bord de la rivière, je les appliquai sur mes tibias et, en une seule fois, ils furent guéris.

« Mon maître était très gentil avec moi. Il me donnait toujours les meilleurs morceaux de ce qu'il mangeait. Par la bonté de Dieu, je n'ai jamais manqué de viande durant ma captivité, quoique certains de mes enfants et voisins furent grandement affectés – pour autant que je puisse dire – par les flèches de la famine et par des besoins poignants, car ils ne disposèrent durant des jours entiers que de racines pour survivre; et encore, pas tous.



Différentes sortes de raquettes canadiennes
(crédit : Jeffreys, C.W., The Picture Gallery of Canadian History, The Ryerson Press, Toronto, 1942; 3 volumes - collection privée de l'auteur)

« Mon maître me donna un fragment de Bible. Jamais il ne me dérangea lorsque je lisais les Écritures ou quand

je priais Dieu. Beaucoup de mes compagnons bénéficièrent aussi de cette miséricorde durant cette expédition. Ils obtinrent des Bibles, des recueils de psaumes, des catéchismes. Tous ces bons livres furent mis en leurs mains avec toute liberté pour les utiliser. Après leur arrivée au Canada, toutes les tentatives possibles furent faites pour les en priver[92]. Certains racontent que leurs Bibles leur furent « empruntées » par des prêtres français qui ne les leur rendirent jamais, à leur grand désarroi.

« Ma marche sur la rivière Française me fit souffrir car, craignant le dégel, nous allions à un très grand pas. Mes pieds étaient si meurtris et mes jointures si contusionnées par ma marche en raquettes que je pensais qu'il me serait impossible de tenir jusqu'au bout.

« Un matin, peu avant l'aube, mon maître vint me réveiller pour m'annoncer :

- Lève-toi. Fais tes prières et déjeune car nous devons faire une longue étape aujourd'hui!

Après la prière à genoux, je me levai. Par malheur, mes pieds étaient si enflés et si douloureux que je pouvais à peine me tenir debout sans m'agripper au ouigouam. Les Indiens annoncèrent alors :

- Vous devrez courir aujourd'hui.

Je répondis :

- Je ne pourrai pas courir.

---

92 À l'époque, la hiérarchie catholique interdisait à ses fidèles de lire l'Ancien Testament; ce qui était surprenant si l'on considère la Bible comme la parole de Dieu. Seul le Nouveau Testament était permis. La possibilité de multiples interprétations de l'Ancien Testament laissait la porte ouverte à l'hérésie et même au schisme. Ainsi les protestants - qui, eux, avaient la liberté de lire la Bible - durent faire face à une prolifération incroyable de religions différentes qui, bien souvent, luttaient les unes contre les autres.

Mon maître me dit alors en désignant sa hache :

- Alors je dois te fendre le crâne et te scalper?

Je répondis :

- Je suppose alors que c'est ce que tu vas faire, car je suis incapable de marcher vite.

« Il m'envoya seul sur la glace. Une demi-heure après le lever du soleil, il me rejoignit, car j'étais allé très lentement, pensant que je ne pourrais pas faire huit kilomètres. Quand il me rattrapa, il me cria de courir. Je lui répondis que je ne pouvais pas marcher plus vite. Il me dépassa sans ajouter un seul mot de plus et, de ce fait, je ne le vis pratiquement plus pendant une heure. Je marchai jusqu'au coucher du soleil, ne m'arrêtant pas à midi pour manger chaud, mais grignotant ce que j'avais dans la poche tout en avançant.

« Nous accomplîmes, ce jour-là, l'équivalent de deux jours de marche. Je pense que nous avons parcouru 60 ou 70 kilomètres. Dieu me soutint merveilleusement et renouvela mes forces à un point tel que, dans l'après-midi, j'étais plus fort que le matin...

« Quand nous sommes entrés sur le lac[93], la glace était fort inégale. C'était très douloureux pour mes pieds qui pouvaient à peine se poser sur la glace lisse de la rivière[94]... (Alors le pieux pasteur implora l'aide de Dieu, et... miraculeusement...) Je n'avais pas fait 500 mètres que tomba une couche de neige fraîche de quatre centimètres d'épaisseur qui rendit le chemin tout à fait doux pour traverser le lac, jusqu'à l'endroit où habitait la famille de mon maître... »

---

93 Le lac Champlain.

94 Le pasteur portait des mocassins indiens dont les semelles fines protégeaient mal les pieds épuisés contre les inégalités de la glace.

•••

La troupe atteignit enfin Chambly où le prisonnier fut très bien reçu par les Canadiens français dont il parlait la langue, ce qui lui avait permis de communiquer avec ses ravisseurs amérindiens. En fait, le pasteur passa une captivité extrêmement douce. Les autorités civiles et religieuses se firent un devoir de l'inviter; les unes par civilité, les autres dans l'espoir de le convertir. Ainsi, Eunice, l'une de ses chères filles que son ravisseur avait épousée, préféra rester en Nouvelle-France lorsque le pasteur Puritain fut racheté en 1706. Ce fut bien sûr une grande douleur pour lui. Il mourut le 12 juin 1729.

Ses seuls accrochages se produisirent avec les jésuites, qui tentèrent de le faire opter pour leur religion avec un peu trop d'insistance et de brusquerie. Il rétorqua un jour au Supérieur des jésuites de Québec :

- Monsieur, si je pensais que votre religion était la bonne, je m'y engagerais de moi-même... Mais, aussi longtemps que je croirai qu'elle est ce qu'elle est, toutes les offres du monde ne me semblent pas avoir plus de valeur qu'une mûre sauvage!

Le Supérieur des jésuites n'apprécia pas du tout le commentaire et le lui fit savoir.

•••

La rançon du pasteur fut finalement payée par sa famille et il fut rapatrié en 1706, en pleine guerre de Succession d'Espagne. Quant aux autres captifs, quelques-uns furent aussi rachetés, mais la plupart se fondirent dans la population canadienne-française ou dans la population indienne,

car de nombreux Indiens ramenaient des fillettes pour s'en faire des épouses lorsqu'elles seraient pubères et adaptées à leur nouvelle civilisation.

8

Les Iroquois attaquent à l'aube

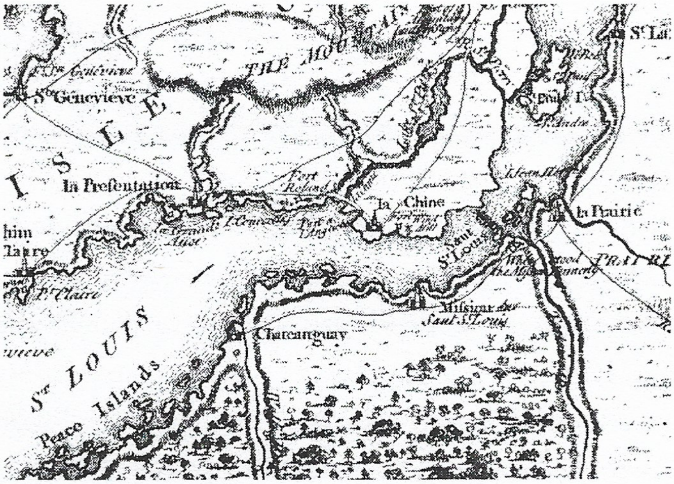
Avertissement : des descriptions réalistes de scènes de torture ont été incluses dans le récit.

Les Iroquois attaquent à l'aube

En cette nuit du 4 août 1689, les 77 maisons de bois du petit village de Lachine dormaient frileusement sous la pluie battante. L'orage se déchaînait sans trêve depuis plusieurs heures. Les maisons de rondins se tassaient comme des poussins peureux sous l'aile protectrice des arbres. Elles semblaient terrifiées par les violentes rafales de vent qui balayaient en hurlant la vallée du Saint-Laurent. À chaque roulement de tonnerre, les 375 habitants s'enfonçaient un peu plus sous l'illusoire protection de leurs couvertures de laine légère et se serraient contre leurs frères et sœurs qui dormaient dans le même lit. Ces grands lits étaient larges comme la chambre elle-même, où sept ou huit enfants pouvaient se blottir, gage de chaleur dans le climat glacial des nuits canadiennes. Ce soir-là, il n'était pas question de frissonner de froid – puisque c'était l'été – mais de peur.

De temps en temps, un enfant se réveillait. Un autre éclatait en sanglots et courait se réfugier dans la paisible sécurité du lit maternel où il ne tardait pas à se rendormir, enfin calmé. Quelques adultes, apeurés par les déchirements de l'orage et par les hurlements du vent, ébauchaient un signe de croix et récitaient une prière spéciale destinée à éloigner le mauvais

sort et la foudre meurtrière. Ils replongeaient ensuite dans un demi-sommeil en se remettant entre les mains protectrices de Dieu et de la Vierge Marie.



Crédit : Archives nationales du Québec

Pourtant, si l'un de ces habitants avait eu l'idée saugrenue de déverrouiller les gros volets de bois soigneusement barricadés afin de jeter un coup d'œil dans la nuit d'encre, il aurait été glacé d'effroi en apercevant, lorsque les éclairs venaient faire étinceler le paysage, des centaines de silhouettes obscures à genoux ou tapies contre le sol détrempé. Au milieu de la tourmente, immobiles comme des statues, elles étaient totalement insensibles aux éléments qui se déchaînaient autour d'elles. Le paysan curieux aurait aperçu, dans les yeux grands ouverts de toutes ces silhouettes, le reflet meurtrier des éclairs.

Ces ombres menaçantes étaient des Iroquois, armés jusqu'aux dents de coutelas, de haches de guerre et de

mousquets ruisselants de pluie.

Ils attendaient le signal du massacre.

• • •

Le village français de Lachine avait été fondé 22 ans plus tôt par l'explorateur Cavelier de La Salle en quête d'une route mystérieuse, celle de l'inaccessible et mystérieuse Cathay. Peut-être voulait-il pouvoir dire sans vraiment mentir « qu'il avait finalement atteint la Chine ».

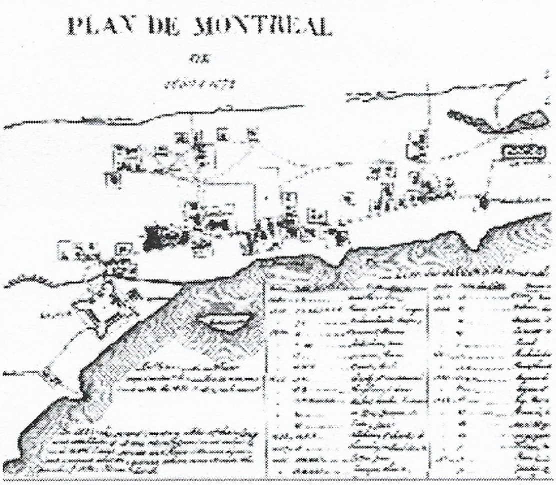
L'établissement avait grandi, petit à petit, sur cette verdoyante côte sud de la vaste île de Montréal, bien protégé par plusieurs forts de bois érigés à proximité : fort de la Présentation, fort Rolland et fort Rémy.

Pourquoi donc les Iroquois se montraient-ils si belliqueux envers les Français? C'était une longue histoire. Depuis des temps immémoriaux, les Iroquois faisaient la guerre aux Algonquins. À leur arrivée, les Français prirent bien imprudemment le parti de ces derniers qu'ils appelaient les Hurons à cause de leurs cheveux en hure. De ce fait, ils se firent des Cinq Nations de la Confédération iroquoise des ennemis jurés. Les Anglais, installés dans les colonies voisines de la Nouvelle-Angleterre, n'eurent qu'à encourager, à exalter ces sentiments et à armer leurs bras pour en tirer le plus grand bénéfice économique. Peter Schuyler d'Albany, le plus riche commerçant de fourrures des treize colonies anglaises d'Amérique, était l'âme, le *mastermind* de toutes ces attaques iroquoises sur la Nouvelle-France.

La Confédération des Cinq Nations Iroquoises[95] entreprit donc une guerre de harcèlement contre les villages de la

95 Les Sénécas, Cayugas, Onondagas, Oneidas et Mohawks ou Mohicans.

Nouvelle-France, tout en évitant soigneusement les batailles rangées auxquelles les guerriers n'étaient pas accoutumés. Des groupes d'Iroquois remontaient la rivière Richelieu ou Châteauguay jusqu'au Saint-Laurent. Ils venaient surprendre les Français isolés, fondre comme des éperviers sur les villages éloignés des forts et massacrer les populations sans défense. Après quoi, ils disparaissaient à la faveur de la nuit.



Durant l'hiver 1687, Denonville, gouverneur de Montréal, décida de venger tous ces raids par un vaste coup de filet de représailles, mais au lieu de frapper la tête, soit ceux qui les dirigeaient, il crut s'en tirer par une ruse indigne d'un être humain. Il fit convier les Iroquois à un grand « Festival de la Paix » qui devait se tenir, en juin 1687, à Fort Frontenac[96].

96 Cette ville ontarienne fut rebaptisée Kingston lorsque la province de Québec fut amputée de sa partie occidentale pour créer l'Ontario actuel au profit des Loyalistes anglais.

Ce n'était qu'une ruse cependant. Le jour dudit festival, les troupes françaises arrêtèrent, dès leur arrivée, les invités indiens – hommes, femmes et enfants – et les déportèrent à Québec. Quarante guerriers iroquois, dont le chef Orcanoué, furent même envoyés à Marseille pour y servir sur les galères royales.

Deux ans plus tard, apprenant cette fourbe imposture perpétrée en son nom, le roi Louis XIV de France entra dans une violente colère et ordonna la libération immédiate d'Orcanoué et des galériens survivants. Ils furent immédiatement rapatriés au Canada en compagnie du nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, le Comte de Frontenac[97].

Malheureusement, ils arrivèrent après le raid de représailles iroquois contre le paisible village de Lachine...

• • •

Durant la nuit du 4 août 1689, 150 canots d'écorce étaient apparus à la confluence de la rivière Châteauguay et du fleuve Saint-Laurent. Ils avaient traversé à force de rames le lac Saint-Louis, qui n'est qu'une excroissance du grand fleuve, pour venir accoster sur la rive sud de l'île de Montréal, au niveau du village de Lachine.

À la faveur de l'obscurité et de l'orage qui grondait, les 1 500 guerriers avaient débarqué sans bruit afin de ne pas alerter les sentinelles du fort de la Présentation situé à quelque distance de là. Dans le plus grand silence, les guerriers au visage peint avaient pris position autour de chaque maison de bois de la petite bourgade.

97 Louis de Buade, comte de Frontenac (1620-1698) avait déjà été gouverneur de la Nouvelle-France de 1672 à 1682. C'est pourquoi Fort Frontenac portait déjà son nom. Des courtisans jaloux avaient provoqué sa disgrâce de 1682 à 1689.

• • •

L'orage ne faiblissait pas. Les ombres silencieuses continuaient de surveiller dans une immobilité absolue les masses sombres des habitations sur lesquelles ils allaient se jeter au signal convenu. À l'intérieur dormaient des familles aux noms bien français : les Chartier, Boursier, Larose, Michaud, Fagueret, Lalande, Boutin et des dizaines d'autres.

Peu avant le crépuscule, le signal fut enfin lancé dans un moment d'accalmie : « Whoup! Whoup! Whoup! » Immédiatement, la nuit s'emplit de cris de guerre. Les Iroquois se précipitèrent avec une violence inouïe contre les portes et les fenêtres des maisons de bois et commencèrent à les défoncer à grands coups de hache.

Dans les maisons, après les premiers instants de surprise, des hurlements stridents de frayeur transpercèrent les murs. Déjà, des planches éclataient. Des faces grimaçantes, peintes aux couleurs de la guerre, apparaissaient à chaque éclair dans les trous qui s'agrandissaient sous les coups de hache. Quelques détonations explosèrent, venant de l'intérieur. Cependant, les armes à feu, impossibles à recharger dans l'obscurité et dans des délais aussi brefs, ne firent que retarder de quelques minutes seulement la ruée des assaillants.

De nombreuses portes et fenêtres étaient déjà béantes. Les Indiens se précipitaient à l'intérieur comme des ombres fantomatiques, fracassant le crâne de ceux qui résistaient et empoignant solidement les autres pour les traîner dehors.

Peu après l'ouverture de l'attaque, le crépuscule commença à vaguement ébaucher le contour des arbres et des toitures du village. Certaines maisons mieux armées

résistaient plus efficacement. Incapables de les prendre d'assaut, les Iroquois furieux jetaient quelques gerbes de paille contre les quatre murs et les incendiaient simultanément, attendant de pied ferme que les occupants en sortent pour les capturer vivants.

D'autres maisons réussirent non seulement à repousser l'assaut, mais à empêcher les Indiens de les incendier. Bientôt, pourtant, 56 des 77 maisons du village brûlaient comme des bûchers après avoir été soigneusement pillées. Grâce à la lueur éclatante des incendies, on y voyait désormais comme en plein jour.

Les prisonniers furent regroupés au centre du village et solidement ligotés. Là, les Iroquois purent, pendant l'heure qui suivit, s'adonner à un art dans lequel ils excellaient : la torture. Ils se montrèrent à cette occasion vraiment à la hauteur de leur réputation de cruauté qui les faisait craindre non seulement des Européens, mais même de leurs ennemis amérindiens.

Les femmes enceintes furent soigneusement éventrées et les enfants qu'elles portaient, arrachés, enfilés sur des broches et placés au-dessus de feux hâtivement allumés de place en place. Sous la menace des haches, les mères durent tourner elles-mêmes les broches.

D'autres tortionnaires scalpaient fébrilement les survivants. Ils incisaient avec la lame de leur couteau le front, les tempes et la nuque. Saisissant le bord du cuir chevelu, ils tiraient de toutes leurs forces afin de le décoller. Prenant appui de leurs genoux sur les épaules du supplicié qui hurlait de douleur, ils raffermissaient leur prise au fur et à mesure que

le cuir chevelu devenait libre avec un bruissement de tissus humains qui se décollent.

De-ci de-là, des captifs scalpés, boîte crânienne à nu, se tordaient de douleur en attendant que leurs bourreaux imaginent de nouveaux tourments plus raffinés. Certains tortionnaires donnaient libre cours à leur imagination créatrice. D'autres puisaient à pleines mains dans la riche tradition iroquoise pour martyriser leurs prisonniers, hommes, femmes et enfants. Par comparaison, les violences physiques externes paraissaient anodines. Ici, un groupe de guerriers armés de couteaux s'acharnait à extraire les tendons musculaires des membres, transformant les captifs en pantins désarticulés. Tous ces tissus musculaires feraient d'excellentes « cordes » pour leurs arcs. Là, d'autres enduisaient les prisonniers, attachés à des poteaux, « d'une certaine sorte de gomme » avant de les transformer en torches vivantes. Certains autres arrachaient des morceaux de chair avec un couteau chauffé au rouge ou brûlaient les infortunés à petit feu[98]. Des femmes étaient empalées, des enfants rôtis vivants sur la braise et d'autres vidés de leur cerveau.

Durant la courte période de 90 minutes que dura l'attaque, les Iroquois montrèrent une telle efficacité qu'ils trouvèrent même le temps de massacrer tout le bétail, de violer les femmes, de piller les maisons et enfin de les incendier.

Toutefois, une partie de la population de Lachine dut la vie sauve à cette hâte des Indiens de terminer leur raid dans les délais les plus brefs. Ils tenaient à battre en retraite

98 Il est vrai que, au même moment, les condamnés à mort, dans tous les pays d'Europe, subissaient des tortures qui n'avaient rien à envier à celles des Iroquois en fait de raffinement sadique.

avant l'arrivée des secours. Seules les maisons désarmées ou celles qui montrèrent peu de résistance furent prises d'assaut. Une vingtaine de familles, suffisamment pourvues d'armes défensives, purent repousser les assaillants. La vue des atrocités commises à la lueur des incendies ne fit, on s'en doute aisément, qu'augmenter leur détermination.



La cruelle loi du talion régnait dans toute son horreur
(collection privée de l'auteur).

• • •

Profitant de l'ombre incertaine du crépuscule, quelques rares Français réussirent à s'enfuir et à se réfugier dans les forts avoisinants afin de donner l'alarme. Aussitôt, branle-bas de combat! Les quelques troupes des différentes

garnisons furent réveillées en toute hâte et s'armèrent. Le canon tonna afin d'alerter les autres forts. Pour plus de certitude, des estafettes furent dépêchées aux divers postes afin d'alerter l'ensemble de la garnison ainsi que la population.

Le gouverneur de Montréal, monsieur de Denonville – celui-là même qui était la cause directe de ce massacre inouï – donna l'ordre au chevalier de Vaudreuil, à la tête d'un détachement de réguliers appuyés par une centaine de volontaires civils, de se porter vers le fort Rolland afin de renforcer le groupe de quelques dizaines d'hommes de la minuscule garnison. Toutefois, ils précisa bien « de ne prendre aucun risque »; ordre des plus surprenants puisque adressé à des soldats professionnels dont la raison d'être était la sécurité de la colonie. Il est vrai que 1 500 guerriers iroquois, solides et bien munis d'armes à feu, avaient de quoi intimider les quelques centaines de soldats dispersés dans de nombreux forts. Trois autres petits détachements firent leur jonction avec Vaudreuil. Chemin faisant, la vue des cadavres martyrisés déclencha une véritable hystérie de colère parmi les troupes régulières et les volontaires canadiens avides d'en découdre.

Apprenant que les 1 500 Iroquois, accompagnés de 120 captifs, avaient fait une pause à un peu plus de deux kilomètres au-delà de la dense forêt afin d'ingérer l'alcool volé dans les maisons, Vaudreuil refusa, conformément aux ordres pusillanimes du gouverneur de Montréal, d'envoyer les fantassins de l'armée régulière à leur poursuite. Cette pleutrerie faillit bien déclencher une mutinerie parmi les troupes.

Les volontaires canadiens, commandés par le lieutenant

Subercase, décidèrent d'attaquer seuls. Une violente prise de bec s'ensuivit entre les deux officiers. Finalement, Subercase fut obligé de se plier à la volonté de son supérieur hiérarchique.

Sur ces entrefaites, quelques voltigeurs ramenèrent trois guerriers totalement ivres, trouvés endormis au pied d'un arbre. Cela ne fit que ranimer la dispute; Subercase s'objectait à l'ordre de prudence, en avançant que les Iroquois, bien que beaucoup plus nombreux, pouvaient être facilement écrasés par une petite troupe bien déterminée, d'autant plus que l'abus d'alcool les mettait dans une position de vulnérabilité.

Ces suppositions étaient exactes. De nombreux Iroquois avaient succombé à l'abus de boissons alcooliques, comme les officiers purent l'apprendre par la suite de la bouche d'un captif français qui réussit à leur fausser compagnie à ce moment-là. Un assaut leur aurait sans doute été fatal car, dans leur ivresse, ils avaient négligé de poster des guetteurs aux abords. Les autorités ne voulaient pas risquer d'un coup de dé l'ensemble des forces armées de la Nouvelle-France, ce qui aurait mis en péril le reste de la population de la colonie face à la Nouvelle-Angleterre que la Métropole se hâtait de peupler de réfugiés qui fuyaient les guerres civiles (religieuses) en Angleterre.

Après plusieurs heures de repos, les Iroquois levèrent le camp. Ils contournèrent la pointe de l'île de Dorval où un avant-poste français leur tua trois hommes. L'après-midi était déjà bien avancé. Contre les ordres de non-intervention du gouverneur, les troupes françaises bougonnaient à voix basse et les Canadiens tout haut. Subercase réitéra sa demande de

poursuite avec une compagnie de 100 volontaires. Finalement, Vaudreuil plaça le capitaine Saint-Jean à la tête de la compagnie qui s'élança aussitôt dans la forêt, sans prendre la moindre précaution tant les hommes se montraient avides d'accrocher les fuyards. Ils tombèrent bientôt sur un fort barrage iroquois qui les cloua sur place.

Durant le combat qui s'ensuivit, les volontaires canadiens aperçurent, depuis leurs positions surélevées, une petite colonne de 50 soldats et de 30 Indiens francophiles dépêchés du fort Rémy afin de venir renforcer le détachement de Saint-Jean. De toute évidence, ils allaient tomber sur le gros des forces iroquoises et se faire tailler en pièces. L'enseigne Catalogne suggéra au capitaine Saint-Jean de rompre le combat et d'aller se joindre à eux, mais ce dernier refusa, prétextant qu'un décrochage déclencherait probablement l'extermination des deux détachements. Sous les yeux de la troupe du capitaine Saint-Jean, les 80 hommes du détachement de renfort furent soudain assaillis de toutes parts et anéantis jusqu'au dernier. Presque tous se firent tuer sur place à l'exception de quelques-uns qui furent faits prisonniers. Le chef de détachement, le sieur de Rabeyre, fut l'un d'eux. Après avoir été entraînés en captivité, la moitié des prisonniers furent rôtis vivants sur la braise. Rabeyre subit le même sort. Toutefois, quelques officiers parvinrent à s'enfuir.

• • •

Le raid iroquois contre ce petit village de la Nouvelle-France entraîna des conséquences importantes. Hormis les 200 à 300 hommes, femmes et enfants massacrés, et les

120 personnes environ qui furent emmenées en captivité pour y subir la torture, le raid sur Lachine provoqua une baisse de confiance des Indiens alliés à l'égard des Français. Ces derniers avaient réagi trop mollement.

Aussi, dès l'arrivée du nouveau gouverneur de la Nouvelle-France, Frontenac, homme énergique et sans peur, des raids de représailles furent immédiatement lancés contre les villes de la Nouvelle-Angleterre considérées comme les véritables instigatrices des attaques iroquoises : un commando franco-indien attaqua et détruisit, en plein hiver, la ville fortifiée de Schenectady.

Sources journalistiques
[en microfiches à UVIC, UBC & SFU]

Journal La Presse, Montréal
Le Métis
Le Québec Gazette
Le Soleil de Québec
Le Devoir, à partir de 1910
Regina Leader
The Calgary Herald, à partir de 1900, bobine 5339
The Columbian
The Daily Manitoban
The Edmonton Journal, à partir de 1903, bobine 5327
The Globe puis *The Globe and Mail* à partir de 1844
The Montreal Gazette, à partir de 1830
The Nanaimo Free Press, 1874-1940
The Nova Scotian, 1824-1867
The Ottawa Citizen
The Prince Rupert Daily News, de 1913 à 1985
The Province, de 1894 à 2003
The Québec Mercury, de 1805 à 1873
The Redeemed Captive Returning to Zion, A fauthful history of remarkable occurences in the captivity and deliverance of Mr. John Williams, minister of the Gospel in Deerfield, who in the desolation that befel that plantation by an incursion of the French and Indians, was by them carried away, with his family and his neighbor-hood, into Canada, drawn up by himself, par John Williams, Minister of the Gospel in Deerfield, Boston, Massachusetts, 1707.
The Regina Leader Post, 1883-1950, bobine 5337
The Saskatoon Star Phoenix, de 1902 à 1945

The Saskatoon Western Producer, 1924
The Vancouver Sun
The Victoria Colonist, de 1858 à 1980
The Victoria Daily Times
The Victoria Times Colonist, à partir de 1981
The Winnipeg Free Press
The Winnipeg Tribune

Achevé d'imprimer en février 2009
Le Reflet I.D. Grafi*k*
Ville-Marie (Québec)
819-622-1313

CATASTROPHES CANADIENNES

JEAN-CLAUDE CASTEX

Les gens les plus paisibles cherchent souvent à agrémenter de frayeur leur existence monotone. Ces peurs leur font davantage apprécier par contraste la sérénité de leur vie.

L'auteur a sélectionné pour cet ouvrage plusieurs récits absolument authentiques qui évoquent des catastrophes de notre histoire. Ceux qui aiment savourer l'épouvante trouveront à leur lecture l'afflux d'adrénaline qu'ils aiment ressentir. Des événements importants tels qu'un glissement de terrain spectaculaire au Lac-Saint-Jean et une tempête effroyable dans les froidures glaciales du lac Supérieur à la lutte contre un incendie géant qui a détruit presque entièrement une ville, en passant par l'étouffement dans l'oxyde de carbone d'une mine profonde, l'explosion avec un vaisseau chargé de dynamite et une marche jusqu'à l'épuisement dans un raid canadien-francais en Nouvelle-Angleterre... pour ne citer que les plus terrifiantes aventures.

L'auteur Jean-Claude Castex a maintes publications à son actif. Au début des années 1990, il a signé, entre autres, Les grands dossiers criminels du Canada *(tome 1 et 2) qui ont connu un important succès et, dans les années 2000, le* Dictionnaire des batailles navales franco-anglaises, Le fantôme et d'autres histoires vraies *ainsi que* À la limite de l'horreur.

ISBN : 978-2-923574-25-7

9 782923 574257

ÉDITIONS AILÉES